

IL EST UNE FOI

ECR

les rendez-vous cinéma

A large, diverse crowd of people, seen from above, forms a heart shape. The people are wearing various colorful clothing, and their shadows are cast on the white ground. The heart is the central focus of the image.

RÉTROSPECTIVE

ÉDITION 2024

LES CINÉMAS
DU GRÜTLI

DES FILMS
DES DÉBATS
DES RENCONTRES

EGLISE
CATHOLIQUE
ROMAINE
GENÈVE

RÉTROSPECTIVE

9^E EDITION

AU-DELÀ

1^{ER} – 5 MAI 2024

SOMMAIRE – CONFÉRENCE, FILMS & DÉBATS

ÉDITO Un succès « AU-DELÀ » de nos espérances	3
CONFÉRENCE INAUGURALE La vie au-delà du corps	4
(IM)MORTELS Ma grand-mère, qui est aux cieux, ...	23
PARADISE Le dévoyé, la martyre et le scélérat	33
LA MOMIE « L'horreur ne va pas sans l'imagination »	41
AU-DELÀ (HEREAFTER) « Esprit, es-tu là ? »	51
ONCLE BOONMEE – CELUI QUI SE SOUVIENT DE SES VIES ANTÉRIEURES Fantasmagories naturellement naturelles...	59
ET APRÈS « Ne dites pas : mourir. Dites : naître. Croyez. »	67
LES AUTRES « Fantôme. Signe extérieur évident d'une frayeur interne. »	77
AFTER LIFE « Rien n'est plus responsable de bons vieux souvenirs qu'une mauvaise mémoire »	87
ORFEO NEGRO « Si tu vas à Rio, n'oublie pas... »	95
POUR CONCLURE...	104
LES DÉBATS EN IMAGES	106

IL EST UNE FOI

ECR

les rendez-vous cinéma

IL EST UNE FOI

ECR

les rendez-vous cinéma

AU-DELÀ

1 – 5 MAI 2024

9^E ÉDITION

EGLISE
CATHOLIQUE
ROMAINE
GENÈVE

LES CINÉMAS
DU GRÜTLI



ILESTUNEFOL.CH



22 FILMS
10 DÉBATS



Katholische
Kirchengemeinde Baar

FLORIMONT
Chaque jour les meilleures
chances pour demain



92.2
Radio C de Genève
www.radio-c.ch

echo
MAGAZINE

Saint-Augustin

webstory®

UN SUCCÈS « AU-DELÀ » DE NOS ESPÉRANCES



Après la Rétrospective *MIRACLE[S]*, en 2023, qui rendait compte de la 8^e édition d'IL EST UNE FOI, les rendez-vous cinéma de l'Eglise catholique romaine à Genève, voici la Rétrospective de l'édition 2024 : *AU-DELÀ*.

Une conférence inaugurale, *LA VIE AU-DELÀ DU CORPS*, et neuf débats pour neuf films sur les 22 programmés aux Cinémas du Grütli entre les 1^{er} et 5 mai 2024 – qui ont fait l'objet d'« un certain regard » porté par certaines personnalités de certains mondes, de la théologie, de la philosophie, de la sociologie et d'autres, ainsi que par un certain et merveilleux public à l'issue de leur projection.

La sélection de ces œuvres a fait appel à l'arbitraire le plus absolu de la part des membres du comité d'IL EST UNE FOI, ce dont personne ne se permettra de douter... Il en a été de même en ce qui concerne le choix des personnalités qui ont bien voulu répondre favorablement à l'invitation dudit comité.

Qu'elles en soient ici remerciées. Et que le public – quelque 1'600 spectatrices et spectateurs – qui nous a fait le plaisir de se manifester à propos de ces œuvres soit ici également remercié.

Ces regards portés sur ces 22 films, les éclairages sur toutes ces figures, pour certaines ayant existé comme celle de Greti dans *(Im)mortels*, pour d'autres d'inspiration purement romanesque, ont tous été d'une très haute exigence et ont contribué à ce qui, comme chaque année depuis 2014, fait l'esprit – et la force – de ces rendez-vous.

Cependant : *Verba volant, scripta manent*. Les paroles s'envolent, les écrits restent.

Ce proverbe antique aurait son origine dans un discours prononcé par Caius Titus au Sénat romain.

En effet, bien souvent les paroles s'envolent, on les oublie et c'est dommage.

Ce sont donc les évocations de ces débats, ces « certains regards » qui sont rassemblés dans cette publication. Des regards qui porteront témoignage de cette 9^e édition d'IL EST UNE FOI, des regards sur elles et eux qui ont fait leur grand voyage, intérieur ou aux confins du monde, immobile ou nomade.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Geoffroy de Clavière'. The signature is fluid and cursive, with a long horizontal stroke at the end.

Geoffroy de Clavière,
délégué général d'IL EST UNE FOI

AU-DELÀ LA VIE AU-DELÀ DU CORPS

En partenariat avec



CONFÉRENCE INAUGURALE, MERCREDI 30 AVRIL 2024 À « LES SALONS »



Fabienne Gigon

Représentante de l'évêque pour la région diocésaine de Genève

Photo commission-bioethique.eveques.ch

La Conférence inaugurale d'Au-Delà, l'édition 2024 d'IL EST UNE FOI, les rendez-vous cinéma de l'Eglise catholique romaine – Genève, s'est tenue à la Fondation Les Salons, à Genève, le 30 avril 2024.

Fabienne Gigon, représentante de l'évêque pour la région diocésaine de Genève, a accueilli le public venu nombreux, par ces mots : « De mes années de recherche aux Hôpitaux universitaires de Genève (HUG) j'ai le souvenir d'une très intéressante discussion avec un médecin. Il m'avait appris ceci : des recherches avaient démontré que la fameuse lumière que l'on voit, apparemment, dans les expériences de mort imminente (EMI) – au bout du tunnel – pouvaient être détectée grâce à un scanner. Il y aurait donc une explication scientifique à ce phénomène. On avait donc réussi à expliquer comment cela se passe. Néanmoins cela ne répond pas complètement à la question fondamentale qui nous intéresse ce soir, à savoir : pourquoi cela se passe-t-il ? Nous entrons donc dans le champ du spirituel, de la foi, des domaines qui méritent toute notre attention. Je me réjouis donc énormément d'écouter nos éminents invités. Nous allons bénéficier de leurs savoirs et de leurs expériences en la matière. Marchons donc vers cet au-delà qui, peut-être, est déjà bien présent, ici et maintenant. Belle soirée à chacune et chacun ! »

Emmanuel Tagnard, Aurélie Netz, anthropologue, Jacques Besson, psychiatre, Marie Céneç, Geoffroy de Clavière et Mgr Charles Morerod en visio conférence



INTRODUCTION PAR EMMANUEL TAGNARD, JOURNALISTE ET MEMBRE DU COMITÉ D'IL EST UNE FOI

Y a-t-il une vie après la vie ? La question est vertigineuse. Certaines personnes parmi vous savent que je suis un incondicional du chemin de Saint-Jacques. En route pour Compostelle, les pèlerins se croisent et se saluent par cette expression, *Ultreia*, qui signifie au-delà, une sorte d'encouragement à aller au-delà de soi-même, au-delà des limites et au-delà des peurs.

La beauté de notre existence tient à son caractère éphémère. Nous savons que la vie est brève, et c'est parce que nous savons qu'elle va s'arrêter qu'il faut l'aimer et la dévorer avec appétit. Sylvain Tesson, écrivain français, grand marcheur devant l'Éternel, estime pour sa part que la mort est l'aphrodisiaque de la vie. Sur le chemin suisse de Compostelle, la Via Jacobi, je suis

passé à côté du cimetière de la ville de Gland, dans le canton de Vaud. J'ai été particulièrement frappé d'y lire sur son fronton : « Ici l'égalité ». Effectivement, nous sommes tous égaux devant la mort. Le passage à la mort est l'un de nos plus petits dénominateurs humains, communs. Et, en corollaire, se pose la question abyssale de ce qu'il pourrait y avoir après la mort. Toutes les traditions spirituelles, les religions, y ont apporté leur part de réponse. Les bouddhistes parlent de réincarnation, certains pensent que le travail d'une vie est justement de se préparer à ce passage afin qu'il se déroule au mieux.

Pour les chrétiens, le Christ a vaincu la mort. Au lendemain de Pâques, il nous indique le chemin de la résurrection qui passe à travers lui, et qui incarne la vérité, la vie. Du côté de la science, comment envisage-t-on les choses puisque personne n'est jamais revenu de l'au-delà pour nous dire s'il y en avait un ?

Depuis les années 1970, psychiatres, cardiologues, chirurgiens, anthropologues, biologistes et physiciens, dans des laboratoires extrêmement sophistiqués, aux quatre coins de notre monde, analysent, sondent et interrogent la mort, ou du moins interrogent celles et ceux qui l'ont frôlée, en collectionnant leurs récits, en examinant leurs témoignages, en confrontant leurs expériences. On découvre alors que la mort cacherait une clarté éblouissante de beauté, pleine de vie, pourrait-on dire. Sensation hors du commun de sérénité et d'éternité, vision d'un tunnel de lumière, impression de flotter au-dessus de son enveloppe corporelle, rencontre avec des êtres connus ou inconnus, les récits de ces fameuses expériences de mort imminente intriguent et soulèvent nombre de questions. Ces phénomènes sont-ils le fruit d'hallucinations ou une preuve de la vie après la mort ? La conscience est-elle dans

le corps ou hors du corps ? Sommes-nous à la veille d'une révolution autour de la conscience ? Nous entrons dans ce que les scientifiques appellent la pensée post-matérialiste. Pour explorer ce terrain de recherche à la croisée de la science et de la foi, nous accueillons ce soir trois invités dont le Père Patrice Gourrier, sj, en visioconférence.

TÉMOIGNAGE DU PÈRE PATRICE GOURRIER, SJ



Le Père Patrice Gourrier sj, en 2014

Photo Claude TRUONG-NGOC,
Wikimedia Commons

Diplômé en droit, en théologie et en psychologie, éditeur et écrivain, le Père Gourrier, installé dans une paroisse de Poitiers (F), est également clinicien. Il est fondateur de l'association Talitha Koum, qui signifie : « Eveille-toi. » Talitha Koum a pour objet la recherche de la paix intérieure à partir de la tradition des Pères du désert, et entre autres, par la méditation.

Emmanuel Tagnard (ET) : Père Gourrier, vous avez travaillé dans l'édition avant d'entrer dans la prêtrise à l'âge de 40 ans. En 2016, vous avez été nommé Missionnaire de la Miséricorde parmi 1071 prêtres et religieux, et envoyé par le pape François durant toute l'année du Jubilé de la Miséricorde, avec pour tâche d'annoncer la beauté de la Miséricorde de Dieu et d'être des confesseurs humbles et sages. A ce titre, vous a été autorisé à donner le pardon aux péchés, ordinairement réservés au pape, à savoir la profanation d'hosties, l'avortement et encore, la trahison du secret de la confession. Vous avez écrit 16 ouvrages parmi lesquels J'ai choisi d'être prêtre – *Un autre Regard sur le monde*, paru en 2003, *Quarante Jours avec Maurice Zundel et les Pères du désert*, en 2009, et *Le Jour où ma vie a basculé*, en 2016, dans lequel vous avez soutenu le trader français Jérôme Kerviel [un acteur majeur des pertes de la banque Société générale (F) découvertes en janvier 2008. Source Wikipédia]. Votre parcours est donc particulièrement intéressant et si vous êtes avec nous ce soir, c'est parce que deux mois avant de devenir prêtre, il y a 24 ans, à la suite d'un accident cardiaque subi dans un bloc opératoire alors que vous étiez en train d'être opéré, vous avez vécu une EMI. Père Gourrier, pourriez-vous nous raconter les circonstances de cette expérience ?

Père Gourrier (PG) : Je ne sais si ce qui m'est arrivé fut un rêve ou la réalité. Nous voyons bien que dans le débat d'experts en science de mort imminente, encore appelée expérience de vie imminente par certains, le dialogue est un peu bouché puisque d'un côté il y a ceux qui sont pour, de l'autre ceux qui sont contre, et que chacun a ses arguments. Très modestement, je dois dire que rien ne me destinait à vivre ce que j'ai vécu. Il y a 40 ans, j'étais en pleine santé, puis j'ai eu un grave accident : arrêt cardiaque sur

la table d'opération. Et là, le tunnel. Avec un ensemble de choses qui se sont imprégnées dans mes cellules – certains parlent de mémoire cellulaire. Ce fut un moment d'immense quiétude, une quiétude intérieure que je n'ai jamais retrouvée complètement. Une avancée dans un tunnel d'une blancheur non-aveuglante, extrêmement égayante pourrais-je dire, – certains disent que c'est une erreur de notre cerveau qui se met à bouger tout seul – c'est ce que j'ai vécu. Mon expérience n'a pas été similaire à celles de certaines personnes qui ont retrouvé des personnes mortes, et qui ont une révision de vie.



Moi, c'est une infirmière qui m'a réveillé en me hurlant aux oreilles que je n'étais pas mort alors que, juste avant le début de l'opération, les médecins m'avaient annoncé que j'avais 95% de risques de mourir. C'était en 2000. Le plus intéressant pour moi – et je le dis toujours aux gens qui ont vécu la même expérience : « Qu'est-ce qui a changé pour vous ? »

ET : Vous m'avez dit lors de notre entretien préliminaire, que vous vous étiez senti comme à bord d'une barque.

PG : Exactement. J'étais poussé dans une barque, couché sur le dos. Le bord de la barque était extrêmement bas, ce qui me permettait de voir la surface de l'eau, comme du coton. La barque avançait. Rêve ou réalité, je laisse cela aux scientifiques et aux anthropologues, puisque l'on peut être marqué par sa culture chrétienne ou une autre. J'ai vu une ombre noire qui jetait l'amarre et je me souviens m'être dit : « Je suis mort ». A ce moment-là, l'ombre est partie et la barque a continué d'avancer. Je me suis enfoncé dans ce tunnel. J'avoue, rien ne me prédisposait à cela. Je ne connaissais même pas ces œuvres qui représentent le tunnel, je ne connaissais pas les EMI. Je venais du monde de l'édition, j'étais le patron de Gauthier-Villars, une maison d'édition, notamment celle de l'Académie des Sciences. Bien que futur prêtre plutôt rationnel, cette expérience m'a bouleversé. Comme j'ai la tête dure, il y a eu un remake en 2013...

ET : Vous étiez donc dans cette barque et vous avez eu le sentiment d'avoir eu un corps glorieux. Vous m'avez dit que vous vous sentiez comme nimbé de lumière.

PG : Complètement. C'est après que j'ai fait des parallèles. Pour moi, cela correspond à l'épisode de la Transfiguration du Christ. Lorsque je célèbre cette fête, je dis toujours que nous ne célébrons pas uniquement la Transfiguration du Christ mais la nôtre. Cette lumière était extrêmement présente et elle l'a été à nouveau depuis – on m'a donné l'extrême onction une fois, une deuxième fois en 2013, puis en 2021, lorsque le Covid a failli m'emporter aussi.

ET : Que s'est-il passé en 2013 ?

PG : En 2013, de manière tout à fait incroyable, j'ai été emmené aux urgences en hurlant de douleur comme si je m'ouvrais le ventre avec un couteau pour sortir les viscères tellement j'avais mal. Je me trouvais à l'hôpital, en zone de déchoquage [zone composée de 2 salles de soins communicantes, réservées à des patient-e-s nécessitant une prise en charge immédiate (arrêt cardiaque, infarctus aigu, traumatisme grave, brûlures, détresse respiratoire. Source Centre hospitalier universitaire vaudois)]. Je ne savais pas ce que c'était. On en sort vivant ou mort. Le patient qui était à côté de moi est mort. J'étais conscient de tout. J'ai demandé à voir un prêtre et je me suis confessé. Tout le monde a dû entendre parce que j'ai crié ma confession. Ensuite les médecins se sont occupés de moi et j'ai vu le tunnel s'ouvrir. D'un seul coup, la lumière était éclatante. Peut-être que certains seront étonnés d'entendre, de la part d'un prêtre, ce que je vais vous dire : « Non, je ne veux pas mourir. » Et le tunnel s'est immédiatement fermé. Ce fut une expérience extrêmement éphémère. Mais j'ai senti que si je n'avais



Accueil d'un homme intubé, ventilé, en salle de déchoquage. Photo Samu-Urgences de France

pas dit non, ce serait reparti pour un tour, pardonnez-moi l'expression, je serai reparti dans le tunnel.

ET : Et pourquoi avez-vous dit non ? Vous aviez le sentiment d'avoir encore des choses à accomplir ?

PG : Je crois à la vie éternelle. Et cette vie sur Terre nous y prépare. Je ne me sentais pas prêt à mourir. Ce qui s'est passé en 2000 a changé ma vie. Cela m'a d'abord rendu insupportable pour les autres. Je déteste perdre mon temps. Donc, dans les réunions où je perds mon temps, je dis aux gens que je perds mon temps et je m'en vais. Je suis infernal pour les autres. Il y a une échelle des valeurs. Qu'est-ce qui est important, qu'est-ce qu'il ne l'est pas ? Je vois aujourd'hui tant de gens qui se perdent dans des choses qui ne sont pas importantes et je me dis que lorsque l'on a vécu ce que j'ai vécu, le temps est un bien précieux. Chaque journée, je la commence avec un immense remerciement. Pour moi, c'est un sursis qui m'a été donné et je dois le mettre à profit. L'événement de 2000 m'a plongé dans un univers dont

j'ignorais tout, le monde de la méditation. Pourquoi y suis-je arrivé ? Rien ne m'y prédisposait. J'étais un cadre dynamique du groupe Vivendi Publishing, avec Jean-Marie Messier [un haut fonctionnaire et homme d'affaires français]. D'un seul coup j'ai ressenti ce besoin d'intériorité, et surtout, d'un chemin d'intériorité. Je l'ai d'abord fait avec les Pères du désert, ensuite avec la *mindfulness*, la pleine conscience. La Providence est bonne : Matthieu Ricard [moine bouddhiste, humanitaire et photographe. Source matthieuricard.org] est devenu l'un de mes amis, de même que Christophe André [écrivain, psychiatre et psychothérapeute. Source fnac.com]. Avec eux, j'ai eu de beaux échanges sur cette quête d'intériorité. Et j'ai aussi eu des échanges interreligieux car, pour moi, l'interreligieux par rapport aux EMI est très important. Si on voit les EMI sous un prisme uniquement chrétien, on se ferme des portes.

Et puis, en 2021, le Covid. Je célébrais des obsèques. Le défunt était mort du Covid. Toute la famille devait probablement l'avoir, et je l'ai eu aussi. Je me suis

retrouvé à l'hôpital. Au bout de 15 jours à respirer 50 fois par minute, le médecin m'a dit : « Demain nous vous descendons en réanimation, mais c'est pour le confort, vous ne remonterez pas. » Les médecins sont plutôt cash... « Comme ça, vous aurez le temps de dire au revoir aux uns et aux autres », ont-ils ajouté. Et ce samedi matin que je n'oublierai jamais, j'ai appelé des amis pour leur annoncer que j'allais mourir. Beaucoup de gens ont prié pour moi. Je ne nommerais pas cela une EMI, il n'y a pas eu de tunnel. C'est ma chambre qui est devenue lumineuse. Je me sentais dans cette lumière et je pensais à cette phrase du Christ qui répétait sans cesse : « Je suis la lumière du monde » (Jean 8:12). « Et vous êtes la lumière du monde » (Matthieu 5:14). Pour moi, chrétien, que Dieu soit lumière est très important. Je fais maintenant des parallèles avec la physique quantique et avec beaucoup d'autres choses qui sont, à mon avis, également très importantes, en quelque sorte des clés de compréhension que nous ne comprenons pas bien encore. Je me suis senti nimbé de cette lumière. A 14 heures, avant de descendre en réanimation, on m'a repris la température : 40°. Le médecin a jugé qu'il fallait attendre encore un peu. A 18 heures : 39°. Réanimation annulée. Le lundi, j'étais guéri. Le point commun de ces trois expériences, à mon sens, c'est la lumière. Une lumière que je n'ai jamais retrouvée de manière terrestre, il s'agissait d'une lumière surnaturelle. Ce mot surnaturel, pour moi, a pris tout son sens à travers ces expériences.

ET : En tant que prêtre, avez-vous l'impression que ces trois expériences ont eu une influence sur votre manière de célébrer la messe ?

PG : Totalement. Le moment le plus important dans la messe est l'élévation, au cours de laquelle on peut éprouver

un sentiment océanique d'unité, le un. Pour moi, lumière et unité sont très importantes. Alors que j'ai toujours raisonné en termes de dualité – parfois certains auteurs chrétiens nous ont un peu induits dans ce chemin de dualité – je pense maintenant que le christianisme, comme beaucoup de religions, est au contraire une religion non-duelle. On peut y découvrir des pistes importantes pour comprendre les EMI qui, à mon sens, ne sont que des phénomènes parmi beaucoup d'autres. L'avenir sera de mettre en lien tous ces différents phénomènes et de ne pas seulement de se focaliser sur ces EMI.

Je veux ajouter que j'accompagne régulièrement des gens en fin de vie, et que je leur parle de mes EMI. Je peux vous dire que ces personnes qui savent qu'elles vont mourir, ressentent à chaque fois une grande paix. Cela a contribué à les aider à partir dans la paix alors que certaines d'entre elles se trouvaient en état de panique la plus totale. Je leur ai dit que ce n'était que mon simple témoignage, ma répétition générale, et qu'elles allaient vivre autre chose.

Marie Céneç (MC), pasteur et membre du comité d'IL EST UNE FOI, après avoir remercié le Père Gourrier, a souligné que le comité avait longuement recherché qui inviter à cette conférence.

MC: Le sujet est en effet délicat et demande autant de connaissances que de subtilité. Nous sommes allés assez loin dans cette recherche, jusque dans ces spiritualités dites alternatives. Et finalement, c'est dans le canton de Vaud et dans le monde protestant que nous avons déniché nos deux autres invités.

AVEC JACQUES BESSON : PSYCHIATRIE ET EMI



Jacques Besson

Photo linkedin.com

MC: Jacques Besson, vous êtes psychiatre et psychanalyste. Vous avez été chef du service de psychiatrie communautaire du Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV) jusqu'en 2018, et vous êtes actuellement Professeur honoraire de l'Université de Lausanne ainsi que Professeur invité à l'Institut des humanités en médecine à la Faculté de théologie et de médecine. Votre intérêt pour la psychiatrie communautaire et la santé mentale vous a conduit à étudier depuis de nombreuses années les rapports entre psychiatrie et religion, et entre neurosciences et spiritualité. Le temps béni de la retraite vous offre l'occasion de poursuivre avec bonheur vos travaux d'écriture et vos recherches. Ainsi, vous venez de cofonder il y a un mois l'Association pour l'Exploration de la Conscience (APEC). Votre intérêt pour le lien entre spiritualité et psychiatrie est l'un des fils rouges de votre vie. En 1986, vous aviez déjà publié une thèse qui portait sur la correspondance entre Sigmund Freud (1856-1939) et le pasteur Oskar Pfister [pasteur, psychologue et pédagogue suisse (1873-1956) qui entretient une correspondance avec Freud durant trente ans, de 1909 à 1939, date du décès de Freud], un ouvrage incontournable entre religion et spiritualité. C'est avec autant de curiosité passionnée que de rigueur

que vous vous saisissez de la question de l'invisible et nous nous réjouissons de pouvoir bénéficier de vos riches connaissances et expériences en la matière.

Jacques Besson, comment peut-on définir une EMI par rapport au témoignage du Père Gourrier ? Et où en sommes-nous aujourd'hui des nouvelles découvertes et enjeux dans ce domaine dans lesquels, depuis plusieurs années, les choses ont notablement évolué ?

Jacques Besson (JB): Le Père Gourrier a magnifiquement décrit la plupart de ces phénomènes : la conscience d'être mort, le tunnel vers une lumière intense, il y manque les proches décédés qui viennent l'accueillir. Mais il y a ce sentiment de paix qui est très bien décrit ainsi que les changements dans sa vie qui a été transformée par ces expériences. Il en a fait plusieurs, avec à chaque fois une plus grande paix, une plus grande sérénité et un sens toujours plus précieux de la vie, avec une envie de venir en aide à autrui. Ce cortège de phénomènes est reproductible. Nous avons aujourd'hui des millions de témoignages d'EMI sous toutes leurs formes. Il faut tout de même rappeler que ce n'est pas la mort. C'est un point important : le cerveau est en arrêt fonctionnel. Il ne reçoit plus d'oxygène ni de glucose. Il n'a plus de métabolisme utilisable. L'électro-encéphalogramme et l'électrocardiogramme sont plats. Les médecins et les infirmières constatent une mort imminente, de l'extérieur et, pendant ce temps généralement assez bref, qui dure quand même quelques minutes, la personne fait des sorties hors du corps, peut entendre ce qui se dit dans la salle d'opération et entendre des commentaires parfois désagréables. Il s'agit d'un point de butée pour la science, une énigme dans la mesure où, pour les neurosciences contemporaines,

l'esprit est une fabrication du cerveau. Dans le modèle officiel, les assemblées de neurones créent d'une manière synergique des conversations dans les circuits cérébraux, qui font apparaître la conscience. Sans cerveau, pas de conscience ! Mais ça ne suffit pas. Car comment expliquer que le cerveau se mette à l'arrêt après une vie psychique intense, que l'on a envie de qualifier d'un autre ordre ? Des hypothèses ont été récemment formulées à ce propos. J'aimerais citer des expériences récentes sur les animaux, effectuées au Max Planck Institut, à Heidelberg, où la mort d'oiseaux a été provoquée. Des scanners très puissants ont enregistré ce qu'il se passe quand l'oiseau meurt. Ce qu'on voit, qui correspond tout à fait à la clinique humaine, est qu'au moment où il n'y a plus d'oxygène, plus de glucose, plus de métabolique, que tout est à plat, c'est une sorte – vous me passerez la métaphore – de lâcher de ballons. Les neurones libèrent leurs neurotransmetteurs,

leur activité électrique. Pour les réductionnistes et pour les neurologues, ce lâcher de ballons expliquerait la grande lumière. On voit tout à la fois. Cela implique aussi la revue de vie qui est l'un des phénomènes que le Père Gourrier n'a pas cités mais qui est souvent rapporté. On voit le film de sa vie. Du point de vue neuronal, cela correspond probablement à ce lâcher de ballons, de tous les neurones qui libèrent leurs informations, leur énergie, etc...

Descartes [mathématicien, physicien et philosophe (1596-1650). Source Wikipédia] avait écrit que le lien entre le corps et l'esprit est effectué par la glande pinéale. Il avait vu juste ! La glande pinéale est l'épiphyse qui contient des neuropeptides, à savoir des neuromodulateurs dont l'un d'entre eux est la diméthyltryptamine, un puissant hallucinogène. Les réductionnistes sont de retour ! L'épiphyse lâche sa diméthyltryptamine et on commence alors un super voyage,

le trip final ! A côté de cette hypothèse, la recherche contemporaine porte sur la médecine psychédélique. En Suisse et notamment à Genève, on a le droit, dans des conditions médicales précisées par l'Office fédéral de la santé publique, de prescrire des psychédéliques, appelés aussi enthéogènes [un groupe de substances psychoactives méconnues mais dont la consommation apparaît toutefois lors de consultations ambulatoires et qui peuvent engendrer des effets néfastes. Se pose alors la question de la prise en charge adaptée concernant leurs effets mais également le traitement d'un éventuel surdosage. Source *Revue médicale suisse*]. Les médecins ont le droit de les prescrire dans des cas de dépression sévère, l'alcoolisme résistant et surtout la psycho-traumatologie, à des personnes qui ont très précisément vu la mort en face. Le LSD est très prometteur en soins palliatifs, pour les raisons évoquées par le Père Gourrier. Les sujets passent alors de l'autre côté et la mort ne leur fait



Photo Mensch01, Wikimedia Commons

plus peur parce qu'ils voient la grande lumière, quelque chose d'un autre ordre, plus grand, apaisant et magnifique.

ET: Aurélie Netz, vous êtes anthropologue, formatrice et autrice. Vous travaillez également en qualité d'accompagnante spirituelle auprès d'enfants et de jeunes dans l'Eglise réformée vaudoise. Vous avez publié deux enquêtes ethnographiques sur le vécu spirituel contemporain, *Les Cercles de femmes – Ritualiser l'identité de genre dans les spiritualités alternatives* (2019) et *Femmes en quête de guérison – Spiritualité et résilience dans la maladie chronique* (2023). Ces livres explorent les trajectoires de santé et de spiritualité de femmes impliquées dans différents courants religieux et spirituels, en Suisse. Votre dernier livre, *En dialogue avec l'invisible – Enquête sur les relations avec des êtres spirituels*, vient d'être publié. Vous y explorez les liens que des hommes et des femmes peuvent entretenir avec des êtres invisibles, des liens qui

ont un impact très fort et le plus souvent très positifs sur leur existence. Ce livre contribue à sortir du silence et d'une forme de tabou des expériences pleines de richesse et de signification. Il s'appuie sur une méthodologie rigoureuse et reflète votre grand sens de la pédagogie. Vous continuez donc à creuser votre recherche. Vous explorez le champ de l'intériorité et de la spiritualité et vous invitez vos lectrices et lecteurs à penser et repenser des expériences liminales et imaginaires. Bref, vous les invitez à aller au-delà des a priori pour écouter ce qui fait sens au cœur de l'expérience et du discours de l'autre.

MC: Aurélie Netz, vous avez recueilli de nombreux témoignages de personnes qui sont passées de l'autre côté, qui ont fait des expériences frontières. Existe-t-il des similitudes avec les EMI? Que cela change-t-il pour ces personnes dans leur vie quotidienne?



Aurélie Netz

Photo aurelienetz.ch

Aurélie Netz (AN): Dans le cadre de ma recherche sur les femmes atteintes de maladies chroniques, qui s'étaient tournées vers des spiritualités ou d'autres manières de se soigner, j'avais rencontré une jeune quadragénaire qui avait vécu une EMI très forte. Elle souffrait d'une mastocytose systémique [Les mastocytoses sont caractérisées par l'accumulation de mastocytes dans divers organes. Les formes cutanées touchent surtout les enfants tandis que les formes systémiques prédominent chez l'adulte. Les symptômes sont dus aux médiateurs pro-inflammatoires libérés par les mastocytes ou à l'infiltration de divers organes. Source *Revue médicale suisse*. Les mastocytes sont des cellules immunitaires qui ont principalement été étudiées pour leur implication dans les réactions allergiques, regroupant des phénomènes de gravité variable, allant de maladies allergiques chroniques aux réactions d'hypersensibilité immédiate et aux chocs anaphylactiques. Source *Med Sci, France*]. Cette jeune femme était très sensible à toute forme d'anesthésie. Elle en subit une en vue d'une opération dentaire. Après celle-ci, elle est sortie en boîte de nuit avec une amie et, effectivement, l'anesthésiant

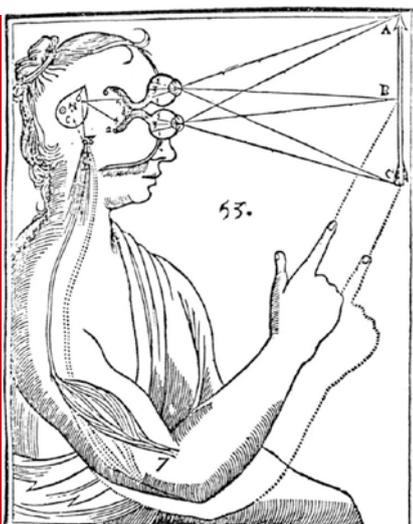


Schéma du fonctionnement de la glande pinéale, «siège de l'âme», vue par Descartes dans *Le traité de l'Homme* (figure publiée dans l'édition de 1664). Photo, source inconnue, Wikimedia Commons

s'est réveillé dans son corps et elle s'est sentie mal, comme si elle était sortie de son corps. Elle a eu la chance de voir ce qu'il se passait et m'a dit qu'elle se voyait tantôt au sol, tantôt au plafond. Elle redoutait qu'à son retour chez elle sa fille allait penser qu'elle s'était mise dans un état pas possible. Un médecin est vite arrivé, qui a diagnostiqué un coma éthylique. Elle a soutenu qu'elle n'avait pas bu d'alcool, mais qu'elle était atteinte de mastocytose systémique. Elle s'est vue encadrée par deux responsables de la sécurité de la boîte de nuit, qui l'ont conduite à une petite cellule d'urgence de cette discothèque lausannoise. Là elle s'est trouvée baignée dans l'amour. Elle était devenue une petite goutte rejoignant les flots, avec un sentiment océanique, une métaphore particulièrement porteuse. Elle entendait des sons, voyait des couleurs. Elle a dit ne pas avoir connu cette sensation précédemment. Une voix lui a demandé : « Comment as-tu aimé ? » Pour elle, ce fut bouleversant. Elle n'a pas eu le temps de réfléchir et a dit avoir reçu l'invitation suivante : « Tu vas retourner sur terre, tu soigneras et tu témoigneras de ce que tu as vécu. » Elle s'est alors réveillée dans cette cellule. On peut dire qu'elle s'est retrouvée dans un état de démarche spirituelle. Lorsque sa mastocytose systémique a débuté, elle s'est dirigée vers les médecines alternatives, notamment l'approche traditionnelle chinoise de l'acupuncture. Le spécialiste qui la suivait à l'époque lui avait donné sa bénédiction pour partir en exploration. A dater de cette EMI, elle a décidé de reconfigurer son quotidien, de changer son mode de vie. Elle s'était déjà intéressée au reiki et à d'autres genres de soins dits alternatifs. Elle a consacré du temps pour soigner des proches, des amis. Elle m'a dit que le plus difficile était de témoigner de ce qu'elle avait vécu. Dans mon livre elle raconte de manière

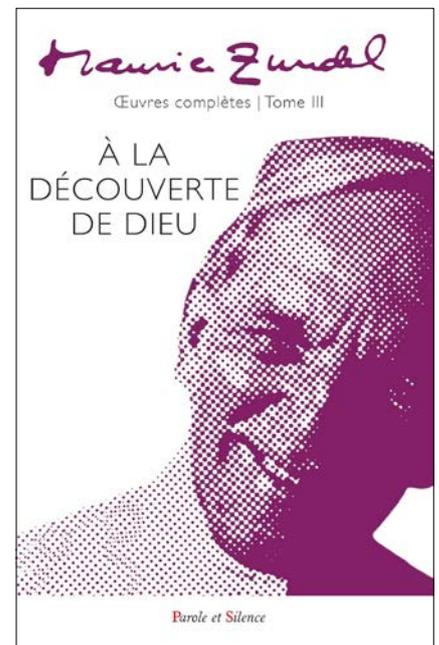
plus large ce qu'elle a partagé avec ses patients. Je pense que ce dont parlait le Père Gourrier est très fort. Dans une EMI, il y a un avant et un après. Un avant très puissant et un après, à l'aune duquel tout va se reconfigurer au quotidien. Le Père Gourrier a dit ne plus supporter les réunions interminables. Elle a décidé, pour sa part, de changer de lieu de vie, de quitter son conjoint. Son objectif est maintenant de pouvoir raconter comment elle a aimé, lorsqu'elle retournera là-haut.

MC : Raconter comment elle a aimé mais aussi partager son expérience ici-bas... On se rend compte qu'il est compliqué de communiquer sur les EMI et toutes ces expériences limites.

JB : Pour ma part, j'ai rencontré beaucoup de gens qui craignaient de passer pour fous. J'ai la chance d'être psychiatre et donc, c'est moi qui dis qui est fou ! Eh bien, vous n'êtes pas fou ! Lorsque

l'on souffre d'une psychose, on peut avoir des hallucinations terrifiantes, des délires de persécution. On est irritable, on ne supporte pas les autres et on s'enferme. Dans le cas de la personne évoquée par Aurélie Netz, ce n'est pas une affaire psychiatrique. C'est une expérience de conscience modifiée.

AN : Cette jeune femme m'a dit vivre dans le déni. Elle ne veut pas vraiment penser à ce qu'elle a vécu mais, petit à petit, cela s'impose à elle. Il lui est difficile de trouver des termes justes pour témoigner de ses sensations, ses presque perceptions qui ne sont pas tout à fait de l'ordre du corps, qui sont entre matérialité et immatérialité, qui se jouent dans un espace dans lequel intériorité et extériorité se rencontrent. J'ai beaucoup aimé, Père Gourrier, lorsque vous parliez de cette barque dont l'amarre avait été relâchée. Les métaphores sont très utiles, justement pour pouvoir signifier quelque



Maurice Zundel. Photo Editions Parole & Silence, Sion (CH), et Studio Flageul / Marie Larivé, Paris (F)

chose que l'on n'a pas vécu mais qu'il faut cependant traduire pour la personne qui est en face de vous. L'EMI est une catégorie d'expériences particulières, devenue assez populaire, partagée par un certain nombre d'individus, ce qui permet d'avoir un cadre pour en parler. Il existe des cercles de paroles pour les «expérimentateurs» de mort imminente, mais suivant les contextes, l'exercice peut se révéler difficile si les autres n'y sont pas ouverts ou habitués.

ET : Vous, Père Gourrier, dans le milieu ecclésial, comment votre parole et votre expérience ont-elles été accueillies ? A quels obstacles avez-vous été confronté ?

PG : Ne voyez dans mes propos aucune critique de l'institution en tant que telle. J'ai très vite eu le besoin d'en parler. J'ai eu la chance d'écrire en 2001, *J'ai choisi d'être prêtre*, dans lequel mon interlocuteur, le président de RTL, m'interrogeait à ce propos. Et Stéphane Allix [écrivain, réalisateur et journaliste] de l'Institut de recherche sur les expériences extraordinaires (INREES) m'a contacté. J'ai été interviewé sur l'une de ses chaînes de télévision puis sur plusieurs autres. De la part de l'Eglise je n'ai pas du tout reçu d'oppositions, seulement une indifférence assourdissante. Cela n'intéressait absolument personne. J'ai fait de nombreuses années de séminaire, de théologie, de droit canon, etc., tout ce qu'il faut suivre dans le cursus. Mais les mystiques ne sont pas étudiés. Et depuis ma première EMI la seule chose qui m'intéresse, ce sont les mystiques. Je me suis donc orienté vers Maurice Zundel [mystique d'origine suisse, prêtre atypique, souvent incompris et mis à l'écart par sa hiérarchie, il nous invite, à travers son œuvre, au dépouillement de nous-mêmes afin de nous rendre transparents à la lumière divine intérieure (1897-1975). Source mauricezundel.com] qui en a pas mal bavé tout au long de

sa vie en tant que prêtre, ainsi que vers Thérèse d'Avila [carmélite espagnole (1515-1582). Source Wikipédia], Saint Jean de la Croix [prêtre carme espagnol, saint mystique (1542-1591). Source Wikipédia], un spécialiste de la lumière, Saint Siméon (388 – 449), un mystique grec orthodoxe du XI^e siècle, qui a fait des expériences de lumière. Cela m'a conduit à explorer des horizons que l'on n'explore pas : la Genèse, la création du monde. On nous dit qu'au premier jour la lumière fut. C'est très bien. Mais au quatrième jour seulement sont créés le Soleil et la Lune. Donc quelle est cette lumière primordiale ? Lorsque je pose cette question à des théologiens, c'est la brasse coulée. Personne ne répond.

Parce que tout le monde pense que lumière, égale Soleil, Lune. Eh bien non, Soleil et Lune apparaissent au quatrième jour. Cette question de la lumière est, à mes yeux, capitale. Ce premier jour et cette lumière primordiale ne sont absolument pas développés dans la théologie catholique. Je ne sais pas ce qu'il en est du côté protestant. Je lis beaucoup Michel Cornuz [théologien né en 1961, pasteur à Avignon, puis à l'Eglise française d'Argovie pendant plus de dix-sept ans. Il est actuellement pasteur de l'Eglise française de Bâle ; il est l'auteur de plusieurs livres sur la mystique. Sources laboretfides.com et celebrier.ch]. D'autres événements seraient à relever mais ils ne le sont pas. L'EMI, c'est l'indifférence, ça n'intéresse pas. En France, vers le XVII^e siècle, l'Eglise catholique a débuté ses Lumières avant le siècle des Lumières. Et nous nous sommes mis à avoir une pensée rationnelle. Les derniers ouvrages de mystiques de la messe datent du XVI^e – XVII^e siècles. Après il n'y en a plus, on décrit les rites. Un livre, *Les Pouvoirs mystérieux de la foi – Signes et Merveilles* (1993), de Jean Guitton (1911-1999), philosophe et écrivain catholique français, que l'on ne peut soupçonner d'être un dangereux illuminé, traite de tous ces phénomènes qu'un Padre

Pio (1887-1968), au XX^e siècle, cumulera, entre bilocation, prescience et bien d'autres choses encore. Nous parlerons plus tard de la conscience : locale ou non-locale ? Ce sont de vraies questions. Les Pères du désert, au IV^e siècle, ont dit que vous êtes dans le cosmos et que le cosmos est en vous. Lorsque je parle de cette non-dualité, nous sommes en plein là-dedans. Aujourd'hui, il y a des termes que je ne peux plus employer. Si je parle de cosmos durant une messe, on va dire que le Père Gourrier a complètement viré de bord, qu'il n'est plus catholique. Nous avons perdu des mots, comme *energei*, *ἐνεργεῖ*, énergie, qui est voisin de la lumière, omniprésent chez les Pères de l'Eglise, grecs et latins. Finalement, nous catholiques qui étudions ces phénomènes d'EMI, nous les voyons sous un prisme parfois plus rationnel que les matérialistes eux-mêmes. Je pense personnellement qu'il faut changer cela. On ne résout pas une question en restant dans le périmètre qui a causé le problème. Il faut faire un pas de côté. Les EMI nous invitent à avancer avec prudence, et je comprends la prudence de l'Eglise. On voit bien depuis le Covid tous les illuminés qui gravitent sur YouTube et les réseaux sociaux. Forcément nous avons peur. Mais ce n'est pas parce que l'on a peur, que l'on ne doit pas plonger là-dedans. Je pense – et je suis ravi d'apprendre qu'un institut va se créer, si vous avez besoin d'adhérents, j'adhère tout de suite – qu'il faut travailler là-dessus. Les bouddhistes y sont omniprésents, avec les neurologues. Les catholiques quasiment pas. Mario Beauregard, docteur en neurosciences et auteur, a pu exceptionnellement se renseigner auprès de carmélites avec lesquelles il a travaillé, mais cela reste un épiphénomène. Il y a toujours une peur chez les catholiques – je ne sais pas si c'est le cas chez les protestants – de la science. Et la science se méfie de l'Eglise. Pour l'instant il n'y a pas de dialogue. Pour moi les EMI sont une des voies pour explorer de nouvelles questions que l'on n'osait pas se poser avant.

ET : Vous parlez de peur, du principe de précaution ainsi que de discernement. Mais il est vrai qu'il y a un certain embarras de l'Eglise face aux mystiques. J'aimerais rebondir sur ce que vous avez dit en me tournant vers Jacques Besson. La conscience est-elle en nous ou hors de nous ? Est-elle locale ou non ?

JB : Je commencerai par répondre au Père Gourrier. J'ai supervisé durant une quinzaine d'années les aumôniers vaudois en psychiatrie, catholiques, protestants et quelques autres. Ma tâche était de les aider à travailler sur la dimension spirituelle et mystique parce que, il faut bien le dire, ils singeaient les psychothérapeutes. Je me trouvais face à des gens qui faisaient de la para-psychanalyse et je leur disais : « Faites votre boulot ! La psychiatrie, c'est nous. » Depuis plus de dix ans, je tente de mettre en évidence les différences de champ et d'ordre psychique et spirituel. Pour cela il faut poser la question de la conscience. Nous avons donc créé, avec Mario Beauregard, cette association pour l'exploration de la conscience dont je suis le président. J'ai étudié durant trente ans la question du cerveau religieux, ce que l'on nomme la neuro-théologie, à savoir comment le cerveau fabrique de l'esprit et du *divinus*, du divin. Cela paraît un peu réducteur mais c'est comme cela que les réductionnistes scientifiques disent : « Oui, dans le fond, l'humanité produit de l'altruisme, c'est très utile au point de vue évolutionniste, cela protège l'espèce humaine, ça fait du bien, il n'y pas de mal à ça, etc. Donc fabriquez votre divin, c'est très bien. Dieu est une invention. »

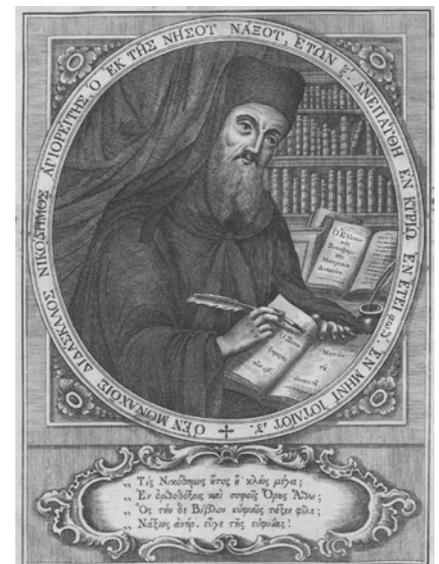
Mais Maurice Zundel a écrit : « Dieu n'est pas une invention mais une découverte. » Du coup, quand on commence à connaître un peu le cerveau spirituel et religieux, ça ne joue pas, la fabrique du divin. Le modèle physico-chimique, psychobiologique,

ça ne joue pas... C'est beaucoup trop petit. Il faut un cadre beaucoup plus grand pour loger la conscience. J'ai demandé à mes étudiants : « Où est l'esprit ? » L'un d'entre eux se dévouait : « Dans le cerveau. – C'est bien. Mais où encore ? » Et ça commençait à coincer un peu. En général c'est une femme qui répondait : « Dans le corps – Bravo ! » Donc dans le cerveau et dans le corps. « Et où encore ? » Grand tarissement. L'esprit, c'est dans la culture, le langage, la parole. Parce que c'est la parole qui crée le lien entre le corps et l'esprit.

Du coup, si nous cherchons un modèle adéquat de représentation correcte de la conscience, on pourrait considérer que l'univers est un esprit et que c'est la matière qui se spiritualise. Formulé de manière plus radicale, l'esprit est dans le cerveau – il faut avoir un cerveau pour avoir un esprit – mais le cerveau est dans l'esprit. Il baigne dans la conscience. Comment ça marche ? Toutes sortes de physiiciens bossent là-dessus, qui sont proches de notre nouvelle association. On reprend la vieille métaphore du filtre.

Le cerveau serait un filtre. Nous n'avons qu'un *spam* de longueur d'ondes pour voir de l'ultraviolet à l'infrarouge, non compris. Il est possible que la conscience soit un filtre appliqué sur le réel. Nous ne voyons pas tout. Nous avons une fenêtre de visibilité, et il y a de l'invisible. Mais dans l'invisible il y a sans doute de l'intelligible – c'est ce que nous ont dit les Pères du désert et tous les mystiques : dans l'invisible il y a l'intelligible, c'est la philocalie [le mot philocalie signifie étymologiquement « amour de la beauté », la source de toute beauté étant Dieu ; il s'agit d'un florilège, une anthologie de textes à caractère ascétique et mystique rédigés entre le IV^e et le XV^e siècles ; son titre complet est *Philocalie des Pères neptiques* (de nepsis, la sobriété de l'âme), composée à partir des écrits des saints Pères qui portaient Dieu, et dans laquelle, par une sagesse de vie, faite d'ascèse et de contemplation, l'intelligence est purifiée, illuminée, et atteint la perfection, l'un des piliers de la spiritualité orthodoxe. Source la-croix.com].

Saint Nicodème l'Hagiorite (1749-1809), moine du mont Athos (portrait datant de 1818), fut l'auteur d'une anthologie de la Philocalie des Pères neptiques, avec Macaire de Corinthe (1731-1815), évêque puis métropolitain de Corinthe.
Photo saint. gr Wikimedia Commons



Les neurosciences commencent à se pencher là-dessus d'un peu plus près. On pourrait dire qu'il existe un océan de conscience depuis toujours, pour toujours, partout, une espèce d'infini de conscience dans lequel apparaît quelque chose de l'ordre de petits tourbillons qui nous font voir la réalité telle que nous la connaissons. Notre fenêtre sur le visible et sur la conscience est limitée. Or, chaque fois que l'on fait des neurosciences de la conscience modifiée, que ce soit de la médiumnité – ce n'est pas si compliqué de parler aux défunts –, de l'hypnose régressive – ce n'est pas si compliqué d'accéder à des vies antérieures, et ne parlons pas des psychédéliques, tout le monde a pris des champignons, n'est-ce pas? –, vous savez très bien que l'on voit de l'autre côté, là où il y a de grandes lumières. Lorsque l'on met tout ce petit monde dans des scanners, que voit-on? Les zones du cerveau qui s'activent. La méditation, pour sa part, active le lobe frontal, inhibe le lobe pariétal, stimule le lobe temporal profond. Nous avons tenu un symposium, à Lausanne, avec le Dalaï-Lama et Matthieu Ricard, au cours duquel nous avons parlé de cela. On voit cela dans les scanners. C'est la même chose pour la prière

mais en plus, il y a la parole et du relationnel. De la méditation les théologiens nous ont appris qu'il s'agit d'une activité unitive : un sentiment océanique, nous faisons partie du tout. Dans la prière aussi nous avons ce sentiment unitif mais de plus, il y a de l'Autre, et il y a aussi une parole. Voilà la neuroscience de la prière en train de s'installer.

Mais alors, plus fort que le roquefort ! Les médiums, l'hypnose régressive et tutti quanti ! Nous avons des scanners qui nous permettent de voir l'activité corticale s'éteindre. Cela correspond parfaitement au récit des médiums, des hypnotiseurs, des chamans. Il faut éteindre le mental pour accéder à un monde plus grand. On pourrait faire l'hypothèse que, dans la mort imminente, se produit une extinction corticale. Un relais d'un autre ordre agit, plus en profondeur, qui fait que l'on ne filtre plus rien et qu'on accède à la totalité, à l'océan primordial, à la lumière primordiale. Comme l'a dit le Père Gourrier, le premier jour c'est la lumière invisible. Quand le mental s'efface, lorsque l'ego a disparu, on accède alors au divin dans l'homme et à ce fond de conscience universel. Einstein avait écrit dans une lettre

posthume à sa fille, que derrière la loi de la relativité il y avait l'amour. La physique ira jusque-là mais nous n'y sommes pas encore.

PG : En vous écoutant, je pense à Saint Jean de la Croix qui était arrivé à un tel état de spiritualité – le *nada, nada*, ni, ni. Il est au-delà de tout et Il est en tout. C'est un au-delà.

ET : A vous écouter nous sommes à la veille d'un bouleversement paradigmatique, d'une compréhension d'une nouvelle forme d'appréhension de la conscience. Vous développez, en qualité de scientifique, cette vision post-matérialiste.

JB : C'est ce que nous faisons avec des gens comme Mario Beauregard. Je vais bientôt publier un livre, *Pour une médecine post-matérialiste*. Ce qui est important, c'est que nous ne renions pas la science officielle. C'est une très bonne chose, la science, lorsqu'elle produit des modèles. Elle produit la médecine biomédicale. C'est magnifique, on sauve des vies. Nous ne renions pas la médecine biomédicale, nous ne renions pas la médecine psychosociale, la psychothérapie qui sont toutes les deux très importantes. Mais il y a un monde plus grand. A l'époque de Copernic (1473-1543) on parlait de géocentrisme – tout tourne autour de la Terre. Aujourd'hui, on dit que c'est le cerveau qui est au milieu et que tout tourne autour de lui. Non ! Il y a des bûchers qui se préparent ! Ne grattez pas les allumettes ! Parce que c'est la conscience qui est au centre et que le cerveau tourne autour. C'est une révolution copernicienne. Nous allons vers une science post-matérialiste. La grande différence avec les hurluberlus de YouTube, c'est que nous ne dénonçons pas la science. Il faut simplement aider la science à développer ces modèles. Vous avez évoqué la physique quantique. Un physicien du CERN, Bernardo Kastrop, a développé un modèle de physique quantique basé sur la conscience primordiale



Photo a-titre-delles.fr



Kogis à Ciudad Perdida, en Colombie. Photo Dwayne Reilander, Wikimedia Commons

et l'émergence du réel. De la physique pure et dure ! [Bernardo Kastrup est le directeur exécutif de la Fondation Essentia. Il est à l'origine de la renaissance moderne de l'idéalisme métaphysique, la notion selon laquelle la réalité est essentiellement mentale. Il est titulaire d'un doctorat en philosophie et d'un autre en ingénierie informatique. Source revue3emillenaire.com]. Nous allons dans cette direction. Nous en sommes à l'aube. Combien de temps ? Comment ? Il faudra peut-être arrêter de faire des guerres et de foutre en l'air la planète. Il y a des priorités ! La conscience, c'est plus important !

PG : Nous sommes aussi dans le panthéisme [« Tout est en Dieu ». Terme forgé par le philosophe allemand Karl Christian Friedrich Krause (1781-1832), auteur de *Vorlesungen über das System der Philosophie* (1828), pour désigner sa propre doctrine théologique qui entendait servir de médiation entre panthéisme et théisme, et qui fut par la suite utilisé pour désigner toute tentative analogue. Source Wikipédia]. C'est l'un des développements.

JB : L'an dernier, nous avons reçu la visite d'une délégation du peuple premier de la sierra colombienne, les Kogis. Ils sont descendus depuis le glacier du Rhône jusqu'en Camargue. Ils se sont arrêtés à Lausanne où je leur ai fait visiter la cathédrale. A Genève, ils ont établi un campement où ils ont passé un peu de temps. Les Kogis ont une spiritualité première : nous sommes les enfants de la Terre ; tout est un, tout est harmonie ; nous sommes dans une communion avec la nature et entre les humains. C'est beau !

MC : Nous avons bien compris que vous vous situez tous dans un paradigme post-matérialiste. Vous avez chacun et chacune vos explorations. Pourquoi pensez-vous devoir monter sur le bûcher ?

AN : J'espère ne pas y aller tout de suite ! En anthropologie, pendant très longtemps nous nous sommes intéressé le plus loin possible aux expériences spirituelles et au rapport à l'invisible dans les autres cultures.

Depuis une trentaine d'années, des anthropologues et des ethnologues font de l'endo-ethnologie, à savoir étudier ce qu'il se passe dans notre société d'appartenance et découvrir comment les personnes donnent sens à leur quotidien, notamment autour de la spiritualité et à des relations diverses à l'invisible. Toutes les spiritualités, toutes les religions ont leur vision du monde, imaginent et ressentent ces êtres spirituels ou divins. Je me situe dans ce courant compréhensif qui ne cherche pas à dire si ce que vivent les personnes est vrai ou non, mais à tenter de comprendre le sens qu'elles donnent à leurs expériences, à quel point elles peuvent être transformantes, dans un sens positif. Je considère cela intéressant dans la mesure où, pendant très longtemps, un rapport au rationnel voulait que tout ce qui ne correspond pas à une certaine forme d'académisme qualifié de juste ou de vrai devait être évacué. Il est très intéressant de se plonger dans ce que vivent les personnes, de leur donner l'espace pour pouvoir parler de ce qu'elles vivent. Parce que ce qu'elles expérimentent a un impact sur leur quotidien et sur toutes les personnes qu'elles vont rencontrer. Jacques Besson parlait à l'instant de la cathédrale de Lausanne. Toutes ces personnes ont le désir de s'élever « vers ». Il y a aussi des exemples négatifs évidemment. Mais la place de la parole est absolument essentielle.

MC : Vous allez donc continuer à recueillir des témoignages, des expériences fortes, pour permettre de faire émerger à la fois des espaces de dialogue et d'analyse, mais également pour partager avec le grand public des choses qui restent finalement très intimes.

AN : Je travaille en ce moment sur la prière, sur des petits papiers de prières affichés dans un lieu de culte. Ces prières ont été écrites par des personnes qui croient à l'altérité, qui parlent à Dieu. Cela introduit la notion

de collectif car on apprend à prier en groupe et à se nourrir, dans sa prière, de la foi d'une communauté de croyants et de croyantes.

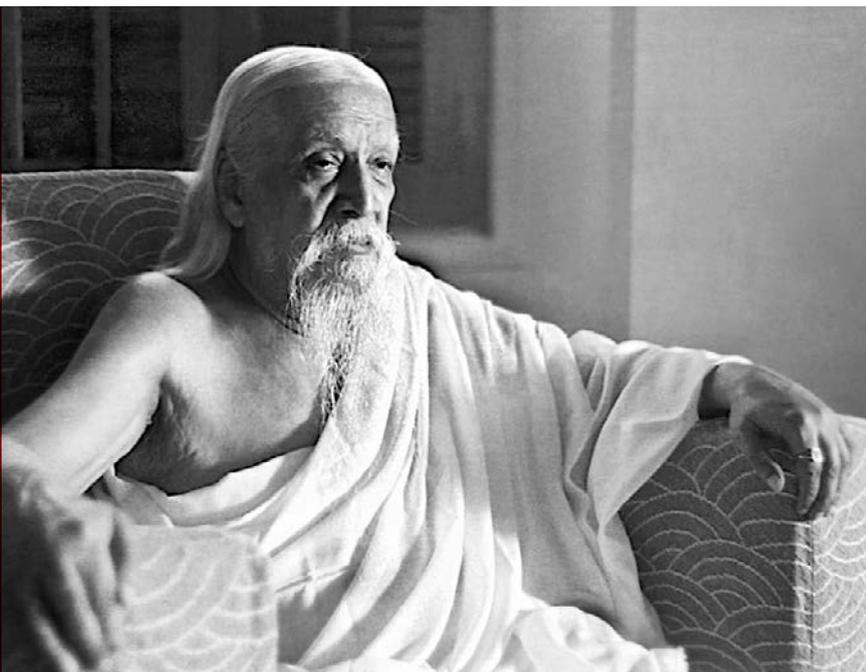
MC: Père Gourrier, votre exploration actuelle porte-t-elle sur la méditation ?

PG: J'ai eu la chance de tomber là-dedans, même si quand on se met à fouiller le domaine de la conscience non-locale, il n'y a pas tellement de hasard. Beaucoup d'autres phénomènes se mettent aussi en place, parmi lesquels celui que je nommerais la providence, dont on ne parle plus beaucoup aujourd'hui. Maurice Zundel a écrit : « Ne parlez pas de Dieu, vivez-le. » Alors qu'au séminaire on m'a appris, avec Saint Anselme de Cantorbéry (1033/1034 -1109) : « Je ne cherche pas à comprendre pour croire, mais je crois pour comprendre. » On m'a donc fait décortiquer les Evangiles, je dirais presque autopsier les Pères de l'Eglise. Quant à la mystique, elle était réduite

à l'histoire de la spiritualité. Vous parliez des « expérienceurs ». Je crois que nous sommes en plein là-dedans aujourd'hui. Il faut évidemment rester prudent, fixer un certain nombre de cadres, et je ne suis pas du tout contre les cadres, mais il faut oser envisager l'avenir. Je pense que nous sommes à la croisée des chemins. Si vous lisez des auteurs comme Sri Aurobindo (1872-1950), le fameux philosophe, poète et écrivain spiritualiste qui a développé une approche nouvelle du yoga, qui parlait de différents âges de l'humanité, vous aurez noté qu'il situait notre âge de l'humanité à la préhistoire. Après la préhistoire il y aura d'autres choses. Et c'est ce qu'il faut préparer.

JB: Un philosophe entre science et foi, Yann Barber, a exposé une typologie de quatre types. Le premier est le conflit. Les scientifiques disent que les autres sont des ploucs et vice-versa. Un deuxième type est le parallélisme. Chacun dans son coin

et on se fiche la paix. C'est un peu ce qui se passe dans les hôpitaux. Un troisième type est celui des zones frontières. La mort imminente en est un parce que l'on a besoin de convoquer les deux regards portés chacun de leurs deux côtés, et qui ne s'excluent pas. Le quatrième type est celui pour lequel nous militons, l'intégration. On peut être à la fois un scientifique rigoureux et un mystique curieux. Ce n'est pas impossible. Nous avons été trop formatés par l'aristotélisme. Nous pouvons avoir un principe de non-contradiction. On peut être A et non A. C'est comme cela que ça marche dans le cerveau. Vous êtes rationnel avec l'hémisphère gauche et imaginaire avec l'hémisphère droit. A l'aube de l'humanité les chamans étaient prêtres et médecins. Puis Hippocrate (460 av. J.-C.-377 av. J.-C.), prêtre d'Asclépios, dieu gréco-romain de la médecine, a observé les gens qui consultaient et a rendu la médecine distincte et autonome d'autres domaines de la connaissance,



Sri Aurobindo. Photo sriurobindoashram.org

comme la théurgie et la philosophie, pour en faire une profession à part entière. Nous avons ensuite eu les Lumières. Et enfin la psychanalyse est apparue, qui s'en est prise à l'inconscient. Aujourd'hui, je crois que si la science veut être honnête, elle doit produire des modèles réfutables. Il faut bien constater que la science manque parfois d'humilité. Elle peut se comporter comme une religion, et c'est là que nous risquons les bûchers. C'est alors l'anathème, les dogmes et le réductionnisme ! Tout cela n'est que purée cérébrale. Point-barre, circulez ! Et dans certains pays, tous ceux qui prétendent autre chose risquent leur carrière. Par exemple, en France il est difficile de faire de la neuro-théologie et de la théo-neurologie. C'est d'ailleurs pour cette raison que je suis souvent invité en France. Parce que machin n'est pas dommage, il est protestant et il est Suisse !

LA PAROLE AU PUBLIC

Un auditeur : Je tiens à préciser, tout d'abord, que je suis attaché aux textes bibliques. De façon très triviale, la question de la vie et de la mort a été, pour moi, en grande partie résolue par les textes de l'apôtre Jean. Lorsqu'il cite le Christ qui lui-même en parle. C'est une réponse qui me satisfait en tant que chrétien. Je voudrais intervenir à propos du discours de Monsieur Besson concernant les EMI. J'aimerais situer le problème sur un plan plus métaphysique que philosophique puisqu'il y a 2500 ans les stoïciens, et même Epicure (342 av. J.-C.-270 av. J.-C.), disaient de la mort que, soit nous sommes là et la mort n'est pas là, soit la mort est là et nous ne sommes plus. Ce qui fait qu'on peut aborder le problème de façon rigoureusement binaire. Or, les EMI laissent supposer qu'il existe un échelon intermédiaire que l'on appelle conscience altérée, qui permettrait de rendre compte de ce que serait la mort. Mais on oublie de préciser que cet état de conscience altérée, coïncée dans notre petite boîte crânienne

subissant un stress traumatique, peut avoir différentes causes plus ou moins artificielles ou naturelles. Vous avez évoqué les champignons hallucinogènes. On peut parler des drogues, du coma ou tout simplement du sommeil. Alors, notre cerveau rêve-t-il autant ? Personne ne prétend que rêver pourrait présager de ce qu'est la mort, combien même l'état de conscience est clairement altéré de façon naturelle. Finalement, on accorde du crédit aux « expérienceurs » d'EMI parce que la cause de leur conscience altérée est la plus effrayante qui soit, celle de mourir, alors qu'ils sont avant tout des victimes à plaindre et à réconforter parce qu'ils vivent des souffrances terribles. Mais ils peuvent, selon moi, difficilement rendre compte de ce qu'est la mort puisque comme on l'a dit tout à l'heure, par définition, ils n'ont jamais été morts et que la presque mort n'y change rien, selon le précepte d'Epicure. En revanche les seuls êtres qui pourraient nous renseigner sur ce qu'est la mort sont les zombies mais, hélas, ils sont imaginaires et n'ont donc aucune réalité dans notre monde. Bref, est-ce que les EMI ne seraient tout simplement pas



Acid Man (1967), de Doug Markkanen, représentant du mouvement psychédélique à San Francisco. Photo galerie123.com

une «zombimania», une dérive technocratique propre à notre époque qui s'acharne à vouloir tout expliquer par la science, au risque de se fourvoyer passablement ?

JB : Au XXI^e siècle la science produit de l'incertitude. Durant des milliers d'années elle a produit des connaissances et des certitudes. Je ne suis pas un technocrate et je ne correspond pas du tout au portrait-robot que vous avez brossé.

PG : Ce monsieur parlait des rêves et des états de conscience. Dans les Evangiles, Joseph n'a jamais vu l'ange, et l'ange lui a parlé. Il l'a entendu dans des songes. Et pendant des siècles, y compris chez les Juifs, on avait des méthodes de méditation avant le sommeil, pour laisser parler l'invisible, y compris après, dans le sommeil. Aujourd'hui, je serai peut-être voué au bûcher. Mais j'y crois fondamentalement.

AN : Les EMI sont apparues dans les années 1960-1970, aux Etats-Unis. En Occident, plusieurs chercheurs ont travaillé sur des expériences liminales. Ces expériences au seuil de la vie et de la mort, dans des états où le corps est mis à rude épreuve, se retrouvent dans la plupart des cultures. Il est à souligner qu'il existe des différences. Il n'y a pas obligatoirement de tunnel de lumière, ou de présence de personnes décédées. En Océanie, des personnes se sont vu descendre dans des grottes. On peut donc retrouver une partie de cette expérience humaine dans différents contextes mais la manière dont on la formalise, dont on parle, dont elle est habillée varie en fonction des contextes.

JB : On pourrait dire que le cerveau humain est *capax Dei* – «capable de Dieu». Il y a du divin dans l'homme, pour ceux qui sont croyants ou qui s'intéressent aux mystères. Du coup, ce sont les mêmes circuits du point de vue neurologique et théo-neurologique.

Ce qui va différencier la technocratie et la spiritualité, ce sont les religions. Elles amènent des traditions, des rituels, des cultures, des médiations. Toutes les religions ont le même sens. C'est pour cela qu'il faut être interreligieux, jusqu'à un certain point. J'ai eu des discussions magnifiques avec le Dalaï-lama et d'autres bouddhistes de haut niveau. Le but de l'existence pour un bouddhiste, c'est la sagesse et la compassion. Pour un chrétien, c'est la vérité et la charité. Jouez au jeu des sept erreurs !

MC : Peut-être que la question des EMI est moins de nous donner des réponses par rapport à la mort que de nous replonger dans l'intensité de la vie.

Une auditrice : Ces EMI ont l'air d'être extrêmement agréables. Peut-on les présenter comme des expériences à recommander ?

(Eclats de rire dans la salle !)

JB : Ceux qui aiment le cinéma, verront ou reverront *L'Expérience interdite* (1990), de Joel Schumacher, film dans lequel des étudiants en médecine vont jusqu'à la limite. Il y en a un qui y passe d'ailleurs... En médecine psychédélique, vous pouvez faire des genres d'EMI vraiment très ressemblantes. Dans le chamanisme amazonien, l'ayahuasca, on peut faire des sorties hors du corps, voir la grande lumière, etc. Les gens qui ont fait des expériences psychédéliques transformatrices voient leur vie autrement. Un exemple : Jacques Mabit, docteur en médecine et pathologie tropicale, expert en médecines traditionnelles appliquées aux toxicomanies, a fondé le Centre Takiwasi au Pérou, en 1992, où se pratique une médecine interculturelle, nourrie des connaissances traditionnelles et modernes. Ce docteur a soigné des héroïnomanes parisiens avec l'ayahuasca et il en a guéri de très nombreux. Avec les psychédéliques vous stimulez les deux hémisphères du cerveau en même

temps, en particulier le lobe temporal profond. On mobilise la plasticité neuronale et on voit le monde sous un nouveau jour. Ce qui est intéressant dans la médecine psychédélique, c'est la reconfiguration des circuits.

Si vous êtes accompagnés et que votre spiritualité est compatible avec l'expérience, l'ayahuasca agit comme un accélérateur. Je connais un prêtre catholique qui a fait des expériences à l'ayahuasca en Amazonie et qui a interprété ce qu'il voyait sous l'effet des plantes maîtresses en faisant référence à sa connaissance des Pères du désert, ainsi que des songes et des visions de Saint Antoine [prêtre franciscain portugais, maître de doctrine spirituelle, prédicateur de renom et thaumaturge (1195-1231)]. Oui, on peut aborder de très près l'EMI avec des produits enthéogènes. Jeremy Narby, un anthropologue qui a beaucoup pratiqué cette approche des substances à base d'ayahuasca, avait prévenu que cette pratique pouvait être considérée comme un abandon de son inconscient et de son cerveau à autrui, un chaman en particulier, qui pouvait alors faire ce qu'il voulait d'un individu en état de conscience modifiée. Il faut être donc très prudent.

PG : Beaucoup moins dangereuse, la respiration alternée pratiquée par les hindouistes permet aux deux hémisphères de se coordonner et d'ainsi explorer des zones que notre rationalité peut bloquer.

JB : Effectivement, la respiration modifie la vascularisation du cerveau. Stanislav Grof, un psychiatre tchèque, pionnier dans la recherche des états modifiés de conscience, a développé une théorie holotropique [visant la globalité ou se déplaçant vers la plénitude. Source Wikipédia] qui ressemble à s'y méprendre aux expériences psychédéliques. J'ai un peu étudié l'alchimie dans le cadre de mes fonctions, notamment d'addictologue. Elle admet qu'il existe une voie sèche. On peut accéder à des transformations ou à des transmutations, sans substances.

En tant qu'addictologue, les psychédéliques n'étaient pas très intéressants pour moi. Je me suis occupé des épidémies d'héroïne, de cocaïne, etc. Le retour des psychédéliques est assez récent. Depuis que nous disposons de scanners et d'une neuroscience de pointe, on peut comprendre ce qui est en jeu. Mais la grande mystique, l'extase sont la voie sèche. Il faut lire *La Sagesse interdite* (2022) de Stephan Schillinger, écrivain et praticien en relation d'aide, qui traite de l'usage des psychédéliques dans les religions.

Une auditrice : Le docteur Alexander Eben, neurochirurgien, auteur de *La Preuve du Paradis* (2013), réfute toutes les argumentations de ceux que vous appelez les réductionnistes. Dans un autre livre, *La Carte du paradis* (2018), il a présenté différentes voies pour parvenir à la conscience altérée mais il me paraît que cela n'avait pas été satisfaisant. Par ailleurs, la culture religieuse impacte-t-elle les personnes qui ont vécu des EMI ?

JB : L'histoire d'Alexander Eben, ce neurochirurgien assurant avoir vécu malgré lui, en 2008, une EMI, est très intéressante. En neurologie et en psychiatrie, il existait une manie : le diagnostic de localisation – c'est dans l'hémisphère droit, ou plutôt dans celui de gauche, etc. Non, on ne peut pas faire de diagnostic de localisation car, dans le cerveau, tout est connecté avec tout. Karl Pribram (1919-2015), neurophysiologiste, a établi un modèle qui n'a jamais été vraiment réfuté, à savoir que le cerveau fonctionne sur une base holographique. Tout est représenté partout dans des modules accessibles partout et en tout temps. C'est l'accès à ces modules, sur un mode holographique, qui permettrait de vous enlever un morceau de cerveau, par exemple, car des relais se créeraient. Je travaille d'ailleurs avec la Professeure Karine Diserens, du Service de neurologie de l'Unité de Neurorééducation aigüe (NRA) du Département des neurosciences

cliniques (DNC) du CHUV, sur les comas dépassés. Nous sommes parvenus, en positionnant le lit de patients à la verticale, dans un jardin, à leur permettre de recouvrer petit à petit la conscience. On peut mesurer leur réveil dans les sous-couches du cerveau. Le cerveau est donc peut-être une organisation quantique, un ordinateur quantique sur un modèle holographique. Ce n'est pas parce que vous êtes dans le coma ou que vous êtes proche de la mort que tout s'arrête. Vous pouvez, peut-être, être connecté à un système plus grand. Corine Sombrun, à l'origine journaliste, a effectué des expériences de chamanisme en Mongolie et travaille actuellement sur la Transe Cognitive Auto-Induite (TCAl), à Paris. Elle montre par ses recherches que c'est l'ensemble du cerveau qui est mobilisé.

Et vous avez raison, Madame, ce neurochirurgien qui était un sceptique et un réductionniste, a ouvert les volets et a vu la lumière !

AN : Les EMI peuvent exercer une influence sur la spiritualité et la perception de certaines personnes les ayant vécues. D'autres, qui n'étaient pas intéressées par les domaines de la spiritualité ou de la religion, ont découvert quelque chose de différent dans leur vision du monde. Il faut rappeler que le contexte social dans lequel nous baignons influence également les EMI. Il faut aussi considérer l'effet des EMI sur le long terme. En Occident, les EMI sont plutôt connotées positivement. Dans les pays dits de l'Est, un certain nombre de personnes ayant vécu des EMI relatent avoir vu des démons et des monstres. Le rapport à un inframonde est encore très fort, très présent dans la mythologie et dans les traditions locales de ces contrées.

PG : Tout commence. Nous sommes au début de quelque chose. Un chirurgien russe, mort assassiné, dont je ne me souviens pas le nom, disait, dans les années 1950,

que le christianisme ne faisait que commencer. J'ai fréquenté Yves Coppens (1934-2022), paléontologue et paléoanthropologue, à l'Académie des Sciences. Selon lui, les progrès dans les disciplines ne naissent pas au cœur de celles-ci mais à leur frottement entre elles. Je suis persuadé qu'il avait raison. Il faut oser les frottements et nous ne devons pas en avoir peur – quand je dis, nous, c'est de mon Eglise dont je parle. Aujourd'hui, en m'intéressant à ces sujets, je me considère un peu comme un marginal. Je le regrette. J'espère que demain, tout le monde pourra s'y intéresser. Cela n'apporte rien à ma foi, sinon de l'approfondir. L'EMI est une sorte de « répétition générale ». Nous sommes trop matérialistes. Croire pour comprendre et comprendre pour croire nous a enfermé dans le raisonnement, l'intelligence cognitive uniquement. Les Pères du désert savaient qu'il fallait faire passer l'intellect dans le cœur. Lorsque l'on sait qu'il existe des neurones dans le cœur, il y a encore beaucoup de choses à découvrir.

JB : J'ai aussi travaillé sur les miracles, je m'intéresse à tout ce qui est bizarre... Saint Augustin (354-430) a écrit que les miracles ne contredisent pas la nature mais la connaissance que nous en avons. Voilà l'aube d'un christianisme renouvelé et réenchânté !

ET : J'aimerais savoir, Père Gourrier, comment vous considérez l'au-delà ? Quelle image en avez-vous ?

PG : Selon moi, l'au-delà est déjà présent. Il n'y a pas de maintenant et de demain. Le temps ne fait qu'un. En méditation, on nous dit toujours que l'instant présent est le fruit du passé et le germe du futur. Nous sommes plongés dans l'intemporel. Le temps n'est quasiment qu'une invention humaine. Le christianisme ne doit pas jouer au scientifique, au psychanalyste,

mais redécouvrir les fondements des mystiques. L'avenir de mon Eglise ne se situe pas dans une réforme des structures ou dans un équilibre des pouvoirs, mais dans une connaissance des mystiques. Maurice Zundel, en particulier, a ouvert cette voie. Je suis très optimiste.

AN : Pour ma part, j'aimerais que l'au-delà soit un lieu où tout peut s'accomplir : ce qui a été manqué, ce qui n'a pu s'achever, tout ce qui a été en germe ; que ce soit un lieu d'accomplissement dans la paix et l'amour.

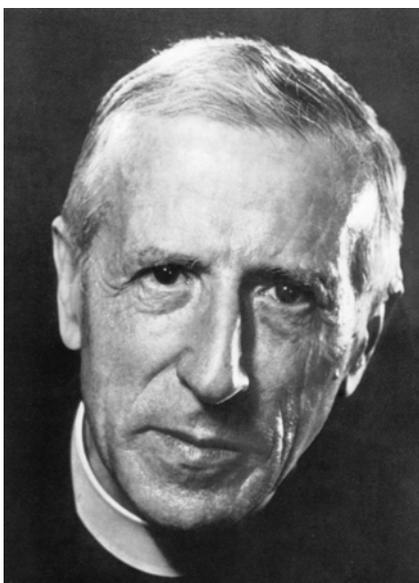
JB : Jean Calvin a écrit que la science permet l'émerveillement. Je crois que l'émerveillement, c'est maintenant. Poser la question de l'au-delà, c'est poser le problème dans la question. Nous sommes des créatures, nous sommes dans le créé, en rapport avec un monde créateur. Et cette rencontre du monde créateur avec le monde créé est tout le temps présente. Quand le Seigneur dit que le royaume de Dieu est proche, il est maintenant. Quand Carl Gustav Jung [psychiatre et

fondateur de la psychologie analytique (1875-1961). Source Wikipédia] était sur son lit de mort, on lui a demandé s'il croyait en Dieu. Il s'est alors levé et a répondu que non. Les gens qui l'entouraient furent terrifiés. Et il a ajouté : « Je n'ai pas besoin de croire en Dieu, je sais. » Je crois que le dialogue entre l'éternel et le temporel, entre l'infini et le fini, l'absolu et le relatif, le nécessaire et le contingent, est la dialectique de l'existentialisme de Kierkegaard [théologien, philosophe, écrivain et poète danois protestant (1813-1855) dont l'œuvre est considérée comme une première forme de l'existentialisme chrétien. Source Wikipédia]. La merveille, c'est le dialogue entre le créateur et la créature. Pour finir en beauté, je vais faire appel à un catholique. Je suis un disciple du génial Teilhard de Chardin [jésuite, chercheur, paléontologue, théologien et philosophe (1881-1955). Source Wikipédia]. L'univers est en marche, l'humanité est en marche. Nous sommes des cellules spatiotemporelles, quelque chose de plus grand que nous vers quoi nous allons. Je suis donc un disciple du Christ cosmique. C'est mon au-delà.

LE MOT DE LA FIN

En conclusion de ce débat, Marie Cénec a souhaité annoncer une bonne nouvelle :

« Nul besoin d'avoir vécu une EMI pour bénéficier des bienfaits qu'elle offre. Il suffit parfois d'entrer dans une salle obscure pour faire une expérience qui vous emmène au-delà de vous-même. Il suffit de vous asseoir et de laisser défiler des images devant vous. Vous entrez dans une autre dimension. Confortablement installé dans votre fauteuil, votre corps au repos, vous êtes immergé dans un flot de paroles et de musique, et l'expérience commence. Soudain, votre esprit est emmené dans un autre espace-temps où vous rencontrez des personnes a priori inconnues, mais vous pouvez avoir l'impression de reconnaître des proches, des membres de votre famille ou des amis. Ces personnages sont portés par la lumière. Ils ont des corps mais ils ne sont pas faits de chair et d'os. Il suffit d'un visage, d'une démarche ou d'une parole pour que votre mémoire s'éveille et que vous reviviez un moment crucial de votre existence. Parfois, vous pouvez rencontrer des êtres surnaturels ou fantastiques, et même Dieu, le diable, des anges et des démons. Presque toujours votre point de vue sur les choses peut être bouleversé. Vous avez alors la facilité d'avoir une vue panoramique ou de pouvoir zoomer sur un détail insignifiant. Vous avez la capacité de voir tout d'en haut. Vous planez comme dans un avion ou une navette spatiale. Et en quelques secondes, il arrive que vous soyez transporté à l'autre bout du monde ou entraîné dans une traversée de plusieurs siècles. Ce voyage intérieur peut être difficilement communicable, tant tout cela paraît irréel, et est irréel. Comment partager alors une compréhension nouvelle, une forme de révélation par le septième art ? Comment dire qu'en moins de deux heures, vous venez de vivre une expérience bouleversante



Pierre Teilhard de Chardin, sj, en 1955. Photo Archives des jésuites de France, Wikimedia Commons



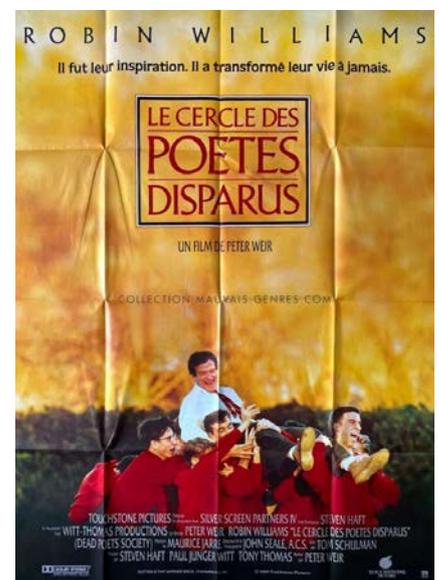
Photo Felipe Bustillo, Unsplash

qui a radicalement ouvert votre conscience, une conscience que vous n'aviez jamais encore explorée ? A qui avouer que vous n'avez pas pu retenir vos larmes dans ce monde inconnu dans lequel vous avez été projeté, et qu'il vous a ému et remué ? Avec qui parler de ce moment un peu violent, où après avoir été plongé dans une quasi-obscureté, vous avez été ébloui par une lumière qui vous a arraché à votre

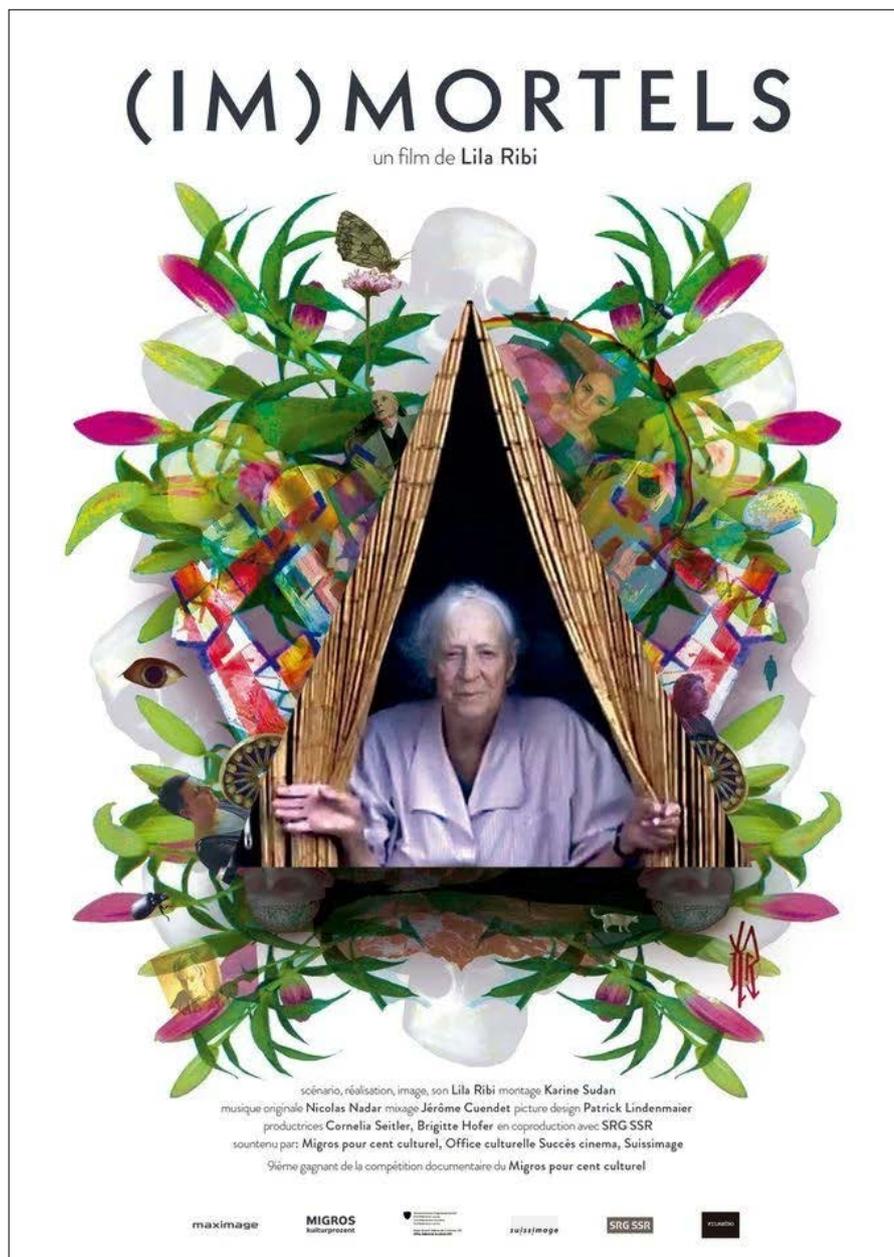
confort, vous a obligé à remettre votre corps en mouvement et à sortir d'une forme de torpeur qui avait été renforcée par l'odeur régressive du pop-corn ? Vous revenez alors avec difficulté dans les contraintes de votre vie quotidienne, et vous vous entendez dire : « C'était un bon film. » Mais au plus profond de vous-même, vous êtes différent. Ce que vous avez ressenti vous a changé à tout jamais. Et comme à la

sortie de ce film où vous vous souvenez que des élèves montent sur des tables en criant : « O Captain ! My Captain ! » [poème de Walt Whitman (1819-1892) dont l'une des références les plus connues apparaît dans le film *Le Cercle des poètes disparus* (1989), de Peter Weir. Source Wikipédia], vous vous reconnectez à vos ardeurs adolescentes et laissez raisonner ces mots en vous : *Carpe diem*. Conscient de l'urgence de vivre, d'aimer, de créer et de jouir de la beauté de la vie, vous sortez du cinéma, bien décidé à réécrire le scénario des jours à venir. Et puis, qu'importe finalement ce qu'il se passera après, le générique de fin de votre vie... Vous êtes bien déterminé à y arriver en habitant chacun de vos jours avec plus de conscience et d'intensité. Vous venez de vivre une ECI, une expérience cinématographique intense, ou expérience cinématographique inoubliable, cela dépend des spécialistes. Mais qu'importe la manière de nommer cette expérience, c'est ce que nous vous souhaitons dans les jours à venir.»

Affiche du film *Le Cercle des poètes disparus*, de Peter Weir. Photo mauvais-genres.com



(Im)mortels de Lila Ribí



MA GRAND-MÈRE, QUI EST AUX CIEUX, ...

Kirsten Dunst, l'actrice qui a notamment tenu le rôle-titre dans *Marie-Antoinette* (2006), de Sofia Coppola, et de Justine dans *Melancholia* (2011), de Lars von Trier, présenté à l'occasion de la 4^e édition d'IL EST UNE FOI, *Apocalypses*, en 2018, « voit des signes de sa grand-mère décédée sous la forme de colibris. »

L'actrice de 41 ans a révélé qu'un de ces oiseaux s'est posé sur sa voiture le jour où sa grand-mère bien-aimée est décédée et qu'elle les a vus depuis lors à des moments clés de sa vie, expliquant que sa dernière rencontre avec un colibri a eu lieu le 2 avril 2024, le jour de la première de son nouveau film, *Civil War*, de Alex Garland, à Los Angeles.

Kirsten Dunst a déclaré à *People*, un magazine américain : « Un colibri s'est arrêté sur ma voiture le jour où ma grand-mère est décédée. Hier, j'ai remarqué ce colibri et je suis allée à la première de *Civil War* au Musée de l'Académie, qui était autrefois le May Company [grand magasin] et ma grand-mère y a travaillé pendant un certain temps. J'ai donc eu l'impression qu'elle était avec moi ».

La star de cinéma a précédemment révélé qu'elle avait également vu un colibri lors du tournage de sa série télévisée, *Fargo*, qui se déroule dans l'Etat du Minnesota, d'où est originaire sa grand-mère.

Elle a confié au *Los Angeles Times* : « Ce n'est pas comme si j'avais senti la présence de ma grand-mère sur le plateau [pendant *Fargo*]. J'ai cependant eu un moment flagrant avec elle... avec un colibri. Je rentrais en voiture de chez un ami et un colibri se trouvait au milieu de la rue et ne voulait pas bouger. Il m'a obligée à arrêter ma voiture. Je suis rentrée chez moi et j'ai raconté à ma mère ce qui s'était passé, car ce n'est pas dans la nature d'un colibri de faire cela. Ils sont toujours en train de s'agiter. Et ma mère a réalisé que c'était le jour

où ma grand-mère est décédée. Je pense donc que c'était ma grand-mère qui me disait bonjour ».

C'est très sérieux puisque c'est Kirsten Dunst elle-même qui l'a dit à *People* et au *L.A. Times*.

Emmanuel Tagnard (ET), journaliste et membre du comité d'IL EST UNE FOI :

Lila Ribí, votre film est une merveille de tendresse, de spiritualité et de force. Il pose énormément de questions et ouvre de nombreuses pistes de réflexion. Le rapport que vous avez entretenu avec votre grand-mère, Greti, est merveilleux et touchant. Parlez-nous de la démarche que vous avez entreprise, une démarche de très longue haleine. Quel était le point de départ de cette aventure et combien avez-vous mis de temps à la réaliser ?



Lila Ribí et sa grand-mère, Greti

Photo cinemas-du-grutti.ch

Lila Ribí (LR) : Je suis issue d'une famille qui n'est pas religieuse. Nous ne parlions jamais de la mort mais il se trouve qu'un



Photo silamp.fr

jour, mon autre grand-mère, ma grand-mère maternelle, est décédée à la maison, une nuit de 2008. Tout de suite après son décès, je n'arrivais pas à dormir et je suis descendue à la cuisine où j'avais l'habitude de passer du temps avec elle. J'ai alors réalisé que je n'allais plus jamais la voir, la serrer dans mes bras, sentir son parfum, et je me suis mise à pleurer. A ce moment-là, l'ampoule du plafonnier a grésillé longuement...

Je n'ai pas de perceptions extra-sensorielles, je ne perçois pas les défunts. Mais j'ai senti la présence de ma grand-mère. Je sentais qu'elle était là, dans toute sa force. Cette expérience m'a bouleversée, je ne m'y attendais pas. Je ne connaissais rien aux expériences de mort imminente (EMI). J'ai alors commencé à m'intéresser à ce sujet et j'ai lu le livre du Dr Raymond Moody, *La Vie après la vie* (1977) [docteur en philosophie et médecin américain surtout connu pour ses travaux sur les expériences d'EMI et de mort partagée. Source babelio.com]. Il est l'un des premiers à avoir catalogué les EMI. Cela a changé ma vie. Peut-être que la vie continue après la mort et, si c'est vraiment le cas, cela change tout ! J'ai ensuite lu de nombreux témoignages d'EMI, dans

lesquels revient très souvent cette fameuse question : « Comment as-tu aimé ? » De là est né mon intérêt à réaliser un film sur ce sujet. J'ai commencé à filmer Greti en 2007, pour mon film, *Spaghetti alle vongole* (2009), et j'avais constaté chez elle ce processus de détachement de l'existence – elle a d'abord eu une canne, puis une autre, elle a cessé de conduire, etc. – et j'ai pensé que je pourrais utiliser ces images en relation avec ma quête personnelle d'informations auprès de personnes qui travaillent sur le thème de la mort. C'est sur cette base que le film a vu le jour.

ET : Vous avez quelque 60 heures de rushes...

LR : 60 heures, avec ma grand-maman, et une cinquantaine d'heures avec les autres personnages, la nature... Karine Sudan qui a travaillé sur de nombreux films, m'a aidée à les monter. Il fallait associer un sujet très émotionnel avec une quête auprès de personnes que l'on ne connaît pas forcément très bien, et faire un choix parmi les 110 heures d'images, pour en tirer 88 minutes.

ET : Anne-Marie Struijk-Mottu, vous êtes la fondatrice de La Maison de Tara qui a ouvert ses portes en 2011. La Maison de Tara est une maison d'accueil et d'accompagnement pour les personnes en fin de vie située à Chêne-Bougeries. Dites-nous comment vous avez ressenti ce film ? Greti paraît très cash – bas les masques !



Anne-Marie Struijk-Mottu

Fondatrice de la Maison de Tara
Photo lamaisondetara.ch

Anne-Marie Struijk-Mottu (AS) : Le film de Lila Ribì est d'abord une histoire d'amour entre elle et sa grand-mère, et j'aime beaucoup les histoires d'amour. Pour ma part, c'est en accompagnant les mourants et en étant en contact direct avec la mort que la préciosité de la vie a pris un sens. Les gens se rendent compte de

cela lorsqu'ils sont sur le point de la perdre. Ce film ne montre pas seulement le rapport de Lila Ribì avec sa grand-mère mais son lien avec elle, après la mort. Bravo !

ET : Monseigneur Charles Morerod, vous êtes l'évêque du Diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg. Comment avez-vous ressenti ce film ?

Monseigneur Charles Morerod (MCM) :

De bien des manières. Lila Ribì, que vous soyez parvenue à développer cette relation étonnante avec votre grand-mère sur une telle période, est assez prodigieuse. Le lien avec la nature est aussi très expressif. A Paris, alors que je participais à un colloque avec mes confrères dominicains, l'un d'entre eux a eu un AVC pendant son exposé et il a dit : « Je veux voir Dieu ! » Il a été emmené à l'hôpital où nous sommes allés lui rendre visite. Là, il nous a dit : « C'est beau, c'est beau ! » J'ai aussi entendu parler de témoignages d'EMI. J'ai par exemple rencontré un séminariste



Photo lamaisondetara.ch

américain qui avait son acte de décès dans son portefeuille. Il me l'a montré. C'est assez frappant ! Ces témoignages sont assez concordants avec ce que nous avait dit mon confrère. Donc j'écoute ces gens qui parlent de choses que je ne connais pas, et je fais des relations avec ma foi.

ET : Monseigneur, vous avez particulièrement étudié la vision antique de l'âme. Comment avez-vous réagi intérieurement en entendant cette phrase prononcée par l'un des intervenants du film : « Lorsque quelqu'un meurt, il naît ailleurs. » ?

MCM : Oui, c'est joliment dit.

ET : Lila Ribí, la présence de la nature est particulièrement forte dans votre film, elle semble participer à l'expression de sentiments très intimes.

LR : Il m'a fallu trouver un moyen de parler de l'invisible. Je ne voulais pas utiliser d'effets spéciaux bizarroïdes. J'ai toujours eu l'impression que la nature me parlait. Lorsqu'on l'observe, elle peut apporter des réponses métaphoriques. La nature est comme un prolongement, un miroir de nous-mêmes. La beauté nous fait découvrir la transcendance. Comment l'univers ne pourrait-il pas être plus grand que soi ?

ET : Anne-Marie Struijk-Mottu, vous avez mentionné dans votre réaction première face au film, l'importance de l'amour. Une phrase revient dans la bouche d'un des personnages : « L'amour est le seul bien qui passe avec la mort. » Avec votre sensibilité, toute votre expertise de l'amour que vous avez donné à de très nombreuses personnes en les accompagnant au seuil de la mort, comment cette phrase résonne-t-elle pour vous ? Vous m'avez dit aussi que le deuil, c'était aussi l'amour.

AS : Bien sûr, le deuil est amour. C'est la continuité de l'amour. Très souvent les personnes en fin de vie et leurs proches nous disent que les valeurs portées par l'amour sont très importantes à l'heure de la mort. Ai-je été aimé et ai-je aimé suffisamment ? Mon frère est récemment décédé d'un cancer. Je suis persuadée que malgré les difficultés de sa vie, il a répondu positivement à ces deux questions et que cela l'a aidé à partir avec sérénité. A la Maison de Tara nous voyons que les relations des personnes en fin de vie avec leurs proches comptent énormément. Ce n'est pas l'argent qu'elles ont gagné, ni les beaux voyages effectués, ce sont les relations avec les autres. Lorsque vous vous disputez en famille, posez-vous cette simple question : « Si je devais mourir maintenant, cette dispute aurait-elle un sens ? » En accompagnant des personnes en fin de vie, il est extraordinaire de constater combien elles peuvent nous apporter en termes de sagesse.

ET : Monseigneur, la question de l'amour paraît donc essentielle. Dans le film, cette grand-mère qui part vers la mort a dit avoir vu un drôle de personnage qui la regardait dans les yeux et qui l'a questionnée, comme dans un dialogue d'Abraham : « As-tu assez aimé ? » Cette question, nous devrions tous nous la poser, pas seulement au seuil de notre mort...

MCM : Evidemment, nous devrions nous la poser tout au long de notre vie. Je vous écoute et je réfléchis en lien avec ma foi chrétienne. Matthieu 25 : 35 : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli. » La Maison de Tara se trouve à Chêne-Bougeries. Cela m'a rappelé une expérience qui m'avait attristé. J'étais à Genève et je m'apprêtais à rendre visite à une femme âgée, mourante, dans un



Svetlana (1836), œuvre de K.P. Bryullov (1799-1852). L'intrigue romantique de la toile avec la scène de divination de l'Épiphanie est inspirée de la ballade populaire à l'époque, de V.A. Joukovski (1783-1852), Svetlana. Photo Nizhny Novgorod State Art Museum, Wikimedia Commons

home. Quand je suis arrivé, l'infirmière m'a dit : « Vous savez, ses enfants nous ont téléphoné et nous ont dit que si elle était mal pendant la nuit, il ne fallait pas les déranger et qu'ils viendraient le lendemain matin. » C'est terrible.

AT : Dans le film, des personnages secondaires apparaissent. Comment les avez-vous choisis, Lila Ribí ? Au hasard de votre quête, se sont-ils imposés à vous parce qu'ils répondaient à votre questionnement ?

LR : J'ai énormément lu sur la mort, j'ai écouté des interviews sur internet. Certaines personnes ont répondu à mes demandes de contact. Et j'ai beaucoup suivi mon intuition et mon ressenti.

ET : Un personnage particulièrement incontournable dans le film est Christelle, la croquemort qui est également médium. Comment l'avez-vous rencontrée ?

LR : Au départ, elle était aide-soignante, et un peu frustrée de voir des gens mourir car elle pouvait les accompagner jusqu'au moment de la mort, mais pas après la mort. Elle souhaitait pouvoir les accompagner plus loin, elles et leurs familles. Elle a décidé d'ouvrir une société de pompes funèbres en vue de faire cette transition entre le moment où une personne décède et le moment où son âme s'envole. Je l'ai découverte grâce à un livre de Stéphane Allix, écrivain, réalisateur et journaliste, de l'Institut de recherche sur les expériences extraordinaires (INREES), dans lequel il a écrit avoir cherché à savoir si des médiums seraient en mesure de découvrir des objets cachés dans le cercueil de son père. Les expériences de Christelle étaient celles qui me parlaient le plus. J'ai aussi rencontré Eric Dudoit, le psychologue en soins palliatifs, au travers d'un livre.

ET : Stéphane Allix ouvre beaucoup de portes, et son dernier livre, *La Mort n'existe pas* (2023), a eu beaucoup de succès.

LR : Stéphane Allix et moi avons fait un peu le même trajet. Il a débuté sa quête à la mort de son frère, décédé dans des conditions très violentes, et il a commencé à lire des ouvrages de médiums, d'hypnotiseurs, de scientifiques, de philosophes...

ET : Anne-Marie Struijk-Mottu, lorsque la médium dit entendre l'âme lorsqu'elle s'occupe du corps, c'est assez incroyable. Dans le film, son évocation des broches, les bijoux préférés de Greti, est assez particulière. Y a-t-il selon vous une porosité entre les mondes ?

AS : Probablement. Je suis bouddhiste et les bouddhistes n'ont pas de conception de l'âme, il s'agit plutôt d'une conscience universelle extrêmement subtile qui passe d'une vie à l'autre. Il y a certainement des moments un peu spéciaux où cette conscience universelle entre dans une personne, à la naissance, puis en sort lors de la mort, en se diffusant. Difficile à expliquer !

ET : Monseigneur, comment avez-vous réagi aux paroles de Greti qui se faisait une montagne de la mort mais qui, finalement, a jugé qu'il n'était pas si compliqué que cela de mourir ?

MCM : En ce qui me concerne, il est un peu tôt pour dire si cela est compliqué ou non de mourir. Que quelqu'un soit croyant ne signifie pas qu'il va mourir sereinement. L'inverse non plus. J'ai eu peu de contacts avec les médiums. Je suis surpris d'entendre des gens dire avoir retrouvé des objets perdus, grâce à eux. En général, j'ai envie de comprendre ce que je ne comprends pas. Et d'ailleurs je crois que, si à un moment donné on pense avoir assez compris, c'est mauvais signe. C'est un manque de désir de Dieu. Je suis parfois interpellé par des gens qui me posent des questions inattendues. Quelqu'un que je connais bien et qui me paraît être une personne assez rationnelle m'a dit une fois : « Crois-tu aux fantômes ? » Je sais que la réalité est plus complexe que ce que nous en percevons. Personnellement, je n'ai pas eu ce genre de contact. Cette personne a ajouté :



Une des broches de Greti. Photo DR

« Sais-tu que la famille de mon mari dit voir des fantômes ? » Hum ! J'ai rencontré récemment une autre personne et je me suis dit : « Tiens ! Je vais lui demander si elle a vu des fantômes. » C'est une personne du genre à avoir vu des fantômes...

Elle m'a répondu : « Oui, évidemment, j'en ai vu beaucoup, surtout dans des endroits où des gens sont morts de mort violente, comme les victimes de tsunami. Il s'agit de cas dans lesquels la mort violente était tellement imprévue que l'âme ne voulait pas quitter le corps. Elle ne s'en était pas assez détachée. » Pour un de mes confrères dominicains, un Norvégien, il est absolument évident qu'il y a des fantômes. Il y a donc différentes manières d'aborder le sujet.

ET : En tant qu'évêque, vous êtes aussi le premier exorciste du diocèse. Vous avez dû être souvent confronté à des âmes qui ont peut-être de la peine à partir ? Je voudrais savoir comment l'Eglise voit les démarches médiumniques ?

MCM : Je ne suis pas exorciste, en fait, même s'il m'est arrivé d'en pratiquer et que cela m'a profondément marqué. Les exorcistes disent que les médiums sont des portes ouvertes vers les démons.

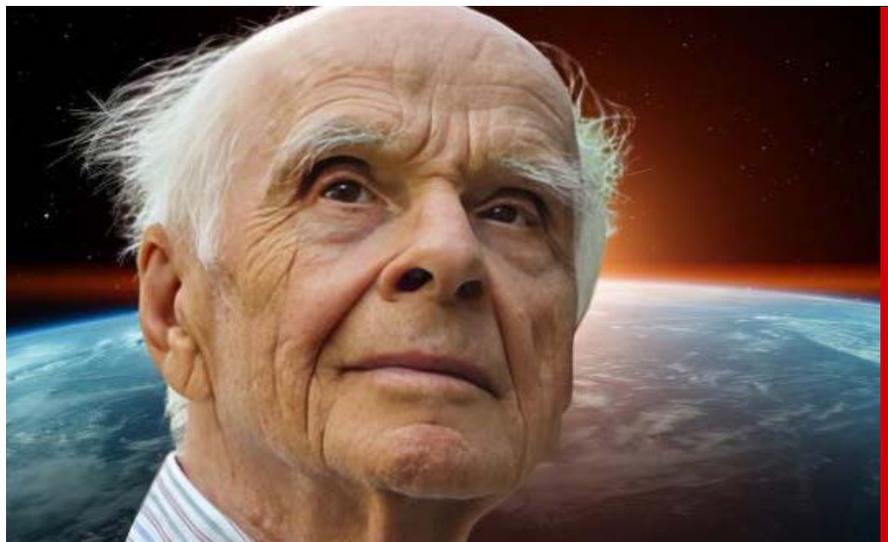
ET : Les Evangiles sont très clairs. Ils dissuadent la recherche de connexions.

MCM : Cela dépend. Les apparitions de la Vierge, à Lourdes par exemple, pourraient être interprétées. Il y a pas mal de contacts avec les saints dans l'histoire. Et on les invoque !

ET : Nous avons tenu hier la conférence inaugurale de cette édition d'IL EST UNE FOI. Une discussion passionnante avec le Professeur Jacques Besson a eu lieu sur la question de savoir si la conscience était dans notre corps ou hors de notre corps. Pour lui, notre conscience individuelle serait immergée dans une conscience universelle. Lila Ribí, un des professeurs du Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV) a émis l'hypothèse que notre cerveau

pourrait être une sorte de transistor branché sur une fréquence particulière. Que pensez-vous de cette image ?

LR : Ervin László, le pianiste du film, qui est devenu philosophe des sciences, théoricien des systèmes et explorateur de la théorie du tout, est un scientifique qui a su allier science et spiritualité. [Pour décrire les différentes étapes de sa vie, il utilise métaphoriquement le mot « réincarnation », qu'il ne faut pas prendre au sens religieux du terme. Il utilise ce mot pour décrire l'importance du changement, quand, par exemple, de musicien, il se « réincarne » brutalement en chercheur en philosophie. Source Wikipédia]. J'ai trouvé ce que je cherchais en lisant ses travaux. J'ai également rencontré des gens dans des milieux scientifiques, qui ont évoqué l'idée de « récepteurs ». Lorsque je fais des expériences au cours desquelles ma conscience s'élargit – pas uniquement avec des psychédéliques – j'ai l'impression que la conscience ordinaire n'est qu'une petite partie de la réalité et que, à l'aide



Ervin László. Photo nextlevelsoul.com

de différents exercices de respiration ainsi que de certaines substances, on a l'impression de pouvoir capter une plus large portion de la réalité. Cela pourrait se rapprocher des EMI. Le niveau de l'amour inconditionnel. C'est comme cela que je fais un pont entre ce que j'ai lu et ce que je vis. Cette idée d'une conscience imprégnant le tout et dont nous pouvons être des récepteurs me parle. Mais c'est un mystère qu'il faut continuer à explorer.

ET : Madame Struijk-Mottu, êtes-vous sensible à l'idée d'une conscience qui serait hors de nous ? Selon une pensée bouddhiste, l'homme est une créature de réflexion. Il devient ce à quoi il pense.

AS : Dans la méditation, il peut y avoir des moments où l'on peut être en accord avec cette conscience universelle, et cela se déroule dans le silence. La nature nous montre comment faire. Ce qui compte au moment de la mort, c'est ce que nous avons fait dans notre vie. Mais c'est aussi la sérénité qui règne autour de la personne en fin de vie, qui lui permet de se rattacher au silence plutôt qu'à des pensées négatives.

ET : Monseigneur, quel est votre sentiment par rapport à cette vision de la conscience, en nous ou à l'extérieur de nous ?

MCM : Qu'entend-on par la communion des saints ? Nous ne sommes pas seuls, et ce qui arrive à une personne, atteint les autres. On peut invoquer le Saint Esprit à ce propos, mais aussi le fait que lorsque nous sommes plusieurs, se forme une espèce de conscience collective. Quelle langue parlerait un enfant si on ne lui parlait jamais ? Une conscience isolée ne vit pas.

ET : Le Christ nous a rappelé que si nous prions en pensant à lui, à deux ou trois, il est parmi nous.

MCM : Effectivement.



L'Assomption de la Vierge (1475-1476), par le florentin Francesco Botticini (~1446-1498).
Photo National Gallery, Londres, Wikimedia Commons

ET : Lila Ribì, vous parliez, dans la voix off du film, d'un chemin initiatique qui s'étend au-delà de la vie terrestre, et que la mort est une forme d'évolution. On vous voit prendre une substance psychédélique. Ce type d'expérience vous a-t-il apaisée ? Ce film est aussi une fenêtre de réconciliation et de transmission. Votre fille y apparaît. On peut assister à une transmission entre la grand-mère et la petite fille. Il y a aussi une réconciliation par rapport à l'image de votre propre père. Ce film vous a-t-il apporté un apaisement après toutes les expériences et rencontres que vous avez vécues ?

LR : Oui, cela a contribué à développer en moi une sorte de cosmogonie, à voir la réalité sous une forme qui me convient, qui englobe ce que j'ai vécu.

« Comment as-tu aimé ? » est devenu le cœur de ma vie. Comment pourrai-je être en paix avec moi-même le jour où je mourrai ?

ET : Madame Struijk-Mottu, vous avez accueilli plus de 200 personnes à la Maison de Tara. Vous me disiez que ce n'est pas parce que l'on a la foi, que l'on va mourir plus sereinement. La barre est parfois très haut placée pour certains ecclésiastiques que vous avez rencontrés, et que des personnes peut-être plus terre-à-terre se posaient moins de questions face à la mort.

AS : Oui, c'est mon expérience. Mais je pense que certains ecclésiastiques peuvent aussi mourir de manière très sereine. Que Dieu attend-il de nous ? Chacun meurt différemment. Et qu'est-ce qu'une bonne mort ? Faut-il bien mourir ? On meurt comme on peut. Il faut l'accepter.

ET : Monseigneur, un personnage du film dit qu'il faudrait faire autre chose que d'être terrorisé par le néant. Avez-vous rencontré des personnes ayant transformé leur regard sur la vie au seuil de la mort ?

MCM : Oui, mais je ne peux m'empêcher de penser à ce que j'ai vécu moi-même dans la nuit du 12 au 13 septembre 2023, lorsque j'étais à l'hôpital, à Genève. Semi-consciemment, je me demandais si je devais désirer continuer à vivre. Ne valait-il pas mieux mourir ? J'avais un double hématome cérébral et, ce soir-là, je n'arrivais plus à marcher. C'était à la suite d'un accident de vélo que j'avais eu deux mois auparavant. Je me souviens très bien m'être posé la question si je devais y aller ou non. Et à ce moment j'ai pensé aux personnes auxquelles j'aurais pu manquer.



Œuvre de Gianni Motti. Cimetière des Rois, Genève. Photo DR

LA PAROLE À LA SALLE

Une spectatrice : J'ai été profondément impressionnée par votre film, Madame Ribí. Vous êtes allée au bout de l'exploration humaine de ce que peut être «l'autre côté». Vous n'avez économisé aucune voie dans cette exploration et votre témoignage est extrêmement touchant. Vous avez eu une grand-mère magnifiquement vraie. Notre personnalité se situe entre les deux mondes, pourrait-on dire. Depuis 2000 ans, nous savons qu'il dit ce que vous dites, à savoir que le plus important est l'amour et que rien d'autre ne compte.

ET : «Je suis le chemin, la vérité et la vie [...]», Jean 14 : 6.

Une spectatrice : Le film est merveilleux mais il y a une omission. Ce n'est pas une critique. Je suis catholique et j'ai été éduquée par des religieuses dans un couvent. Il faut ajouter que, en fin de vie, nous avons un corps qui est en train de mourir, et c'est tout.

MCM : Dans la manière avec laquelle l'Eglise catholique exprime l'immortalité, on croit à l'immortalité de l'âme indépendamment de la foi. Il y a résurrection du corps à cause

de la foi. En d'autres termes, l'immortalité de l'âme est une affirmation philosophique, la résurrection du corps est une affirmation de foi. C'est ainsi que, traditionnellement, je présente les choses.

Geoffroy de Clavière, délégué général

d'IL EST UNE FOI : Lila Ribí, j'ai été fasciné par le fait que tous les personnages de votre film avaient une parole et une pensée extrêmement claires et précises. Croyez-vous qu'il y ait une sorte de relation de cause à effet entre cette manière de se projeter au-delà de la vie et la clarté des paroles des personnes que vous avez interrogées ? Y a-t-il un lien entre cette sensibilité de l'au-delà et la qualité de leur parole ?

LR : Chacun, en effet, tient un discours assez clair. J'ai l'impression que nous voyons tous la réalité au travers de notre propre filtre. Nos croyances façonnent notre manière de voir la réalité.

MCM : Il y a aussi une part de choix en ce qui concerne les personnes que vous avez contactées. Cela donne un résultat un peu convergent. Mais avez-vous pour cela écarté des témoignages qui ne cadraient pas suffisamment à votre projet ?

LR : Ce film est le fruit d'une quête personnelle. Mon choix a été guidé par mon intérêt pour toutes ces personnes se penchant sur ces choses bizarres qui ont lieu dans notre monde, et plutôt que de trancher, j'avais envie d'explorer. Mais il est certain que des personnes m'ont touchée plus que d'autres.

ET : Pour conclure, j'aimerais demander à Lila Ribí, à Monseigneur Charles Morerod et à Madame Anne-Marie Struijk-Mottu comment ils voient l'au-delà.

MCM : Voir Dieu. En Lui, nous percevons tout. Alors que j'étais tout jeune dominicain, je suis allé voir un confrère que je ne connaissais pas, à l'hôpital. Je suis entré dans sa chambre et il m'a dit : «Vous savez, j'ai passé toute ma vie à étudier la Bible. Maintenant, je vais voir Dieu. Vous ne voudriez pas que je sois triste !»

LR : Je ne peux pas dire comment je vois l'au-delà. Mais pour moi, une chose est sûre. J'ai envie de traiter la mort comme un moment sacré, comme je le dis dans le film, et j'ai envie d'y arriver en aimant le plus possible.

AS : Mon espoir est de faire partie de l'amour et que j'y resterai avec tous les autres êtres. C'est mon destin, on verra bien...



Mausolée de Jean-Baptiste Languet de Gergy (1675-1750), curé de Saint-Sulpice, Paris. Œuvre de René-Michel Slodtz (1705-1764). Photo paroissessaintsulpice.paris

« D'une très grande dignité, d'une irréprochable exigence et très émouvant aussi, *(Im)mortels* nous console de nombreux chagrins. »

Antoine Duplan, *Le Temps*

(IM)MORTELS

Lila Ribí – 2022, Suisse
(documentaire)

À LA FRONTIÈRE DE LA VIE

Débat animé par Emmanuel Tagnard
avec Lila Ribí et Mgr Charles Morerod

L'autrice

Lila Ribí (1979) est une cinéaste documentaire suisse, issue d'une famille d'artistes, les Yersin : est la fille de l'ingénieur du son Luc Yersin et la nièce du réalisateur Yves Yersin. *(Im)mortels* est son second long-métrage, après le poétique *Révolution silencieuse* en 2016, qui chronique la transition risquée d'un agriculteur du Jura vaudois vers la culture de céréales anciennes.

Le sujet

Greti, le personnage central d'*(Im)mortels*, est la grand-mère de la documentariste, dont elle a toujours été proche et qu'elle filme depuis une décennie. Caméra à l'épaule, Lila Ribí suit cet être aimé dans son quotidien, la dévoilant avec pudeur mais sans fard. Bien que centré sur Greti, le film se fait à deux, la réalisatrice étant présente par la voix et parfois à l'image ; les rapports entre grand-mère et petite-fille sont candides, authentiques, et touchants. Des plans fixes, dans lesquels on les voit côte à côte, transmettent le sentiment de leur relation, du passage des générations, et du flux de l'existence.

Face au vieillissement de son aïeule centenaire, les questionnements de la cinéaste se tournent naturellement vers la mort, cet ultime passage. D'un côté, une jeune femme, curieuse, ouverte, avec des convictions spirituelles, qui voit le trépas comme une porte d'évolution ; de l'autre, une femme âgée au caractère bien trempé, devenue non croyante et qui déclare qu'il n'y a rien après la mort. Lila Ribí ne s'arrête pas à cette fin de non-recevoir et continue à chercher des réponses ailleurs : du côté de la science, en interrogeant un neurologue ou un psychologue en soins palliatifs ; en lisant des ouvrages sur les expériences de mort imminente ; ou en échangeant avec un médium qui dit être en contact avec l'âme des défunts. Et de revenir à la charge auprès de Greti avec ses trouvailles.

Le point de vue de Briana Berg

Un magnifique documentaire qui porte un regard frontal et plein d'humanité sur la fin de vie et les possibles de l'au-delà. Témoignage que tout ici-bas prend fin et se transforme, *(Im)mortels* nous rappelle la beauté du moment présent et l'importance des liens que nous créons au cours d'une vie.



Mgr Charles Morerod, Lila Ribí (réalisatrice), Anne-Marie Struijk-Mottu (fondatrice de la Maison de Tara) et Emmanuel Tagnard (membre Comité Cinéma)

LE DÉVOYÉ, LA MARTYRE ET LE SCÉLÉRAT

Dans *Paradise* (2016), d'Andreï Konchalovsky, il y a du Papy fait de résistance (1983), de Jean-Marie Poiré, avec le collabo Adolfo Ramirez, joué par Gérard Jugnot, et du Portier de nuit (1974), de Liliana Cavani, dont le thème principal est la relation sadomasochiste entre deux anciens amants, Lucia, une ancienne déportée, jouée par Charlotte Rampling, et Max, un ancien officier SS, interprété par Dirk Bogarde.

Comme Ramirez, le Jules de *Paradise* est pitoyable, encombré qu'il est du marteau ensanglanté que l'un de ses sbires dépose sur son bureau après s'en être servi pour torturer un suspect de la Résistance.

Comme Lucia et Max, Olga et Helmut, les amants de *Paradise*, dérangent notre vision traditionnelle de la victime et du bourreau.

Entre le bien et le mal, le juste et le faux, Konchalovsky fait naviguer le spectateur dans les eaux troubles du paradis et de l'enfer.

Bertrand Bacqué (BB), diacre et membre du comité d'IL EST UNE FOI : Alexis Jenni, vous êtes écrivain et ancien professeur de sciences naturelles. Vous avez reçu le prix Goncourt en 2011 pour *L'art français de la guerre*. Pourriez-vous nous parler du parcours assez étonnant d'Andreï Konchalovsky, le réalisateur de *Paradise*, dans la mesure où il a fait ses débuts à l'ère du grand cinéma soviétique, puis est allé à Hollywood, pour enfin rentrer en Fédération de Russie ?

Alexis Jenni (AJ) : L'histoire terrible du XX^e siècle m'intéresse en tant que romancier. Ce film m'a frappé par ses qualités formelles cinématographiques et son contenu historique. Konchalovsky a débuté en tant que cinéaste soviétique. Il a réalisé à l'époque « khrouchtchevienne » un très beau film, *Le Bonheur d'Assia* (1967), une œuvre de caractère rural, d'une grande beauté formelle, dans la ligne de Sergueï Eisenstein (1898-1948). Dans ce film, l'attention aux personnages, aux visages, aux relations entre les gens

est très forte. Dans les années 1980, il est passé en mode hollywoodien, avant la chute de l'Union soviétique, et a réalisé *Maria's Lovers* (1984), un film dramatique qui ressemble à *Voyage au bout de l'enfer* (*The Deer Hunter*) de Michael Cimino, sorti en 1978, et à *Tango & Cash* (1989), avec Sylvester Stallone. Il est allé au bout du système hollywoodien. De retour en Russie, il a continué à réaliser des films tout aussi puissants mais qui traitent de problématiques typiquement russes comme *Les Nuits blanches du facteur* (2014) qui relate le lent naufrage d'un village reculé sur les rives d'un lac, où le facteur est le seul lien entre les habitants et le monde extérieur : des films à l'esthétique enracinée dans l'histoire du grand cinéma russe. Konchalovsky est reconnu pour sa longévité, par le fait qu'il est allé partout et qu'il a tout fait de manière très puissante.

BB : Philippe Sers, vous êtes philosophe, essayiste et critique d'art, spécialiste internationalement reconnu des avant-gardes artistiques du XX^e siècle et de leurs sources. Avez-vous quelques éléments de réflexion à nous proposer sur *Paradise* ?

Affiche du film *Le bonheur d'Assia*, de Andreï Konchalovsky. Photo lemagducine.fr



Philippe Sers (PS) : Dans ce film, nous avons une mise en perspective fondée sur trois personnages : l'aristocrate russe résistante, le collaborateur français et le junker nazi. Cette perspective est celle de la destinée humaine. A travers ces trois individus, Konchalovsky présente trois attitudes possibles devant le mal.

La première est la résistance, la deuxième est la compromission et la troisième est la complicité idéologique. Nous prenons conscience tout au long du film que ce qu'insufflé la résistance est une dimension de charité qui s'exerce très naturellement chez Olga. D'abord, avec les enfants juifs qu'elle veut sauver et ensuite, avec la femme dont elle prend la place pour aller à la chambre à gaz, en lui cédant sa propre place sur le chemin qui lui est ouvert, celui de l'évasion, de la liberté. Konchalovsky a, de toute évidence, lu *Les Frères Karamazov* (1879-1880) de Dostoïevski (1821-1881). Le personnage d'Olga n'est pas sans rappeler celui

d'Aliocha [homme de foi, l'un des trois fils de Fiodor Pavlovitch Karamazov, homme impudique, vulgaire et sans principes. Source Wikipédia]. La deuxième posture est la compromission, générée par des soucis de confort, l'immersion dans le matériel. Simone Weil [philosophe humaniste française, 1909-1943] parle de la prénance de la matérialité. Cette posture est incarnée par Jules. La compromission aboutit à cet égoïsme et à cette bestialité de Jules, personnage bourgeois qui n'aime pas sa femme et qui méprise son fils. On pourrait le comparer à Fiodor Karamazov qui meurt, comme on le sait, assassiné par Smerdiakov, ce fils illégitime qu'il a conçu avec la folle du village. Le troisième personnage, Helmut, le nazi, représente l'idéologie, un système de pensée qui ne se présente pas comme cherchant à refléter la vérité, mais un système d'idées amalgamées en vue d'un but concret. Chez Helmut, l'idéologie est proche de la posture esthétique. Il aime Johannes Brahms (1833-1897), Anton Tchekhov

(1860-1904) et toutes les belles choses, mais il est enfermé sur lui-même et se fourvoie. Dans une certaine mesure, on peut le comparer à Ivan Karamazov [deuxième fils de Fiodor Pavlovitch Karamazov] qui se perd dans une dialectique interminable. Et la figure du soldat qui aime Helmut, rappelle, en transparence, celle de Dimitri Karamazov, éperdu dans sa passion destructrice pour Grouchenka [également sujet du désir du père, Fiodor Karamazov]. La mise en perspective est proprement kierkegaardienne dans la mesure où elle met en relief cette distinction fondamentale que fait Kierkegaard [théologien, philosophe, écrivain et poète danois protestant, 1813-1855] entre christianisme et chrétienté.

Il a expliqué que le christianisme est l'appel du Christ à l'héroïcité, c'est-à-dire à la sainteté, au don absolu de soi, par amour de l'autre. Quant à la chrétienté, c'est justement un ensemble de compromissions et d'accommodements qui s'attache



L'acteur Vladimir Gotovtsev (1885-1976), dans le rôle d'Aliocha, dans la pièce *Les frères Karamazov*, d'après le roman de Fiodor Dostoïevski. Photo Карл Фишер, Wikimedia Commons

à tourner les règles de la morale naturelle pour s'installer dans un système de confort. Et c'est la conscience du péché, un des pivots du film, qui fait rentrer dans le christianisme. On comprend que le péché est le refus de la grâce, de l'amour de Dieu et le refus de l'Esprit Saint. Mais il existe toujours la possibilité du pardon. La dialectique du péché chez Kierkegaard est très proche de la dialectique de la conscience telle qu'il la définit en trois stades dans son livre *L'Alternative* (1843). Le premier stade, le stade esthétique, correspond à la recherche de la grâce et de l'amour. Le deuxième est le stade éthique qui conduit à la découverte du pardon. Le troisième est le stade religieux qui conduit à la jouissance de la présence de l'esprit, ce plaisir spirituel dont parle Saint Augustin (354-430). Donc, seule la conscience du péché nous fait entrer dans le christianisme, et cette conscience est avant tout celle de l'amour, comme le dit Saint Paul (début I^{er} siècle – ca. 64 et 68), sinon le christianisme serait une folie. Cette conscience du péché s'imisce par instants dans la pensée d'Helmut, conduite par l'esprit, mais il la refuse à plusieurs reprises. Il est intéressant de voir les signes de ces refus. Il est obligé de quitter Himmler [l'un des plus hauts dignitaires du Troisième Reich, 1900-1945] qui lui remet un anneau SS *Totenkopfring*, pour aller vomir dans les toilettes tant le programme nazi le perturbe.

Mais il passe outre. Dans des lambeaux de brume, il voit apparaître des fantômes de personnes tuées, lorsqu'il s'arrête dans un bois pour satisfaire un besoin naturel. Choqué, il regagne sa voiture, craignant que la folie le gagne comme elle a gagné son camarade de promotion à Heidelberg, qui lui a raconté comment la terre bouge sur les gens exécutés et enterrés par les *Einsatzgruppen* alors que certains étaient

encore vivants. A ce moment, les cris des gens qu'on assassine s'entremêlent avec l'intermezzo, opus 117 de Brahms. Il veut toujours d'Olga qu'il a connue avant la guerre. Il veut partir et vivre avec elle, simplement en s'aimant. Mais toutes ces injonctions de l'esprit, il les dédaigne. Il s'efforce de les oublier jusqu'à croire qu'il a mené le bon combat, celui de l'*Übermensch*, le combat du transhumanisme. On voit que l'esthétisme d'Helmut, son amour pour la beauté, la musique, la littérature, la camaraderie, son attrait pour Olga, la fierté de sa race, sa propre noblesse se cristallisent peu à peu en un fanatisme mortifère. Olga, pour sa part, va d'une injonction de l'esprit à l'autre. D'abord dans l'errance, puis à l'écoute de l'esprit. Elle a longtemps cherché l'amour dans la romance et dans la vie mondaine, on le voit dans les images du film d'amateur où elle flirte avec Helmut avec qui elle partage la même recherche esthétique et papillonnante. Mais elle change lorsqu'elle se montre prête à tout pour sauver les enfants juifs, malgré sa peur. Dans le camp de concentration, elle tente encore de se raccrocher à quelques lambeaux d'esthétisme – cigarettes, savon, rouge-à-lèvres – pour plaire. Elle est tentée par la compromission. Helmut la prend pour maîtresse et lui offre la possibilité de s'évader hors du temps. Mais on la voit peu à peu entrer dans un progressif dépouillement, jusqu'à subir d'avoir le crâne rasé et de s'effondrer sans force, en sanglots, horrifiée par le mal qui l'entoure, et submergée par la conscience du péché. Elle a découvert l'amour vrai – *caritas* – dans les enfants juifs persécutés, et dans cette camarade sans éclat avec une déportée qui voudrait tant rejoindre sa fille, au beau milieu de la nuit sordide des camps nazis. Et c'est l'amour christique qu'elle découvre, là où elle ne le cherchait pas, par son don total.



Anneau SS Totenkopfring décerné par le Reichsführer-SS Heinrich Himmler aux membres de la SS. Le bénéficiaire de l'anneau recevait également une lettre-type de Himmler dans laquelle la signification de l'anneau était décrite. « A porter face tête de mort de l'anneau sur le côté paume de la main », fait dire Konchalovsky à Himmler, dans le film, lorsque celui-ci la remet à Helmut. Photo danielleelizabeth.com.au

Sur le mur de l'escalier qui conduit à la chambre à gaz, on peut lire en russe, « paradis ». Le Dieu d'amour va l'accueillir...

BB : Parlons un peu de la forme du film puisqu'elle est très marquée. Alexis Jenny, je sais que vous avez envie d'en parler.

AJ : Ce film est doté d'une immense puissance formelle. Le noir et blanc est d'une extrême beauté, d'une extrême précision et d'une extrême profondeur, qui le fait littéralement « exister ». Je pense à cette réflexion du réalisateur allemand Wim Wenders : « Le noir et blanc, c'est plus réaliste ». C'est vrai. Et le dispositif scénographique est également très fort : filmer des gens assis devant une table, tous vêtus d'un même costume neutre, et qui parlent. C'est un dispositif de film documentaire. Mais les monologues des trois personnages devant la caméra de Konchalovsky sont très longs. Au contraire, dans les films documentaires, les monologues ont tendance à être beaucoup plus courts. Avec leurs hésitations, les trois personnages parlent beaucoup et, peu à peu, ils se mettent à exister, à s'épaissir, à prendre une densité dramatique romanesque énorme. C'est vraiment le dispositif cinématographique le plus simple du monde. Quelqu'un est assis devant une table et parle, c'est tout.



Visite du Général d'armée François Lecointre, chef d'Etat-Major des armées (CEMA), à l'Ecole polytechnique, en 2017. «Péchez, mais du moins ne corrompez pas les principes.» Photo Jérémy Barande / Ecole polytechnique Université Paris-Saclay, Wikimedia Commons

Ce dispositif pourrait être un purgatoire, un tribunal de l'existence. Ou alors, on peut imaginer que le réalisateur a voulu prendre les personnages couche après couche, pour que le spectateur s'attache à eux. C'est terrifiant car on s'attache à tous. Au nazi, au collaborateur, autant qu'à la princesse russe même si elle est un peu flottante. Il n'y a pas de mouvements. Mais la moindre inflexion de voix, de traits du visage constitue une couche de leur densité humaine. Et c'est palpitant. Que vont-ils devenir ? Vont-ils choisir le bon côté, le bien, ou le mal ? J'ai pensé aux paroles que j'ai entendues hier soir, à la télévision, de la bouche du Général français François Lecointre qui a été chef d'état-major des armées entre 2017 et 2021. Il a servi au Rwanda et en Bosnie, entre autres. Il a souligné quelque chose qui m'a beaucoup marqué. Chez les Jésuites où il a fait ses études, il avait un directeur de conscience qui lui répétait une de leurs règles : «Péchez, mais du moins ne corrompez pas les principes.» Deux des personnages du film ont corrompu les principes. Le collaborateur se débrouille pour tordre la

vision du bien et du mal, par conformisme, et finit par penser que ce qu'il fait est bien. Le nazi, lui, est cerné par l'amour, mais il va s'entêter dans son idéologie et fantasmer sur le paradis nazi. Comme dans le film *La Zone d'intérêt* (2023), de Jonathan Glazer,

qui traite un peu du même sujet. C'est trop : le corps, cette antenne, sent que tout cela ne va pas bien. Mais l'idéologie, ce paravent, ce cache-misère continue d'aveugler Helmut. Malgré toutes les occasions de changer qui se sont présentées à lui, il a persisté à corrompre les principes. Olga, la mondaine, dans un moment de sacrifice très russe, très chrétien, va pour sa part accéder à une dimension de charité. Elle n'a pas corrompu les principes. Mais le paradis vers lequel elle se dirige ne fait pas vraiment envie, c'est la chambre à gaz. On peut se laisser aller à imaginer qu'il y aura un au-delà. La lente construction formelle des personnages permet de s'attacher à eux, même au nazi. Dans le livre de Philippe Sands, *La Filière* (2022), un nazi croyant et pratiquant relève une phrase d'un auteur espagnol dont j'ai oublié le nom : «Le bourreau est plus intéressant à comprendre que la victime». Comment le bourreau fait-il pour survivre à ses actes, à cette torsion des principes ? C'est ce qu'on voit dans le film. Les deux «méchants» ne vont pas parvenir à accéder au paradis.



Photo Oxymoron Editions, amazon.fr

BB : Philippe Sers, voudriez-vous ajouter quelque chose à ce que vient de dire Alexis Jenny ?

PS : Deux petits enfants qui venaient de perdre leur grand-mère discutaient. L'un a dit : « Elle est où, grand-mère ? » L'autre lui a répondu : « Grand-mère, elle n'est pas quelque part, elle est autrement. » On ne peut pas dire que ce paradis est terrifiant. Il n'y a qu'une lumière. Vous avez très finement observé le travail de la caméra qui nous présente les trois personnages. C'est ce que nous pouvons appeler l'œil absolu, l'œil qui voit les gens tels qu'ils sont en eux-mêmes, tels qu'ils peuvent devenir, tels que leur nature pourrait les porter à la sainteté. Ils traversent tout, voient le temps comme complètement écrasé parce que le temps est ce minuscule instant où ils touchent à l'éternité. C'est l'œil de Dieu ! Et aussi l'œil de l'artiste qui reconstitue ce paradoxe de la lumière divine que l'on retrouve chez Saint François d'Assise (1181-1226).

LA SALLE, ENTRE ENFER ET PARADIS

Un spectateur : Konchalovsky ne nous montre pas qui est derrière la caméra. Est-ce moi, ce soir ?

PS : C'est une fine remarque. Si l'on s'attache à la théologie de l'image, l'icône est le lieu d'une certaine forme de présence de quelqu'un qui vous regarde. Celui-ci nous appelle. Dans le film, les trois personnages nous appellent, dans une certaine mesure. Celle qui va partir au paradis appelle notre découverte de la raison pour laquelle elle va y aller. Et les deux autres appellent nos prières puisque justement, dans le purgatoire, ils en auront besoin. Il y a dans l'orthodoxie, des histoires extraordinaires sur la prière que nous devons aux défunts.

AJ : Le cinéaste serait Dieu... Et l'assemblée des spectateurs est aussi un œil. Cela me pousse à dire que le cinéma est un art collectif.

BB : On pourrait aussi dire que le cinéma est un art spirituel et poétique, au sens large du terme. C'est la cité qui est convoquée, comme dans la Grèce antique.

Un spectateur : La perspective du réalisateur est très subtile. Elle remet le jugement au spectateur.

Un spectateur : L'un des personnages dit plusieurs fois devant la caméra : « Arrêtez ! » Comme s'il y avait trop de questions.

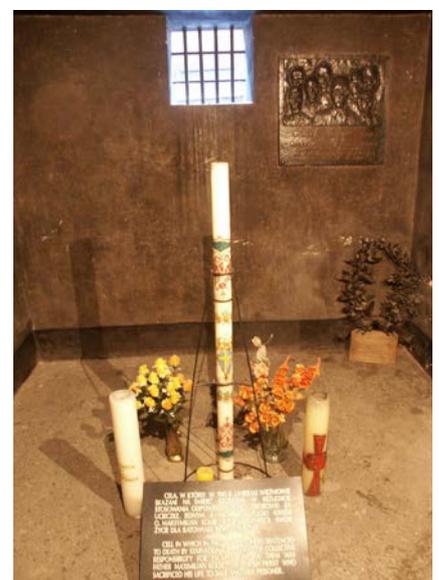
PS : Comme dans le film *Andrei Roublev* (1966), de Tarkovski (1932-1986), le jugement n'est pas représentable, tout simplement parce qu'il ne nous appartient pas. On dit, dans l'orthodoxie, que Dieu juge. C'est un très grand péché dans l'orthodoxie de déclarer qu'une personne est condamnée. A l'exception de Judas, on ne peut le formuler pour personne.

AJ : J'ajouterais que Konchalovsky a été le scénariste de Tarkovski pour *Andrei Roublev*.

BB : On pourrait aussi considérer que pour le collaborateur et le nazi, le jugement est suspendu alors que la sainteté d'Olga n'appelle aucune discussion. Ce film a une dimension existentielle très forte. Que fait chacun de nous face aux idéologies ?

Il y a là une provocation très contemporaine, de la part de Konchalovsky : « Que feriez-vous si vous étiez à ma place ? »

Un spectateur : Le personnage d'Olga est tout de même ambigu. Elle vole les chaussures d'un mort. Elle considère soudainement Helmut comme un être supérieur, ce qui le fâche. On pourrait penser qu'à ce moment, il a renoncé à son idéologie, mais non, face à la caméra il dit ne renoncer à rien. J'aimerais ajouter qu'on ne lit jamais assez attentivement les génériques de film. Dans *Paradise* la voix off derrière la caméra est créditée du nom de Saint Pierre.



« Cellule de la faim » où agonisa Maximilien Kolbe, à Auschwitz. Photo Dnalor 01, Wikimedia Commons

BB: A propos d'Olga, on peut se remémorer le geste de Maximilien Kolbe [franciscain polonais (1894-1941), canonisé en 1982 par le pape Jean-Paul II. Détenue dans le camp de concentration d'Auschwitz, il s'est offert de mourir à la place d'un père de famille polonais. Les nazis l'ont fait exécuter au moyen d'une injection de phénol après l'avoir privé d'eau et de nourriture pendant trois semaines. Source Wikipédia].

PS: Olga n'est pas seulement ambiguë, elle est également pécheresse. C'est une Marie-Madeleine, et les sept démons s'en vont. A mon sens, la critique relative à l'affaire des chaussures est légèrement exagérée car dans un camp de concentration, il n'y a pas de question morale à invoquer à propos d'un tel acte... Olga a été une pécheresse et son dernier mouvement est christique. Elle donne sa vie.

AJ: Dans l'esprit chrétien, il n'est pas question de peser les âmes, les actes positifs et les actes négatifs. Il n'est pas question d'accumuler des mérites. Une conversion in extremis peut sauver. Cela peut d'ailleurs être mal compris à l'extérieur du christianisme.

PS: C'est l'ouvrier de la onzième heure, le renversement évangélique. C'est injuste. Il a travaillé une heure et a reçu autant que les autres...

SE SAUVER À EN MOURIR

On pourrait encore ajouter que Olga ne s'est pas sauvée uniquement une fois, au moment où elle prend la place de la Kapo juive – car cette femme est bien une Kapo – dans la chambre à gaz, en échange de la promesse que celle-ci s'occupe des deux petits juifs. Olga s'est sauvée une première fois lorsqu'elle les a fait échapper aux SS qui les cherchaient. C'est elle qui a été arrêtée et conduite à la préfecture, dans le bureau du collabo où elle s'est offerte à sa vue de façon provocante, dans une tentative de monnayer sa liberté. Mais la chance n'a pas été avec elle. Le lendemain, au déjeuner qu'il lui a proposé en préliminaire, il ne paraît pas. Il a entretemps été exécuté par des résistants. Elle est donc reconduite en cellule, non sans avoir préalablement englouti une part de hors d'œuvre et lampé un verre de vin à la va-vite, avant de débiter son « voyage au bout de la nuit ». Puis, dans le camp de concentration, elle retrouve par hasard les deux enfants et les prend à sa charge. Lorsque Helmut la sort de son enfer, elle ne les abandonne pas. Il lui propose ensuite de fuir avec elle avant l'arrivée des troupes alliées dans le camp. Mais elle refuse de partir sans les enfants.

Olga s'est donc sauvée trois fois. Faudrait-il donc se sauver plusieurs fois et pas seulement une pour aller « au paradis » ? Pourrait-on considérer que ses deux premières fois l'ont conduite dans une sorte de purgatoire terrestre qui a un bon goût de l'enfer, avant le sacrifice suprême, la descente à la chambre à gaz ?

Sauver l'autre, et pas qu'une fois, serait-ce se sauver soi-même ? Nul ici-bas ne pourrait le dire. Mais sauver l'autre est indéniablement un acte de courage et de don de soi-même dont il ne faut surtout pas se priver chaque fois que l'occasion se présente.

Dans *La Croix*, le pasteur Antoine Nouis, bibliste, a expliqué : « Dans mon ministère, j'ai accompagné des personnes en fin de vie. Lors de nos derniers échanges, elles m'ont parlé de leurs relations, de l'amour et de l'attention qu'elles ont reçus et donnés, ou pas... Avec cette prise de conscience que notre bonheur passe par celui de l'autre. Le don de soi pourrait se résumer à cette question : ai-je aidé l'autre à grandir dans toutes les dimensions de sa personne ? »



Yuliya Vysotskaya et Philippe Duquesne, la martyre et le dévoyé, dans *Paradise*.
Photo *Paradise*, babusubramanian.medium.com

PARADIS (RAY)

**Andreï Konchalovsky – 2016,
Russie/Allemagne**

APRÈS L'ENFER, LE PARADIS ?

**Débat animé par Bertrand Bacqué,
avec Alexis Jenni, écrivain et prix
Goncourt 2011 pour *L'Art Français de
la guerre* (Gallimard) et Philippe Sers,
philosophe et critique d'art.**

L'auteur

La carrière d'Andreï Konchalovsky, né en 1937, est prolifique et variée, passant de l'URSS aux Etats-Unis et d'adaptations de pièces intimistes de théâtre au cinéma à grand spectacle. Il collabore d'abord à l'écriture de plusieurs films du célèbre Andreï Tarkovski, notamment *L'Enfance d'Ivan* (1962) et *Andreï Roublev* (1969). Son second long-métrage, *Le Bonheur d'Assia* (1967), sera censuré



Philippe Sers (philosophe, essayiste et critique d'art), Bertrand Bacqué (directeur artistique IL EST UNE FOI) et Alexis Jenni (écrivain)

par le régime soviétique. Le titanesque *Sibériade* le propulse sur le podium de Cannes en 1979 et lui permet de quitter la Russie pour aller tourner à Hollywood. Rentré au pays dix ans plus tard, Konchalovsky se remet à des réalisations plus personnelles, portant sur la nature humaine, les questions morales et sociales, et le totalitarisme, dernièrement avec le magnifique *Chers camarades !* (2020).

L'histoire

Face à la caméra comme pour un interrogatoire, les trois personnages de *Paradis* racontent leur vécu dans la France occupée et les camps de concentration, en plans fixes qui alternent avec les flashbacks des souvenirs évoqués. Trois destins entrelacés, trois visions morales antagoniques : Olga, issue de l'aristocratie russe et impliquée dans la Résistance, croise le chemin de Jules, bureaucrate et collaborationniste français, avant de percuter la trajectoire de Helmut,

un aristocrate allemand qu'elle a connu avant la guerre, devenu officier SS dans les camps de la mort.

Le point de vue de Briana Berg

Par ce dispositif narratif très simple, des images monochromes et sans rajouter de pathos à une situation qui peut se définir comme l'enfer sur terre, Konchalovsky confronte le spectateur à une succession de questionnements moraux. Si le film n'a pas une tonalité religieuse évidente au premier abord, il est traversé en permanence par l'ombre de la transcendance qui peut, ou peut ne pas, se réaliser en l'âme humaine sur cette terre. Et le dispositif de l'interrogatoire de se lire comme un purgatoire, où les personnages ont une ultime chance de prendre la pleine mesure de leurs actions passées et de revoir leurs croyances. Un film sobre, brillamment interprété et bouleversant, qui a remporté un Lion d'argent au Festival de Venise en 2016 (meilleur réalisateur).

« Andreï Konchalovsky reconstitue, dans un noir et blanc étincelant et ténébreux trois trajectoires qui vont se fracasser aux dernières heures du nazisme. Olga, Jules et Helmut, trois attitudes possibles dans les pires circonstances, trois destins emportés par le vent de l'Histoire. Le réalisateur opère par glissements progressifs, en plans fixes, avec une sécheresse feutrée mais implacable. »

Jean-Claude Raspiengeas, *La Croix*, 14.11.2017

La Momie de Karl Freund



« L'HORREUR NE VA PAS SANS L'IMAGINATION »

Sir Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet (Une Etude en rouge)*, 1887

Les archives d'Universal Pictures regorgent de détails et d'anecdotes sur la série des *Universal Monsters* ou *Universal Horror*, films qu'elle a produits entre 1923 et 1960, au nombre desquels *La Momie* (1932) de Karl Freund (1890-1969), mais aussi les tout autant célèbres *Dracula* (1931) de Carl Laemmle Jr. (1908-1979) et *Frankenstein* (1931) de James Whale (1889-1957) [*Universal Horrors, The studio's classic films, 1931-1946* / Tom Weaver, Michael Brunas et John Brunas, 2007 et Suppléments de l'édition Blu-ray de *La Momie*].

On peut notamment y apprendre que le scénario de *La Momie*, le premier film du cycle, n'est pas tiré d'une œuvre littéraire reconnue comme *Dracula* (1897), un roman de l'écrivain irlandais Bram Stoker (1847-1912), et *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1818), de la femme de lettres britannique Mary Shelley (1797-1851), mais est une œuvre originale. Celui-ci est tout de même grandement influencé par *L'Anneau de Thot* (1890), une nouvelle de Sir Arthur Conan Doyle (1859-1930), écrivain et médecin écossais. Détail à souligner : dans le commentaire audio des éditions vidéo du film, celle-ci a été mise au crédit de H.G. Wells, de façon erronée.

[Dans *L'Anneau de Thot*, John Vansittart Smith est un étudiant en égyptologie qui se rend en France pour consulter des papyrus au musée du Louvre. Fatigué de sa visite, il s'assoit dans un coin du musée et somnole. A son réveil, le musée est fermé et il est enfermé à l'intérieur. En essayant de sortir, il rencontre un homme étrange qui semble accomplir un rituel sur une momie. L'homme curieux raconte son histoire. Il s'appelle Sosra et il est né il y a 3500 ans en Egypte. Il était prêtre du dieu Osiris et découvrit un remède contre la mort. Il l'a utilisé et

l'a partagé avec son assistant, Parme. Il voulut alors administrer cet élixir à sa fiancée, Atma, mais celle-ci mourut juste avant. Il était désespéré parce qu'il ne pouvait pas la rejoindre dans l'au-delà. Il voulait donc redevenir mortel. Parme lui rapporta qu'il avait trouvé un antidote, mais qu'il avait décidé de l'utiliser pour lui-même afin de pouvoir mourir et rencontrer Atma au-delà. Sosra réalisa que l'antidote était dans l'anneau de Thot, mais Parme l'avait caché et il emporta son secret dans la tombe. 3500 ans plus tard, la momie d'Atma est retrouvée par des archéologues français et envoyée au Louvre. Sosra réussit à être embauché au musée, trouva le sarcophage et récupéra la bague contenant le précieux élixir. A la fin de son incroyable histoire, Sosra accompagne Vansittart jusqu'à la sortie. Deux jours plus tard, il apprend dans les journaux qu'un homme a été retrouvé mort dans le musée, enlacé dans les bras d'une momie. Source arthur-conan-doyle.com]

[La première partie du film relate l'expédition qui permit de découvrir le tombeau d'Imhotep. Celui-ci ressuscite grâce à une incantation antédiluvienne. La rapide description de la nouvelle, ci-dessus, correspond assez bien



Sir Arthur Conan Doyle: "I used in my early golfing days to practise on the very rudimentary links in front of the Mena Hotel, just near the pyramids", 1895. Photo The Arthur Conan Doyle Encyclopedia Private Collection.

à la deuxième partie du film, dans laquelle Ardath Bey (Boris Karloff, 1887-1969), la momie d'Imhotep ressuscité, cherche à reprendre contact avec son aimée, réincarnée dans le corps d'une jeune femme (Helen Grovesnor, interprétée par l'intrigante et exotique Zita Johann, 1904-1993). Ardath Bey est d'ailleurs une anagramme de *Death by Ra*, petit indice qui accompagne cette fameuse malédiction du Pharaon.

Depuis le début des années 1920, l'Égypte est en vogue, présente dans tous les esprits : en novembre 1922, l'expédition de l'archéologue britannique Howard Carter (1874-1939) met au jour le tombeau de Toutankhamon, qui contient des trésors fabuleux. L'exposition de ces trésors, de même que l'expertise du sarcophage, se déroulent jusqu'à la fin des années 1920. Les journaux d'alors créent une légende autour de la malédiction du Pharaon, reposant sur le fait que certains membres de l'équipe de chercheurs trouvent la mort peu de temps après. Cette histoire offre un terreau intéressant pour Carl Laemmle Jr. qui veut en faire la base de son nouveau film.

Les originalités du film sautent aux yeux, et surprennent, encore aujourd'hui, comme l'audacieuse séquence en flash-back, qui montre la malédiction du pharaon et la mise en sarcophage



Ardath Bey (Boris Karloff) montre à Helen Grovesnor (Zita Johann) un aperçu de ses vies passées, dans *La Momie*. Photo classic-monsters.com

d'Ardath Bey. Outre sa durée (six minutes), ce véritable film dans le film a été conçu comme une suite de vignettessans paroles, jouées comme un film muet. Les acteurs se font théâtraux et, à cela se rajoute le mouvement plus rapide de la caméra, du temps où l'on tournait non pas en 24 images par secondes, mais en 18. La fin du muet, datant de quelques années déjà, instaure aussi un retour dans le passé pour Ardath Bey / Imhotep. On ira même jusqu'à dire que l'éclairage,

la composition des plans donnent une tout autre atmosphère que le reste du film, ressemblant aussi visuellement à un film muet. Source lefilmetaipresqueparfait.fr]

Alfio Di Guardo, ancien directeur général adjoint des Cinémas du Grütli et directeur général et artistique du cinéma Bio, à Carouge (ADG) : Imhotep a-t-il réellement existé ou est-il sorti de l'imagination de Karl Freund, le réalisateur du film ?

Alix Frauchiger, doctorante en égyptologie (AF) : Imhotep était un prêtre et un architecte qui a vécu il y a 5000 ans. Son œuvre architecturale la plus connue est sans conteste le complexe funéraire qu'il édifia à Saqqarah (près du Caire) pour Djéser, premier roi de la III^e dynastie égyptienne, et plus particulièrement la plus ancienne pyramide à degrés du monde. Ânkhésenamou (littéralement « Elle vit pour Aton »), elle, est la troisième fille du pharaon Akhenaton (Amenhotep IV) et de



La pyramide à degrés de Djéser, à Saqqarah, Le Caire, Égypte. Photo Bruno Menetrier, Wikimedia Commons

la reine Néfertiti. Sa date de naissance se situe vers 1350 av. J.-C. Le parchemin de Toth est en réalité un *Livre des morts*, un papyrus rassemblant diverses formules funéraires avec lequel les défunts étaient enterrés.

ADG : Pourriez-vous nous parler de la conception que les Egyptiens, à l'époque, se faisaient de l'au-delà ?

AF : Lorsque les gens mourraient, ils suivaient un chemin les conduisant à la salle du jugement. C'est l'image que l'on voit dans le film, sur le *Parchemin de Toth*. Dans cette salle, le cœur était pesé sur une balance. Sur l'un des deux plateaux reposait une plume d'autruche, symbole de la rectitude. Si le cœur était plus lourd que cette plume, le défunt disparaissait. Son cœur était mangé par Âmmout, « la dévoreuse des morts », la gardienne du royaume des morts. Si le cœur était plus léger que la plume, le défunt partait pour une sorte de paradis symbolisé par des champs, où il pouvait se reposer.

ADG : Il était enterré avec des victuailles ou des représentations de nourriture, ainsi que différents objets, pour se rendre dans ces champs paradisiaques...

AF : En effet, dans le monde des morts, tout ce qu'il s'est passé dans la vie du défunt reste important. Pour être sûr, dans l'au-delà, de retrouver tout ce qu'il a connu de son vivant, il doit tout emporter dans la tombe.

ADG : Arrivait-il, comme on le voit dans le film, d'être enterré vivant ?

AF : A ce jour, nous n'en savons rien. Les morts ayant commis de mauvaises actions durant leur vie, étaient condamnés à la damnation mémorielle [La *damnatio memoriae*, littéralement condamnation à l'oubli, est à l'origine un ensemble de condamnations post mortem, utilisée dans la Rome antique. Par extension, le mot est utilisé pour toute condamnation post mortem. Source Wikipédia]. Pour les Egyptiens, la mort

sociale était pire que la mort physique. Si plus personne ne se souvenait de vous, vous n'existiez plus.

ADG : En 1922, Howard Carter a découvert le tombeau de Toutankhamon, pharaon de la XVIIIe dynastie (Nouvel Empire). A l'époque, les archéologues, sur les chantiers de fouille, travaillaient assis sous des ombrelles, comme on le voit dans le film. Travaillez-vous aussi comme cela ?

AF : Oui ! Il faut savoir qu'une loi, en Egypte, impose d'employer un certain nombre d'autochtones sur les chantiers. Les fouilles archéologiques permettent de créer un grand nombre d'emplois.

ADG : Vous-même, effectuez-vous des fouilles en ce moment ?

AF : J'ai eu la chance de prendre part à la mission archéologique franco-suisse de Saqqarah. Une fois par an, en novembre et en décembre, j'ai l'occasion de m'y rendre.



Lors de la découverte du cercueil d'or de Toutankhamon, en 1925, et après son transfert dans l'antichambre du tombeau, Howard Carter retire patiemment la résine et les onguents durcis recouvrant le précieux sarcophage. Photo : Harry Burton/Griffith Institute/ University of Oxford

ADG : Y a-t-il encore des choses à découvrir en Egypte ?

AF : Sur le plan archéologique, on considère que 80% de ce qui reste de cette civilisation se trouve encore sous le sable du désert.

Bertrand Bacqué, membre du comité d'IL EST UNE FOI : En quoi notre vision de l'au-delà pourrait-elle hériter des travaux des archéologues ?

AF : En ce qui concerne les religions, on peut trouver des points similaires entre certaines conceptions de l'Egypte ancienne et différentes religions. La pesée des âmes en est un exemple.

LA SALLE, MOMIFIÉE...

Une spectatrice : L'histoire d'Osiris peut nous faire penser à celle de Jésus...

AF : En effet, Osiris meurt noyé dans le Nil, assassiné dans un complot organisé par Seth, son frère cadet. Malgré le démembrement de son corps en quatorze pièces, il retrouve la vie par la puissance magique de sa sœur Isis. Le martyr d'Osiris lui vaut de gagner le monde de l'au-delà dont il devient le souverain et le juge.

Une spectatrice : Je crois que le pharaon Akhenaton a subi un effacement social, la damnation mémorielle dont vous avez parlé précédemment.

AF : C'est vrai. Akhenaton, le père de Toutankhamon, lorsqu'il est monté sur le trône, a réformé totalement la religion de l'Egypte antique en imposant le culte d'un seul dieu, Aton, le disque solaire. A sa mort, il a été jugé hérétique et son nom ainsi que celui de son fils ont été effacés de l'histoire. C'est pourquoi,

lorsque Howard Carter a découvert, gravé sur une pierre, le nom de Toutankhamon, il ignorait de qui il s'agissait.

Un spectateur : Toth était-il un dieu ? Et ce parchemin existe-t-il ?

AF : Toth était le dieu de l'écriture. Le parchemin de Toth montré dans le film est en fait un *Livre des morts*. Aucun parchemin de Toth ne semble avoir existé.

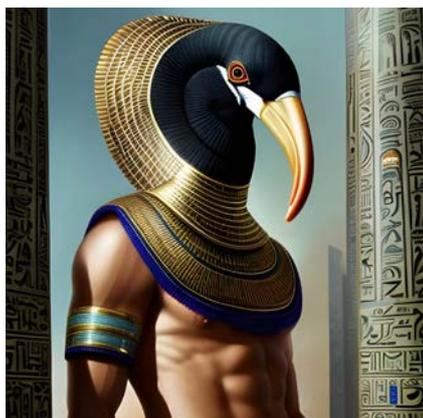
Une spectatrice : Imhotep a-t-il existé ?

AF : Comme je l'ai dit, Imhotep est un personnage historique emblématique de l'Egypte ancienne. Mais peu d'éléments directs demeurent sur lui. Ses liens familiaux restent hypothétiques, aucun portrait n'est parvenu jusqu'à notre époque, et sa tombe n'a pas été retrouvée. L'unique trace directe est une inscription portée sur un fragment de statue du roi Djéser de la III^e dynastie.

Une spectatrice : Que pouvez-vous nous dire des réincarnations ?

AF : Il n'y avait pas de réincarnation pour les humains. Chez les Egyptiens anciens, le dieu Apis était représenté par un taureau au pelage blanc tacheté par endroits de marques noires qui, selon un code précis, permettaient de le distinguer de ses congénères. Les Egyptiens vénéraient les bêtes portant cette marque car, pour eux, le dieu était à l'intérieur. Lorsque ces taureaux disparaissaient, ils en cherchaient d'autres.

Un spectateur : Qu'en est-il de la mort soi-disant mystérieuse des découvreurs de la tombe de Toutankhamon, de la « malédiction de la momie » ?



Une représentation de Toth, générée par l'Intelligence Artificielle (IA). Photo creator.nightcafe.studio



Masque funéraire en or de Toutankhamon, au Musée égyptien du Caire, et Lord Carnarvon. Montage photo Paula Andrade, eldebate.com

AF : En 1923, Lord Carnarvon (1866-1923), le commanditaire des fouilles, est mort, victime d'une septicémie due à une blessure faite en se rasant sur une piqûre de moustique. Par la suite, une trentaine de personnes présentes lors de la découverte seraient mortes. Il avait donné l'exclusivité médiatique de la découverte de la tombe de Toutankhamon au quotidien anglais *The Times*. Les médias égyptiens avaient été très vexés d'être privés de relater ce qui s'était passé sur leur sol. Cette légende d'une vengeance de Toutankhamon est alors apparue. La rumeur a affirmé

que le chien de Lord Carnarvon, Susie, poussa un hurlement avant de mourir lui aussi, et que toutes les lumières du château de Highclere ainsi que celles de la ville du Caire, en Egypte, s'éteignirent, et qu'on ne trouva aucune explication à ces pannes. Autre anecdote sur la mort de Lord Carnarvon : lorsque les bandelettes ont été ôtées du corps de l'embaumé, il aurait été constaté une blessure sur sa joue, au même endroit où Lord Carnarvon fut piqué par le moustique.

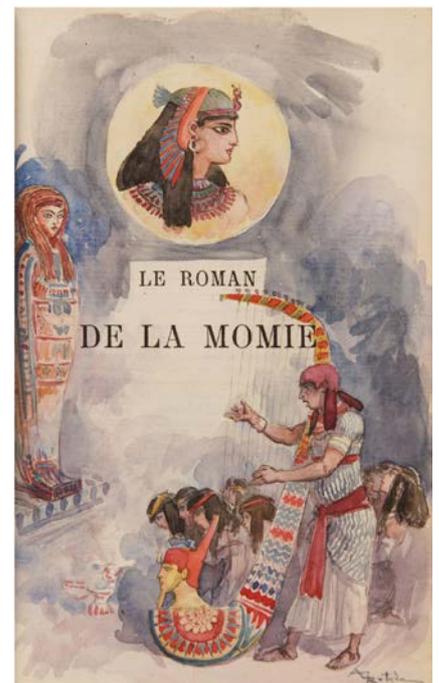
Ceuvre de Théophile Gautier. Aquarelle signée par Albert Robida (1848-1926). Charpentier et Cie, Libraires Editeurs, Paris, 1870. Photo gazette-drouot.com, Wikimedia Commons

Un spectateur : L'amour est largement évoqué dans les films présentés dans cette édition d'IL EST UNE FOI. Dans l'Egypte ancienne, l'amour était-il important ?

AF : Nous avons des récits et des poèmes d'amour. Souvent, les époux étaient enterrés ensemble. Théophile Gautier (1811-1872), écrivain français, avec son Roman de la momie (1857), a mis ce mythe – l'amour plus fort que la mort – à la mode.

Un spectateur : En tant qu'égyptologue, que pensez-vous de ce film ?

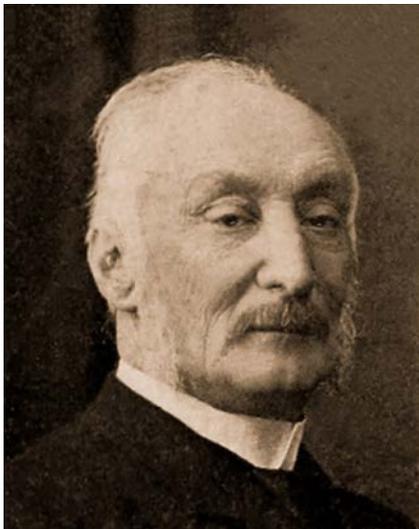
AF : Il y a dans ce film romanesque des éléments concrets qui me permettent de dire que c'est un bon film. Et la longue scène de la malédiction du pharaon est très spectaculaire.



EDOUARD NAVILLE, UN SAVANT SUR LE NIL

Si Genève jouit d'une solide réputation en matière d'égyptologie, c'est en grande partie au citoyen de Genthod qu'elle le doit. Spécialiste des rites funéraires égyptiens et auteur d'une édition jamais dépassée du *Livre des morts*, Edouard Naville (1844-1926) figure parmi les grands pionniers de sa discipline.

Chassé du Conseil d'Etat par la révolution radicale de 1846, son père lui avait donné pour seul mot d'ordre de se rendre «utile à son pays». A sa façon, Edouard Naville s'y employa toute sa vie durant. Maire de Genthod, de 1900 à 1914, vice-président de l'Œuvre suisse de secours et président du Comité international de la Croix-Rouge entre 1917 et 1919, il fut également chroniqueur et membre du conseil d'administration du *Journal de Genève* durant de longues années. Mais si son nom est resté célèbre, c'est surtout parce que Edouard Naville a été le fondateur de l'égyptologie genevoise et l'un des grands pionniers de la discipline. Fouilleur officiel de l'Egypt Exploration Society durant plusieurs décennies, il a laissé à la postérité une édition du *Livre des morts* qui fait, aujourd'hui encore, référence.



Edouard Naville

Un territoire inexploré

Comme la plupart des fils de bonne famille de son époque, Edouard Naville fait ses humanités tout en visitant les grandes capitales européennes. Inscrit à l'Académie de Genève à l'automne 1861, il y suit des cours de littérature classique et de sciences naturelles, sans enthousiasme particulier. Le déclic viendra de Londres, où il se rend l'année suivante pour y parfaire son anglais. Parti pour deux mois, il y restera deux ans. Séduit par un système d'enseignement qui laisse une large place aux travaux pratiques tout en offrant une grande autonomie aux étudiants – alors qu'à Genève les cours ex cathedra sont encore la règle – il se découvre une vocation pour l'histoire et, en particulier, pour celle de l'Égypte ancienne, alors en plein essor. Depuis l'expédition Bonaparte de 1798, dans la bonne société, tout le monde a les yeux tournés vers l'Égypte. Terre de rêve et d'aventure, le pays des pharaons incarne un Orient aussi mystérieux que séduisant qui attire curieux, artistes et commerçants, en grand nombre. Au-delà de cet effet de mode qui connaît une forme d'apogée en 1871, avec la création par Giuseppe Verdi de l'opéra *Aïda* d'après une intrigue de l'égyptologue français Auguste Mariette, l'Égypte offre surtout un territoire inexploré à la science. Depuis la découverte en 1822 par Champollion de la clé permettant de comprendre le sens des hiéroglyphes, c'est en effet un gigantesque champ d'étude qui s'est ouvert.

Le maître et le disciple

L'égyptologie est un domaine sur lequel, en cette seconde partie du XIX^e siècle, Karl Richard Lepsius règne en maître. Linguiste de formation, le savant allemand a notamment mis en évidence deux caractères essentiels de la langue égyptienne : le pluriconsonantisme de la majorité des signes hiéroglyphiques et le rôle des compléments phonétiques. Professeur à l'Académie de Berlin, conservateur du musée de la même ville et fondateur de la *Revue de langue et d'archéologie égyptiennes*, c'est à lui qu'il reviendra de faire de Naville, qui devient rapidement son seul élève, un égyptologue à part entière. Arrivé à Berlin en 1867, après un séjour à Bonn et à Paris, où il rencontre un certain Gaston Maspero, futur directeur du Service des antiquités du Caire, le jeune savant genevois est initié aux arcanes de la langue égyptienne. Mais Lepsius ne s'en tient pas à ça. Il ouvre également à celui qui restera son unique disciple les collections de son musée, où Naville peut s'exercer à recopier des papyrus et à réaliser des estampes. Le maître lui indique également le thème de ses futures recherches tout en l'engageant à se rendre sur le terrain.



Représentation d'Aïda (1871), de Giuseppe Verdi (1813-1901), à Masada (IL), en 2011. The Israel Opera at Masada. Aïda est une commande du vice-roi d'Égypte, Ismaïl Pacha, à l'occasion de l'ouverture du nouveau Théâtre italien du Caire. L'idée est de célébrer le Canal de Suez, inauguré le 17 novembre 1869. Auguste Mariette, égyptologue français, est l'auteur du scénario. « Faire vrai », telle est son obsession. Il contribue fortement à la mise en scène d'Aïda et vérifie chaque élément avec une rigueur scientifique. Car le risque de faire basculer l'œuvre dans le ridicule n'est jamais loin... En juillet 1870, il fait part de ses inquiétudes à Paul Drahnnet, le directeur de l'Opéra du Caire : « un roi peut être très beau en granit avec une énorme couronne sur la tête. Mais dès qu'il s'agit de l'habiller en chair et en os, et de le faire marcher, et de le faire chanter, cela devient embarrassant et il faut craindre... de faire rire. » Pour le décor de la première représentation, l'archéologue n'hésite pas à s'inspirer de ses dernières découvertes. Les costumes des soldats défilant à l'acte II proviennent directement de la tombe de Ramsès III. De même, les bijoux portés par les acteurs ne sont pas sans rappeler ceux du musée de Boulaq, premier véritable musée public d'égyptologie situé au Caire, dans le district de Boulaq, dont il est le fondateur. Source : Charlotte Landru-Chandès, radiofrance.fr. Photo Avinoam Michaeli, Wikimedia Commons

Débuts remarquables

C'est chose faite à la fin de l'année 1868. D'une durée de six mois, ce premier séjour le conduit jusqu'à la seconde cataracte du Nil, près des temples d'Abou Simbel. Remontant vers le nord, il passe dix-sept jours à copier frénétiquement les inscriptions ornant le temple d'Edfou, qui a récemment été dégagé par Auguste Mariette. Il y récolte la matière d'un premier ouvrage remarqué, *Le Mythe d'Horus*, qui est publié en 1870. Quatre ans plus tard, il confirme son intérêt pour les rites funéraires avec la publication de *La Litanie du soleil*.

La même année, le deuxième Congrès des orientalistes, qui se tient à Londres, décide de financer une grande publication du *Livre des morts* et confie cette charge au prometteur Genevois, sous la direction de l'Allemand Lepsius, du Français Chabas et de l'Anglais Birch.

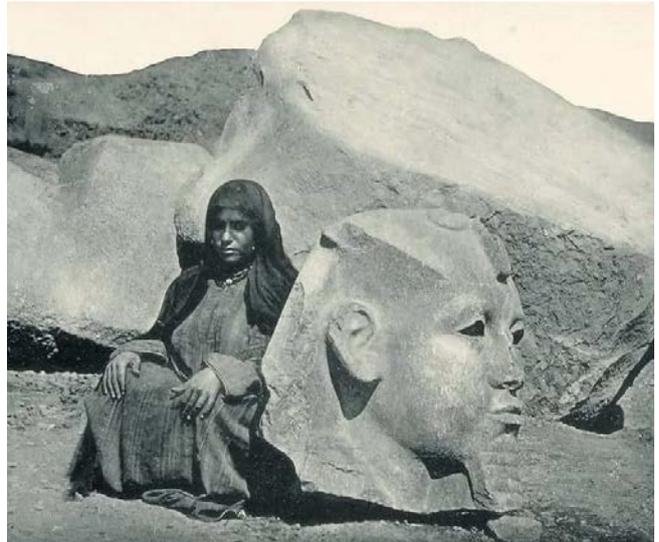
Suite au décès de ses trois aînés, Naville poursuit seul l'entreprise qu'il mène à bien en 1886. « Ce texte reste la grande œuvre de Naville, explique Michel Valloggia, titulaire de la chaire d'égyptologie genevoise entre 1989 et 2008. Ce travail, qui rassemble toute une série de manuscrits du Nouvel Empire relatifs au culte des morts, est encore utilisé aujourd'hui par de nombreux étudiants. Il a permis de mieux comprendre l'ensemble des rites et des recettes qui permettaient au défunt d'affronter le jugement des dieux, puis d'accéder à l'au-delà. »

Fouilleur infatigable

Dès lors, Naville ne compte plus les honneurs. Pensionnaire de l'influent Institut français d'archéologie orientale créé en 1881, il devient également correspondant, puis membre associé, de l'Institut de France. A Londres, l'Egypt Exploration Society en fait son fouilleur officiel, tâche qu'il assumera durant une trentaine d'années et qui vaudra à Genève de recevoir de nombreuses pièces archéologiques, dont une statue colossale de Ramsès II découverte par Naville et conservée depuis au Musée d'art et d'histoire. Ses nombreuses campagnes sur le terrain, qu'il effectue en compagnie de sa femme Marguerite, excellente aquarelliste, permettent également à Naville de ramener dans sa ville natale de très nombreux papyrus grecs provenant de la région du Fayoum, qui vont constituer la base du fonds papyrologique genevois. Au Musée égyptien du Caire, il fournit notamment une spectaculaire chapelle dédiée à Hathor, encore visible aujourd'hui. Son objectif premier n'est pourtant pas la course aux trésors.

Conformément aux souhaits de l'Egypt Exploration Society, Naville a pour priorité de retrouver des indices concernant l'Exode des Hébreux mentionné dans la Bible, sujet qui passionne les foules, à l'époque. Une tâche qui débouche sur la publication, en 1913, d'un ouvrage intitulé *Archéologie de l'Ancien Testament*, dans lequel il défend l'idée fort controversée que les versions de ce texte qui sont parvenues jusqu'à nous sont le résultat de deux traductions : la première en araméen, la seconde en hébreu classique. Reconnu comme un des grands noms de sa discipline, Naville n'est pas oublié par l'alma mater genevoise. Enseignant durant le semestre d'été à l'Université depuis 1881, Naville se voit en effet offrir un poste sur mesure en 1895, avec la création d'une chaire d'archéologie classique et d'égyptologie. Lorsque Naville s'éteint, à l'automne 1926, sa succession n'est cependant pas assurée. Le poste qu'il occupait est alors transformé en chaire d'archéologie classique et orientale. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 1940, avec l'arrivée à Genève de Georges Nagel, que l'égyptologie est à nouveau enseignée dans la cité du bout du lac. Et il faudra attendre la nomination de Charles Maistre, en 1962, pour qu'une chaire exclusivement consacrée à l'étude de l'Égypte ancienne voie le jour dans la ville de Naville.

Vincent Monnet, *Campus*, n° 103 avril-mai 2011, Université de Genève



Tête d'une statue colossale d'Amenemhat III, près d'une autochtone, trouvée à Tell Basta (Bubastis), par Edouard Naville en 1887-1889. Elle fait partie de deux colosses assis qui étaient placés à l'entrée du Temple de Bubastis. En raison de leurs traits inhabituels, Naville s'empressa d'appeler ces colosses « statues Hyksos » (chefs des pays étrangers). Granit, de Bubastis, règne d'Amenemhat III, XIIe dynastie, Empire du Milieu. British Museum. Photo Wikimedia Commons

LA MOMIE (THE MUMMY)

Karl Freund – 1932, Etats-Unis

LE MYTHE DE LA MOMIE, TOUJOURS AUSSI VIVACE ?

Débat animé par **Alfio Di Guardo** avec **Alix Frauchiger**, doctorante en égyptologie

L'auteur

Chef opérateur et réalisateur d'origine austro-hongroise, Karl Freund (1890-1969) travaille en Allemagne auprès de Fritz Lang, de Paul Wegener, de Carl Th. Dreyer et de F.W. Murnau. Pour *Le Dernier des hommes* (1924), il fait accéder la prise de vues à un niveau de virtuosité inégalée. Il invente une caméra-valise pour filmer à l'insu des passants certaines séquences de *Berlin, symphonie d'une grande ville* (Walter Ruttmann, 1927). En 1929,



Alix Frauchiger (doctorante en égyptologie UNIGE) et Alfio Di Guardo (membre Comité Cinéma)

Freund s'exile aux Etats-Unis. Engagé par Universal, il devient chef opérateur de Lewis Milestone, de Tod Browning pour son *Dracula* (1931) mais aussi de George Cukor ou de James Whale... Sa carrière au temps fort de l'expressionnisme et ses collaborations avec Whale et Browning l'ont sans doute incliné, en tant que cinéaste, vers le fantastique. C'est ce qu'il convient de retenir de la dizaine de films qu'il a réalisés : outre *La Momie*, un remake des *Mains d'Orlac* (*Mad Love*, 1935), pour la MGM.

L'histoire

Dans l'Egypte ancienne, le grand prêtre Imhotep a été enseveli vivant pour avoir volé un manuscrit qui devait ressusciter sa belle. En 1921, découvert sous forme de momie par une expédition archéologique du British Museum, il est rendu à la vie par inadvertance. Dix ans plus tard, le mystérieux Ardath Bay se joint à une nouvelle expédition menée par Frank Whemple pour retrouver la tombe de sa bien-aimée. Mais il lui faudra encore s'emparer du corps d'Helen Grosvenor, une jeune femme à la ressemblance troublante, pour la ramener à la vie.

Le point de vue de Bertrand Bacqué

Dans les années vingt, l'égyptologie est à la mode. La mise à jour du tombeau de Toutankhamon en 1922 ainsi que les légendes qui planent autour des morts étranges de certains des membres de l'expédition d'Howard Carter ont saisi d'effroi le public occidental. Carl Laemmle Jr., alors directeur des studios Universal, veut prolonger le succès suscité par *Dracula* et *Frankenstein*. Basé sur un scénario original lointainement inspiré d'une nouvelle d'Arthur Conan Doyle, le film donne l'occasion à Karl Freund de donner libre cours à son exceptionnelle inventivité visuelle déjà expérimentée dans les chefs-d'œuvre de l'expressionnisme allemand ainsi que dans *Dracula* (1931). De fait, il introduit une poésie surnaturelle dans cette histoire d'amour fou qui traverse les âges. Enfin, il nous met en contact avec un imaginaire plurimillénaire qui a fondé notre rapport à l'au-delà.

« Karl Freund signe avec *La Momie* un film d'une beauté éblouissante, qui, s'il est moins resté dans les mémoires que ces prédécesseurs, nous saisit aujourd'hui encore. A l'instar de *Dracula* et de *Frankenstein*, le succès de ce film inspirera plusieurs suites. »

Raphaël Joly, *Lefilmetaipresqueparfait.fr*, 2021

Au-delà (Hereafter) de Clint Eastwood



« ESPRIT, ES-TU LÀ ? »

En Suisse, une enquête menée par l'Office fédéral de la statistique, en 2019, a révélé que :

- **40% des répondants, hommes et femmes, croyaient en un Dieu unique, 24% en une puissance supérieure et moins de 2% en plusieurs divinités ;**
- **45% estimaient que des anges ou des êtres surnaturels veillaient (tout à fait ou plutôt) sur eux ;**
- **45% croyaient à une vie après la mort ;**
- **et près de 20% pensaient qu'il était possible d'entrer en contact avec l'esprit des morts ;**
- **43% priaient au moins une fois par mois ;**
- **50% estimaient que leur destinée était guidée par une force supérieure ;**
- **enfin, 56% considéraient qu'il existe une autre réalité en plus de celle qui est matérielle.**

Dans cette enquête, il est également apparu que, pour plus de 53% des répondants, la spiritualité et la religion jouaient un rôle (plutôt ou très important) au quotidien et particulièrement dans les moments difficiles de la vie.

Dans son livre, *En dialogue avec l'invisible – Enquête sur les relations avec des êtres spirituels* (2024), dont plusieurs extraits suivent, l'anthropologue Aurélie Netz a réuni huit témoignages de six femmes et de deux hommes, dont elle considère qu'ils illustrent, à leur mesure, un phénomène de société : les relations avec des êtres spirituels sont une réalité pour de nombreuses personnes. Ces relations qui évoquent les trajectoires de vie de chacune de ces personnes, nous apprennent que, dans notre société, les personnes ont la possibilité d'imaginer que les êtres ont une forme d'existence ; de mettre en place des relations avec eux par différentes techniques et apprentissages ; de les vivre et d'en tirer un bénéfice.



BONNES FEUILLES

[...] « Nombreuses sont les personnes à élaborer des relations avec l'invisible, à peupler leur vision du monde d'êtres spirituels auxquels elles attribuent une intentionnalité et une agence (capacité et volonté d'agir) dans leurs vies. L'on remarque donc que si ces expériences ne sont pas minoritaires, elles peuvent être, par contre, peu partagées ou exprimées. En effet, ce qui est le plus délicat est l'expression, le partage interpersonnel autour de ces expériences (extra)ordinaires.

[...] Dans le champ de l'anthropologie, les ethnographes se sont longtemps intéressés aux relations aux êtres spirituels, mais à distance, en observant les pratiques de sociétés éloignées géographiquement. Les relations aux autres intangibles étaient perçues alors comme faisant partie d'un folklore, tantôt décrites comme expression d'une « mentalité primitive », tantôt expliquées comme une métaphorisation d'événements inexplicables ou encore comme une mauvaise lecture de stimuli visuels par des populations étudiées dont on jugeait les connaissances du monde limitées. Ces interprétations rejetaient la possibilité d'existence de ces êtres et délégitimaient ces expériences.



Georgia O'Keeffe (1887-1986), artiste peintre, devant le bronze de René Magritte (1898-1967), *Illusions de Grandeur* (1967), au Hirshhorn Museum and Sculpture Garden, à Washington (USA). Photo Smithsonian Institution Archives (USA)

Ainsi, la posture que j'ai choisie, au fil de ces entretiens, est de ne pas me prononcer sur l'existence de ces êtres, mais d'entrer en résonance et en « raisonnance » avec un savoir expérientiel et théorique, dans une posture ouverte et pragmatique, portée à la curiosité et à l'intérêt de ce que la personne avec qui je m'entretiens exprime, en me centrant sur la dimension relationnelle de ses expériences. L'autre est porteur d'une expertise expérientielle dont je peux tenter de rendre compte en la contextualisant avec son aide et son accord, mais il ne m'appartient pas de labéliser l'expérience comme réelle ou non. Ma démarche s'est donc appuyée sur ce qui fait le socle de notre discipline : curiosité, neutralité, empathie, soutenues par une méthodologie ethnographique rigoureuse.

[...] Pour vivre une relation avec un être immatériel, il s'agit de la faire exister, puis de la nourrir, par des pratiques rituelles individuelles ou collectives. Il s'agit d'apprendre à les imaginer, à adopter une théorie de l'esprit qui rendent possibles et significatives ces pratiques et mises en condition. Ces pratiques ont un aspect technique qui tente de faire advenir (et de ressentir) la présence de ces êtres et à apprendre à détecter de quel être il s'agit. Ces techniques font toutes appel évidemment au corps, à un apprentissage multisensoriel et cognitif qu'il serait passionnant d'observer en détail in situ, tout comme la coordination avec d'autres personnes présentes.

[...] L'on pourrait avancer qu'il est sans doute question d'un apprentissage perceptif : dans ce cas, pas de perceptions fausses ou irréelles, *per se*, mais une mise en condition, une autre manière de se relier au monde, aux mondes et aux êtres qui les peuplent, dans un entre-deux flouté, atténué, poreux, entre intérieur extérieur, convoquant aussi une dimension de l'imaginaire, de la rêverie.

Ces perceptions quasi sensorielles dont m'ont parlé mes interlocuteurs suggèrent aussi que d'autres manières de percevoir et de définir le champ du réel sont possibles. Ici, la notion d'« absorption » est une piste pour penser cette capacité qu'ont certaines personnes de se mouvoir dans cet entre-deux imaginal. L'absorption est la capacité de se focaliser sur ce qui se déroule dans notre esprit, de le rendre vivant et, en même temps, de relâcher la concentration sur ce qui nous entoure. Le niveau d'absorption se mesure par une grille de questions et il a été démontré qu'un « haut niveau » d'absorption est corrélé avec l'expérience de la présence d'êtres spirituels, mais aussi la créativité. C'est la capacité à donner un espace et de la chair à ce qui se trame dans l'intériorité pour l'expérimenter pleinement.

Les moments particulièrement propices à ce surgissement et la mise en coprésence sont ceux du temps rituel, ritualisé, ces moments où l'on engage le sens et les sens en dilatant l'expérience du quotidien et en modifiant l'attention. Et parfois, la rencontre (in)attendue, mais bien préparée survient dans ces temps d'entre-deux. Ce qui est sûr, c'est que cette entreprise relationnelle exige beaucoup de temps, d'engagement, entre maîtrise et lâcher-prise, connaissances et surprises, par un apprentissage long et un investissement conséquent.

[...] A quel moment une relation éclot-elle, prend-elle forme ? A partir des matériaux récoltés lors des entretiens, on peut avancer que le début des relations coïncide avec des temps chamboulés, désordonnés, lors d'expériences douloureuses et violentes. Il y a manque, séparation, injustice, isolement, souvent. Et puis, possibilité d'ouverture, recherche, disponibilité et donc transformation de l'être au monde, ou dit autrement, la possibilité de devenir *autre* et d'inviter des êtres autres à cette entreprise identitaire.

En découvrant ces récits, j'ai réalisé que, bien que ces femmes et ces hommes puissent témoigner du travail d'instauration, en nourrissant la relation puis en la narrant, il reste cet *autre*, pendant essentiel de la relation. Et la question épineuse de sa possible existence... Ce dont m'ont parlé ces femmes et ces hommes dans leur vécu, c'est d'*affectation*. Ce n'est pas seulement la croyance qui définit l'adhésion à la réalité de l'existence de cet *autre*, mais bien une expérience qui semble s'imposer...

Ces relations intenses avec des êtres invisibles peuvent inviter à des transformations, des changements importants dans le mode de vie, amenant une relecture de leur existence et de ce qui en fait le cœur, d'un choix en conscience des comportements à adopter, et participe à la direction à donner à sa vie. Néanmoins, certains signaux doivent alerter, en particulier quand l'intrusion se fait trop forte, envahissante. Ces lignes de démarcation sont celles qui disent quand l'aide extérieure à la dynamique relationnelle devient une nécessité. Ainsi, les comportements de repli et d'isolement, de non-communication des expériences, les discours intérieurs haineux envers soi-même ou autrui, les encouragements à des passages à l'acte divers, les actes obsessionnels sont autant de signaux d'alarme à prendre en considération, en vue de rencontrer des personnes formées en psychiatrie ou en psychologie et/ou des spécialistes du religieux.

[...] Les relations que j'ai rapportées démontrent aussi que la manière de se relier à ce que l'on considère comme réel est relative, contingente et sujette à variations, redevables à des traditions religieuses et spirituelles diverses ainsi qu'à des écoles de pensées qui, si elles postulent, en grande majorité, des êtres spirituels, balisent aussi ces relations pour qu'elles restent des expériences sécurisées. Ces femmes et ces hommes m'ont invité à réfléchir aussi à nos relations avec des êtres que l'on ne peut pas toucher, mais qui vivent entre nos mondes, à cheval entre imaginaires, intériorité et ce qui nous entoure, nous mettant aussi en lien avec autrui et nous permettant de montrer notre unicité. Se pose alors finalement la question de l'interaction entre l'intériorité et l'environnement de ces femmes et de ces hommes rencontrés, la possibilité d'imaginer autrement leur place dans le monde, pour recréer de concert une vie poétique en équilibre, ou l'altérité radicale a son mot à dire.» [...]

Extraits de : En dialogue avec l'invisible – Enquête sur les relations avec des êtres spirituels (2024), Aurélie Netz, Prisme



Image du film L'Homme invisible (1933), de James Whale (1889-1957), d'après le roman éponyme (1897) de H. G. Wells (1866-1946). Photo Universal Pictures

Marie Céneç, pasteure et membre du comité d'IL EST UNE FOI (MC), a posé quelques questions à Aurélie Netz après la projection du film :

Vous êtes anthropologue et vous travaillez notamment comme accompagnante spirituelle auprès d'enfants et de jeunes dans l'Eglise réformée vaudoise. Vous avez publié deux enquêtes ethnographiques sur le vécu spirituel contemporain. La première en 2019, *Les Cercles de femmes*, et la seconde, *Femmes en quête de guérison*, en 2023. Dans ce dernier livre, vous explorez les trajectoires de santé et de spiritualité de femmes impliquées dans différents courants spirituels et religieux, en Suisse. Dans votre nouveau livre, *En dialogue avec l'invisible : enquête sur les relations avec des êtres spirituels*, qui vient de paraître, vous avez recueilli des témoignages poignants sur les relations de huit personnes vivant une relation avec des êtres invisibles. Pourriez-vous revenir sur l'histoire récente de nos rapports à l'invisible dans notre contexte sociétal, comme vous les nommez ?

Aurélie Netz (AN) : Notre rapport à l'invisible est pluriel. A partir du XVI^e siècle, tout ce qui concerne l'invisible va se trouver fortement décrédibilisé par les nouveaux savoirs médicaux de l'époque, notamment la notion d'hallucination qui va ordonner le visible comme ce qui est le réel et non pathologique, en opposition à ce qui est hallucinatoire, invisible, une production du cerveau et de l'esprit. L'invisible fait partie de nombre de religions et de spiritualités. Ce terme recouvre des réalités assez larges. Cela peut se référer, pour certaines personnes, à des relations avec Dieu, pour d'autres, avec des défunts ou des anges.

MC : Dans ce livre, vous avez interrogé six femmes et deux hommes, en mettant le rapport à Dieu au même niveau que

des rapports avec des esprits, des défunts, des rêves. Quelle a été votre méthodologie d'anthropologue et quelle a été votre posture lorsque vous avez recueilli ces témoignages ?

AN : Mon travail est de faire de l'ethnographie. Il s'agit d'observer des individus lorsqu'ils exercent des rituels, et d'y prendre part, puis de s'entretenir avec eux pour découvrir leur monde intérieur, en quoi ils croient, s'ils ont des relations avec des êtres invisibles. A ce jour, j'ai rencontré une dizaine de personnes. Je prends note de leurs expériences et je les relis avec elles pour affiner leurs témoignages, ceci sans jugement de ma part. Bien sûr, la question de l'objectivité peut se poser. Elle est toute relative puis que l'ethnologue a ses propres convictions et ses propres croyances. Il s'agit alors de se recentrer sur ce que la personne veut nous communiquer pour tenter de comprendre ce qu'elle a envie de partager dans des domaines qui sont particulièrement intimes.

MC : Vous faites preuve de beaucoup d'empathie et de délicatesse dans votre manière de recueillir ces témoignages. Pouvez-vous nous raconter votre expérience avec Alain ?

AN : J'ai invité une dame à me parler d'un être invisible qu'elle m'a dit percevoir. Elle a pris de longues années pour établir un équilibre avec ce contact invisible. Car Alain est un être invisible. Je ne l'ai donc pas vu. Nous sommes donc dans mon salon, assises face à face. Et il y a un autre fauteuil, pour cet Alain que je ne vois pas. Elle me le décrit. Je m'efforce d'entrer dans sa manière de fonctionner et je lui demande ce qu'Alain voudrait nous dire. Selon elle, il était intéressé par notre conversation et il l'aurait aidée à répondre à mes questions...

MC : Quel a été le déclencheur de votre démarche ?

AN : Je travaille aussi en Eglise. Le rapport avec l'invisible est donc très présent. Et dans toutes mes enquêtes sur la spiritualité, au cours desquelles j'ai rencontré des personnes me disant avoir prié pour telle ou telle raison, pour qu'un proche malade aille mieux, par exemple, j'ai pu entrer dans ces relations avec l'invisible.

MC : Les trois personnages du film paraissent souffrir de ce qu'il leur arrive ou leur est arrivé. Ils pensent que leurs expériences d'EMI ou médiumniques peuvent les soutenir. Pourriez-vous nous éclairer sur cette dimension thérapeutique du lien avec des êtres spirituels ?

AN : Des chercheurs et chercheuses ont mis en avant que le lien à l'invisible peut-être non-pathologique, non-problématique. Ce peut être un appui, une ressource, mais il faut bien entendu être vigilant, comme je l'explique dans mon livre.

CLINT EASTWOOD EST-IL UN CINÉASTE CHRÉTIEN ?

Au-delà (2010), de Clint Eastwood, réunit trois personnages : Marie, une journaliste française « victime » d'une EMI lors du tsunami de 2004, en Indonésie ; Georges, un médium américain malheureux reconverti dans la manutention – il est docker au port de San Francisco – et Marcus, un jeune Britannique, à Londres, dont la mère est une droguée ; il vient de perdre son frère protecteur dans un accident de la circulation et cherche à renouer le lien avec lui par l'intermédiaire de médiums plus ou moins douteux. Dans ce film dit choral, ou encore mosaïque, dans la mesure où l'on suit l'histoire de plusieurs personnages sans que l'un d'eux soit plus importants que les autres, on pourrait dire que Marcus est l'instrument de la providence, de l'action par laquelle Dieu conduit les événements et les créatures vers la fin qu'il leur a assignée, au sens chrétien du terme : c'est par son intercession, « grâce » à lui, que Marie et Georges se rencontreront. Imaginez la suite que le Grand Clint, de manière très romantique – que c'est bon tout ça... – nous laisse présumer. C'est l'épilogue du film.



Clint Eastwood – *Gran Torino* (2019). Peinture par Yvan Courtet. Photo artmajeur.com

Clint Eastwood est-il chrétien ?* Bien qu'appartenant à une famille protestante tournée vers la religion, il n'est inscrit sur aucun registre de baptême et ne va jamais à la messe. Ce manque est certainement dû aux déménagements de son enfance. Lorsque David Frost, écrivain, journaliste et célèbre présentateur de télévision britannique, lui a demandé si la religion était importante pour lui, le Grand Clint a répondu : « Je ne souscris à aucune religion officielle. Mais j'ai toujours accordé beaucoup d'importance à ce genre de choses [...]. Surtout quand je suis dans la nature. Je crois que c'est pour ça que j'ai tourné autant de films [...] dans la nature. [...] Je n'ai jamais vraiment réfléchi là-dessus à haute voix. »

Clint Eastwood s'est engagé en faveur de la Fondation David-Lynch, du réalisateur d'*Elephant Man* (1980), de *Blue Velvet* (1986) et de *Mulholland Drive* (2001), entre autres. « Je suis un partisan inconditionnel de la méditation transcendantale, que je pratique depuis près de quarante ans », avait-il déclaré lors d'un gala de bienfaisance, organisé à New York, en 2010, par cette fondation « pour une éducation basée sur la conscience et la paix », qui suit les préceptes du célèbre gourou Maharishi Mahesh Yogi.

Dans *Gran Torino* (2008), Clint Eastwood présente une référence claire à l'univers chrétien, notamment dans la scène finale. Walt Kowalski, offre volontairement sa vie pour sauver les jeunes Sue et Thao qui sont agressés par un gang de voyous. Plutôt que de tenter de tuer ces derniers, il choisit l'option non violente en forçant les voyous à l'assassiner. Il tombe ainsi, mort, les bras en croix, sous les balles du gang qui s'acharne sur lui. De cette manière, il offre la vie à ses amis en les libérant de la pression du gang, les voyous étant arrêtés par la police.

Sully (2016) raconte l'histoire vraie du pilote d'US Airways qui sauva 155 passagers en amerrissant de toute urgence dans l'Hudson, le 15 janvier 2009. Les médias avaient massivement relayé l'acte de bravoure accompli par le commandant Sullenberger, « Sully ». Mais alors que l'opinion publique et les médias encensaient le héros, une enquête fut ouverte par la National Transportation Safety Board, convaincue que le pilote aurait eu le temps d'atterrir en toute sécurité, dans l'aéroport voisin.

Lors d'une interview accordée au *Gospel Herald* américain, le scénariste de *Sully*, Todd Komarnicki, avait estimé que le «Miracle sur l'Hudson» était un exemple de la manière dont Dieu utilise les personnes dans ses plans parfaits. Il a dit que l'écriture du scénario l'avait conduit à prier pour la bénédiction de Dieu sur le script: «Ma foi est la chose centrale de mon existence, elle est ma raison de vivre... Je suis ancré dans la prière et je prie avant d'écrire.»

* Extraits de diverses sources disponibles sur Google: Clint Eastwood chrétien

Bien d'autres films attestent de la sensibilité chrétienne de Clint Eastwood, parmi lesquels *Million Dollar Baby* (2004), bien sûr, mais aussi *Mystic River* (2003), *Le Cas Richard Jewell* (2020) et bien d'autres.

En ce qui concerne *Au-delà*, on peut regretter que, d'une manière générale, la critique ait singulièrement manqué de souligner son caractère profondément chrétien. Les jugements sur la forme l'ont emporté au détriment de ceux sur le fond. Ce film parle de la grâce qui touche les trois personnages, ce n'est pas qu'un emberlificotage d'EMI et de médiumnité. Ce film est tout simplement merveilleux.



L'Œil de la Providence. Cathédrale d'Aix-la-Chapelle (D). Photo Trexer, Wikimedia Commons

AU-DELÀ (HEREAFTER)

Clint Eastwood – 2009, Etats-Unis

**CONTACT AVEC L'INVISIBLE ?
ENQUÊTE D'UNE
ANTHROPOLOGUE
SUR LES RELATIONS
AVEC LES ÊTRES SPIRITUELS****Débat animé par Marie Cénec avec
Aurélie Netz, anthropologue**

Aurélie Netz (anthropologue et écrivaine) et Marie Cénec (membre Comité Cinéma)

L'auteur

Acteur et réalisateur américain si connu qu'on ne le présente plus, Clint Eastwood, a reçu en 2000 déjà un Lion d'or pour l'ensemble de sa carrière à la Mostra de Venise. Acteur depuis 1955, il réalise son premier film en 1971 avec *Un frisson dans la nuit*. Parmi cette production personnelle qu'on a commencé à apprécier à sa juste valeur en Europe seulement vers le mitan des années 1980, on peut citer *Bird*, *Impitoyable*, *Sur la route de Madison*, *Mystic River*, *Million Dollar Baby* ou encore *Invictus*. Annoncé comme son quarantième et dernier long-métrage, *Juror #2* devrait sortir en 2024.

L'histoire

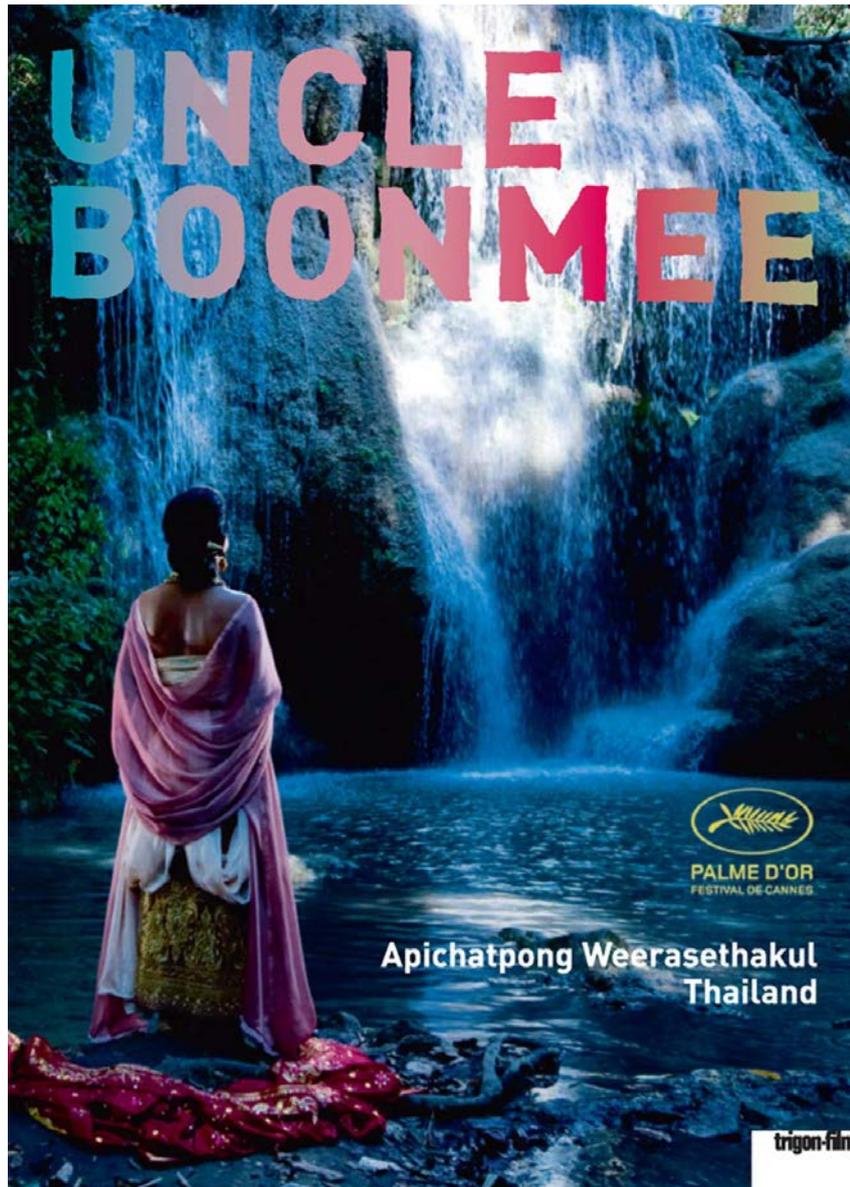
Tout débute avec un tsunami : presque noyée, Marie, une journaliste française, fait une expérience de mort imminente et s'engage dans une enquête qui est également une quête existentielle. Deux autres destins s'entremêlent au sien, celui de Marcus, un tout jeune londonien travaillé par la mort violente de son frère jumeau et celui de George, qui vit à San Francisco et se débat avec un don pesant de médium. Leurs rencontres vont les aider à dépasser des expériences traumatisantes et à apprivoiser la présence de la mort dans leurs vies.

Le point de vue de Marie Cénec

Dans ce film qui s'ouvre sur les images puissantes du tsunami qui a ravagé la Thaïlande en 2004, Clint Eastwood aurait pu verser dans le tragique, mais la mort apparaît plutôt comme une porte qui, au-delà du drame, permet de toucher à un surplus de vie. Cécile de France, Matt Damon, Frankie et George McLaren incarnent avec intensité les protagonistes de cette histoire captivante. L'émotion est tangible dans beaucoup de scènes, tant ces personnages sont à vif, plongés malgré eux dans des drames intimes et des questionnements existentiels. Chacune de leurs rencontres leur permet de mieux appréhender le mystère de la mort et de la vie, la fragilité comme la force de leurs attachements. La construction très maîtrisée de ce film nous offre une expérience cinématographique qui nous entraîne aux frontières de l'au-delà et dans la profondeur de l'humanité souffrante et aimante. Un voyage à ne pas manquer.

« Dans *Au-delà*, les seuls fantômes sont intérieurs et, ce faisant, bien plus sournois. Eastwood, plus sobre et crépusculaire que jamais, met en scène les non-arrangements de ses protagonistes avec la vie et la mort et invite à une méditation à la fois douce et anxieuse sur la résilience. »

Oncle Boonmee – Celui qui se souvient de ses vies antérieures de Apichatpong Weerasethakul



FANTASMAGORIES NATURELLEMENT NATURELLES...

« Dans *Oncle Boonmee* (2010), le film d'Apichatpong Weerasethakul, il y a un buffle qui se libère de ses liens au petit matin, un homme-singe, des petits poissons au creux d'une grotte et un gros poisson-chat qui habite un lac, un chien apiculteur, des nuisibles qui sont parfois nuisibles, parfois non, des insectes que le pied-bot dans la cuisine ne doit pas écraser.

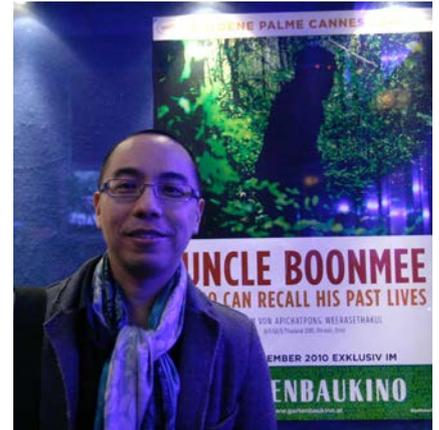
« Chez Uncle Boonmee on ne dîne pas, on accueille à sa table le fantôme de sa sœur, son fils-singe, et l'étranger qui prend soin du corps. Quand on regarde la télévision, c'est en compagnie de doubles de soi-même. On ne se douche pas, on retire ses habits de moine orange sous le regard amusé des femmes. Le karaoké fait partie du décor. Auprès d'Uncle Boonmee, les paroles n'obligent pas, elles invitent. On appelle près de soi. Il n'y a pas de discours, mais des adresses, les questions ne sont pas inquiètes, chaque phrase commence par un prénom. Autour d'Uncle Boonmee, il n'y a pas de bruits, il y a les chuchotements de la forêt, des crépitements d'ailes, les clapotis d'une grotte, les plaintes des offrandes au mort, et tout ensemble conspire. Ici, on ne se réjouit pas, on sourit, et ce qui est brutal ne l'est jamais brutalement. L'étrange demeure mais il est comme chez lui. Et puis, Uncle Boonmee va mourir, mais c'est doucement qu'on est triste. Sous nos yeux, paraissent partout des recoins de vie, la lumière est diffuse et traverse la moustiquaire, et l'histoire du singe-fantôme est l'histoire d'une photographie. Les vies ne se croisent pas, ni ne se superposent. Elles ne vont pas non plus à des allures différentes, pas pressées, pas menacées. Elles coexistent et se rencontrent tout doucement. Pour elles, il n'y a pas de portes, pas de paliers, les lieux sont grands ouverts, le buissonnement de la montagne envahit la terrasse et la voiture. Tel est le monde d'Uncle Boonmee. On n'observe pas la vie, on la découvre, elle ne se montre pas, elle se prépare. Elle se présente. Enchanté ! »

BURGER Léna, FARJAT Juliette, Dans *Oncle Boonmee*, il n'y a pas d'animaux, *Vacarme*, 2015/1 (N° 70)

QUELQUES QUESTIONS À PROPOS D'ONCLE BOONMEE, POSÉES À JÉRÔME DUCOR

Jérôme Ducor, Genevois ordonné bonze à Kyoto en 1977, est Docteur en japonologie de l'Université de Genève, Chargé du cours Bouddhisme et religions du Japon. Il a été conservateur du département Asie du Musée d'Ethnographie de Genève, de 1995 à 2019. En 2005, il a succédé au Rd Jean Eracle au Temple de la Foi sereine (Shingyôji), à Genève, et a reçu le grade scolastique *hokyô* (adjoint d'enseignement), en 2012.

Bertrand Bacqué, membre du comité d'IL EST UNE FOI (BB), lui a demandé de faire part de ses premières impressions après



Apichatpong Weerasethakul, à l'ouverture du Vienna International Film Festival, en 2010. Photo Manfred Werner – Tsui, Wikimedia Commons



Image de poisson-chat générée par IA. Photo freepik.com

avoir visionné *Oncle Boonmee*, un film apparenté au *slow cinema*, genre que l'on pourrait qualifier en français de « plaisir cinématographique ralenti qui donne suffisamment de temps à vos yeux et à votre âme », une expression qui fait fureur aux Etats-Unis, et qui est une façon de définir le cinéma non-commercial. Ce qui caractérise les œuvres d'Apichatpong Weerasethakul, c'est l'entremêlement des traditions populaires, la spiritualité bouddhiste, ses dimensions à la fois réalistes et documentaires ainsi que d'autres éléments liés à la culture thaïlandaise. On y voit une scène très étrange dans laquelle une princesse vit une nuit d'amour avec un poisson-chat, et l'absence de frontières entre le monde des vivants et celui morts, le monde des humains et le monde animal.

Jérôme Ducor (JD) : Il y a dans ce film plus de karma que de réincarnation, un terme qui d'ailleurs n'est pas utilisé dans le bouddhisme, contrairement à l'hindouisme dans lequel il est supposé que l'âme puisse migrer d'un corps à un autre. Le bouddhisme, pour sa part, nie l'âme, tout simplement. L'homme-singe ou le singe-homme que l'on voit dans le film ressemble à ce qu'on nomme dans le bouddhisme, un *preta*, un esprit avide, constamment tourmenté par la faim et la soif, affligé par la fatigue et la peur, la chaleur et le froid. Il existe dans le bouddhisme six conditions et destinations, deux réputées bonnes, celles des dieux et celles des hommes, les quatre autres étant celles des demi-dieux et des titans. Ce qui fait le karma, c'est l'intention. Ici, l'on dit : « L'intention vaut l'action. ». Dans le bouddhisme, l'intention est l'action. Karma signifie tout simplement action, action du mental, de la parole et du corps. Le prédominant est le mental. L'intention se trouve d'abord dans l'acte mental.

BB : Existe-t-il une conception du paradis dans le bouddhisme ?

JD : Il y en a 27, les quatre dernières étant sans forme. Lorsque dans le film sont évoqués des fantômes attachés à des personnes plus qu'à des lieux, ce n'est pas du bouddhisme, il s'agit de la religion locale. Le bouddhisme, comme un tapis est constitué de fils de trame et de chaîne, est attaché aux cultures locales : bouddhisme tibétain, chinois, japonais, thaïlandais, etc.



«Un spécimen bizarre». Une photographie de Bull Montana (1887-1950), lutteur professionnel et acteur américain, grimpé en homme-singe, dans *Le Monde perdu*, un film américain de Harry O. Hoyt (1865-1961), réalisé en 1925, adapté du livre de Sir Arthur Conan Doyle (1859-1930), *Le Monde perdu* (1912). Photo ebay.fr



Statues de preta à Wang Saen Suk (jardin de l'enfer), près de Bangkok. Photo Mitos Writes medium.com

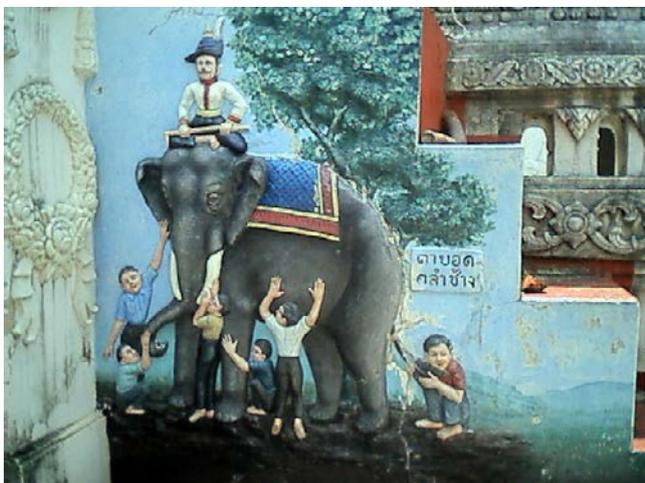
UNE APPROCHE DU BOUDDHISME THAÏ, PAR LOUIS GABAUDE

Louis Gabaude commença sa vie asiatique en tant qu'enseignant au Laos, de 1964 à 1966. Diplômé de l'Institut Supérieur de Théologie des Religions et de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (F), Docteur de 3^e cycle, il a enseigné à l'Alliance française de Bangkok, puis l'Université de Chiang Mai avant de devenir membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Maintenant retraité, il réside à Chiang Mai. Son domaine de recherche privilégié est l'histoire des idées dans le bouddhisme contemporain.

Il en est du bouddhisme thaï comme de l'éléphant palpé par des aveugles dont le Bouddha disait qu'ils en avaient chacun une idée partielle et donc fautive : tel qui palpe son côté large et robuste y reconnaît un mur ; tel qui palpe une défense la prend pour une lance ; tel qui tâte un genou y sent un arbre... si bien que jamais l'éléphant comme tel ne s'impose à l'évidence. Cette parabole appartient à un fonds commun bouddhique, jain, hindou et musulman. Elle a été popularisée au XIX^e siècle par le poète américain John Godfrey Saxe (1816-1887) dans son poème *The Blind Men and the Elephant* (1872).

[...] Ce n'est pas que les bouddhistes ne « croient à rien ».

Ils « croient » même beaucoup. Mais leurs apologistes opposent avec superbe la « foi » chrétienne au « rationalisme » bouddhique qui valorise la liberté de recherche du bouddhiste. Ce dernier, selon le *Kesaputtiya sutta* (appelé en Thaïlande le *Kâlâma sutta*), ne doit croire qu'à ce dont il a éprouvé lui-même la validité :



Blind men and the Elephant. Phra That Phanom chedi, Northeastern Thailand.
Photo Pawyi Lee, Wikimedia Commons

« Ne vous fiez pas à ce qui a été acquis par répétition, ni à la tradition, ni à une rumeur, ni à l'Écriture Sainte, ni à la conjecture, ni à l'axiome, ni au raisonnement spécieux, ni à une inclination vers une notion qui a été réfléchie, ni à la capacité apparente d'autrui, ni à la considération que le moine est notre maître. »

Ces dix principes pourraient effectivement constituer une « Charte de la Libre Pensée ». En Thaïlande, cette charte bute sur deux limites. D'abord, on y fit de quoi justifier des positions parfaitement contraires. Ensuite, on n'y lit rien qui s'oppose aux croyances traditionnelles pré- ou para-bouddhiques, dont un occidental pourrait penser qu'elles devraient être les premières victimes d'un examen libre.

Or, la charte de la prétendue libre-pensée n'a jamais empêché les Thaïs de « croire » à beaucoup de choses, et d'être spirituels, divins, mystérieux, angéliques ou démoniaques, sans même avoir d'ailleurs conscience de cette « foi » puisqu'il s'agit pour eux d'évidences. Dès les premiers mots venus à leurs oreilles d'enfants, ils ont commencé par entendre parler des génies, des divinités et du karma. Les « esprits », ou *phi* peuplent un espace social invisible, mais présent à la vie de la plupart des Thaïlandais et avalisé par la cosmographie bouddhique. Ils occupent le terrain géographique et animal avant les hommes qui leur doivent le respect, faute de quoi tout peut arriver.

Intégrés à la cosmologie bouddhique en tant qu'êtres inférieurs, agressifs ou comme divinités protectrices, ils ont tous été subjugués par le Bouddha tandis que leur niveau d'existence est devenu un passage possible pour tout un chacun après cette vie. L'observation attentive des rituels impliquant les laïcs montre que la rationalisation des esprits et des divinités est parfaitement intégrée à celle du karma, ou que la religion populaire est comprise dans et par la religion savante.

Karma, ou *kam* en thaï, renvoie d'abord théoriquement à un acte accompli volontairement, en toute conscience. Ceci donne une valeur morale aux actes involontaires ou inconscients, moralement neutres. Cette qualité morale va entraîner des conséquences pareillement bonnes ou mauvaises qui constituent le mûrissement (*vipâka*) de cet acte, aussi bien dans cette vie que dans les futures. Le caractère automatique de ce mûrissement a généré l'expression parlante (mais sans doute récente et occidentale) de « loi du karma » et le terme de « rétribution ». Ce dernier traduit la conception populaire selon laquelle, à la mort, l'âme est jugée par le dieu de la mort (*Yama*) et envoyée, selon ses démérites et mérites, dans quelque enfer ou quelque paradis. Mais il n'est pas besoin d'attendre après la mort pour voir prouvée la loi du karma. Chaque fois qu'un drame touche quelqu'un qu'on n'aime pas, la théorie du karma est prise à témoin de la justesse et de la normalité de ce qui arrive. L'arène politique

n'échappe évidemment pas à cette règle qui constitue le plus petit commun dénominateur des bouddhistes. Au bout du compte, ces génies, ces divinités, ce karma, et les renaissances qui lui sont liées, finissent par ne plus être des « croyances », mais des données de départ de l'existence – des existences – au même titre que les arbres, la terre, ou la loi de la pesanteur. Un peu, sans doute, comme les anges, les visions et Dieu lui-même faisaient partie du monde aussi enchanté qu'endiablé de l'Occident médiéval.

Dans la Thaïlande d'aujourd'hui, atteinte par le désenchantement moderne, ce respect des croyances est bien exprimé par l'expression qui vient souvent aux lèvres : « Vous pouvez ne pas croire aux Esprits, mais ne les offensez pas ! », sous-entendu : « ... car il pourrait bien vous en coûter ! » Et les récits édifiants ne manquent pas, qui décrivent une maladie survenant à celui qui avait uriné trop près d'un autel dédié à un génie susceptible, ou bien encore, à celui qui avait abattu un arbre sans demander l'autorisation à la divinité qui l'habitait.

[...] Selon la catéchèse la plus commune, le Bouddha n'est pas venu balayer les croyances aux génies et aux dieux pour la simple raison que les uns et les autres font partie du monde tel qu'il est : il ne les a pas niés, il les a simplement dominés. Le Bouddha a insisté sur la relativité de la connaissance et sur l'inanité de la prétention à exprimer toute la vérité sur tout : c'est le sens de la fameuse parabole de l'éléphant. Là, devant l'urgence du problème de la souffrance, il a prévenu qu'il ne fallait pas se poser les questions dont on ne pouvait avoir la réponse. C'est d'ailleurs à l'occasion de cet enseignement qu'il développa

la célèbre parabole de la flèche : quand on est blessé par un trait, l'important n'est pas d'établir l'identité précise de celui qui l'a lancée ; mais de l'arracher tout de suite du flanc. Doutant des idées que l'expérience n'illustre pas et ne prouve pas, le Bouddha a exposé son expérience, sa discipline, sa voie ; bref, quelque chose à bien faire, parce qu'on l'avait bien vu, plutôt que quelque chose à bien dire, parce qu'on l'avait bien pensé.

Mais surtout, le bouddhisme a généré une théorie herméneutique qui permet de gérer des croyances apparemment incompatibles, grâce à la théorie des deux langages. Le langage anthropomorphique permet d'expliquer des réalités mentales en mettant en scène des personnages (animaux, humains, esprits, divinités) dans des fables, tout en leur refusant une densité existentielle en langage dharmique. Ce va-et-vient entre deux types de vérités a rendu plus flexibles les débats doctrinaux, car il permet de relativiser dans un second langage ce qui est affirmé dans le premier. Cette rationalisation sur deux niveaux a été réactivée au XIX^e siècle pour faire face aux critiques des missionnaires chrétiens. Elle a été mise en bonne place dans les programmes d'études religieuses élaborés au début du XX^e siècle. Elle a enfin été exploitée et transformée pour en populariser l'usage par Buddhadasa Bhikkhu (1906-1993).

[...] C'est d'ailleurs sur le plan des idées qu'émergea ce qui passe pour l'une des grandes divisions de l'histoire du bouddhisme, celle qui sépare le « Petit Véhicule » du « Grand véhicule ». Cette division ravit les occidentaux, car elle est simple et correspond à des catégories



Statue d'une Yakkhini, esprit de la nature, dans le centre de Bangkok.
Photo Xufanc Wikimedia Commons



Statues de disciples de Buddhadasa Bhikkhu. Photo buddho.org

dogmatiques, auxquelles le christianisme les a habitués. En fait, elle est un peu plus floue et trompeuse qu'il y paraît. Avant d'être taxés de petit ou de grand, les deux véhicules étaient désignés l'un comme le véhicule de ceux qui écoutent, c'est-à-dire des premiers disciples, et l'autre comme celui des *bodhisattvas*, « ces êtres qui cherchent l'illumination ». Le véhicule de ceux qui écoutent fut péjorativement qualifié d'inférieur par les tenants du véhicule des *bodhisattvas* qui pensaient, d'une part, que tous les êtres dont l'esprit est naturellement pur, pourraient parvenir à l'état de Bouddha et, d'autre part, que le meilleur moyen pour y parvenir était d'aider les autres à se sauver. Les tenants du « Petit Véhicule », de leur côté, pensaient que l'esprit a besoin de centaines ou de milliers d'existences pour se purifier, et que la libération définitive de la souffrance est réservée à l'infime minorité de ceux qui parviennent à éteindre totalement leurs désirs, l'état de religieux étant le plus propice à cette fin.

En Thaïlande, nous sommes censés avoir le dernier ordre monastique encore vivant du « Petit Véhicule », l'ordre du Theravâda. L'idéal théorique y consiste à se faire religieux de façon à parvenir le plus vite possible à l'état d'*arahant*, c'est-à-dire à obtenir le bonheur parfait, celui qu'on atteint quand on n'aura plus à renaître. Voilà l'objectif qu'ont voulu réaliser, par exemple, les moines disciples du vénérable Man Bhuridatto (1870-1949) pour qui l'on élève depuis quelques années des stupas-musées dans le Nord et le Nord-Est du pays. La preuve « scientifique » qu'ils ne renaîtront plus (parce qu'ils ont atteint l'état d'*arahant*) est fournie par la cristallisation de leurs ossements, qui est censée sceller dans la pierre la fin de leurs renaissances, c'est-à-dire la fin de la souffrance. Or, dans le « Grand Véhicule », rappelons-le, l'idéal est de renaître autant de fois qu'il le faudra afin d'aider jusqu'au dernier être vivant à se sauver, et ce, dans n'importe quel état de vie, même le plus humble ou le plus vil, non pas forcément comme moine donc, mais toujours comme un *bodhisattva*. On le devine, ces deux idéologies vont avoir des conséquences sur le rôle social des bouddhistes en général et des religieux en particulier. [...]

Un Theravâda régulé dès l'origine

[...] La Thaïlande se croit et se dit bouddhiste depuis le III^e siècle avant notre ère, mais n'en a encore jamais offert de preuve archéologique. Le moine le plus représentatif de ce que l'institution du bouddhisme thaï peut produire de meilleur écrivait à ce sujet : « Selon la tradition, le Bouddhisme a été introduit en Thaïlande il y a plus de deux mille ans, quand le territoire était connu sous le nom de Suvamabhûmi, et quand la population était toujours Mône et Lawa. A cette époque, l'une des neuf missions envoyées par le roi indien Asoka pour répandre le Bouddhisme dans d'autres pays est venue à Suvamabhûmi. Cette mission était dirigée par deux Êtres Nobles, nommés Sona

et Utara. Ils ont réussi à convertir le roi et le peuple du royaume thaï au Bouddhisme. » Les témoignages épigraphiques d'une implantation en Asie du Sud-Est d'un bouddhisme utilisant le *pâli* (et donc sans doute du bouddhisme de l'ordre de Theravâda) ne permettent pas de remonter plus loin que le V^e siècle de notre ère. En revanche, on sait que d'autres types de bouddhisme – dont certains du « Grand Véhicule » – étaient représentés avant de laisser, à partir de la fin du XIII^e siècle, une place exclusive à l'ordre du Theravâda, et plus précisément à la congrégation du Mahâvihâra de Sri Lanka.

[...] Il a fallu attendre le XX^e siècle et le début de la circulation des idées occidentales, pour voir un bonze thaï, Buddhadasa Bhikkhu (1906-1993), disputer d'autre chose que de problèmes de discipline, de méthodes de méditation, ou d'avantages gagnés dans les vies futures, en gâtant les bonzes dans cette vie-ci. Pourquoi ? Parce qu'il était conscient que l'image du monde était en train de changer et qu'il avait lu des extraits ou des résumés de philosophes occidentaux. [...]



Danseuses *apsaras*, nymphes célestes. Elles utilisent souvent leurs talents de séductrice pour empêcher les sages d'atteindre l'illumination. Une *apsara* est un esprit féminin des nuages et des eaux, de la culture hindoue. Elles figurent en bonne place dans la sculpture, la danse, la littérature et la peinture de nombreuses cultures d'Asie du Sud et d'Asie du Sud-Est, comme en Thaïlande. Photo toutelathailande.fr

Quoiqu'en pense Buddhadasa, le bouddhisme et le christianisme peuvent tous deux nous apparaître aujourd'hui comme des jeux d'idées. Mais le premier le fut dès l'origine, puisqu'il se développa dans un milieu de raisonneurs quasi professionnels, tandis que le second l'est devenu accidentellement, bien après sa fondation, à cause de son développement dans un contexte hellénistique et gnostique. Ils se rejoignent cependant, car aucun des deux fondateurs ne voulut simplement proposer un jeu d'idées.

[...] On peut se demander si, paradoxalement, ce n'est pas l'existence et l'abondance des principes fondateurs (*dhamma*) qui va bloquer, dans le cas du bouddhisme *theravâda*, le développement de toute pensée ultérieure. Mais ce serait ignorer l'importance, la place et la fonction d'un autre aspect originel de l'héritage du Bouddha selon le Theravâda, le fait que la transmission de cet héritage doctrinal ne peut se faire que par une congrégation religieuse (*sangha*) soudée par une même discipline (*vinaya*).

[...]



Temple à Wat Khung Taphao, Ban Khung Taphao, province d'Uttaradit, Thaïlande, le jour d'Asalha Puja, anniversaire du sermon initial du Bouddha fait à ses cinq premiers disciples à Sarnath, en Inde. Photo Tevaprapas Wikimedia Commons

CEUX QUI SORTENT DU « MONDE » ET CEUX QUI Y RESTENT

Le bouddhisme a commencé comme une suite de sorties hors du monde. Le prince Siddharta est d'abord sorti en catimini de la chambre conjugale, puis du palais royal, puis de la ville, autrement dit, du monde sensuel, politique et social des laïcs pour entrer dans celui des ascètes, des samanes errants, des chercheurs de vérité. Une fois qu'il fut parvenu à l'éveil suprême, il retrouva les cinq disciples qui l'avaient d'abord suivi, puis rejeté, dès qu'ils l'avaient vu abandonner ses pratiques ascétiques extrêmes. Ensuite, il en accepta d'autres, sans pratiquement aucune autre formalité que l'intention de mener une vie pure (*brahmacariya*).

L'abandon de l'état de maître de maison, la sortie du monde des castes pour l'état de mendiant itinérant était un fait social déjà connu dans l'Inde ancienne. Le sociologue Louis Dumont (1911-1998) voyait dans cet abandon de la famille et de la profession l'origine de l'individualisme moderne. En effet, dans une société qu'il appelle «holistique», autrement dit immuable, où le destin des individus manifesté par une profession, un mariage, un statut social était fixé dès la naissance, choisir d'être un renonçant à tout cela constituait la seule possibilité qu'on avait de s'affirmer comme individu. C'est précisément ce qui arriva au Bouddha.

[...] Au bout du compte, l'ordre masculin du Theravâda se retrouve avec 227 règles précises, formelles et formalistes à observer, tandis que l'ordre féminin, quand il existait encore, en possédait 310. La liste de ces règles constitue un recueil appelé *pâtimokkha*, titre qui a été diversement interprété, mais dont la récitation bimensuelle obligatoire par les communautés de moines bouddhistes révèle l'importance. [...]

CONCLUSION

[...] Le bouddhisme du Theravâda prétend conserver les caractéristiques essentielles du bouddhisme primitif. Dans cet esprit, il est d'abord et avant tout une congrégation religieuse dont il ne reste aujourd'hui que la version masculine, le *bikkhu sangha*. Cette congrégation n'a pour seul maître que le *Dhammavinaya*, la doctrine et la règle. Alors que, curieusement, la doctrine elle-même peut faire front dans les tempêtes de ce monde moderne, il semble que la règle, son application, ne soit pas à la hauteur de la situation.»

Extraits de Approche du bouddhisme thaï, in Thaïlande contemporaine. Stéphane Doyet et Jacques Ivanoff (dir.). Paris Les Indes savantes / Bangkok, IRASEC, version 2010 publiée en 2011.

« Quand la femme de Boonmee revient d'entre les morts, elle tient à dire à son mari que "le paradis est très surestimé". Nous sommes d'autant plus disposés à la croire que pour trouver l'Eden dans les films de Weerasethakul, nous n'avons pas à nous déplacer très loin. Il a pris possession de l'écran. »

Joachim Lepastier

ONCLE BOONMEE, CELUI QUI SE SOUVIENT DE SES VIES ANTÉRIEURES (LUNG BOONMEE RALEUK CHAT)
Apichatpong Weerasethakul – 2010,
Thaïlande
Palme d'or Cannes 2010

ET SI NOUS PARLIONS DE NOS VIES ANTÉRIEURES ?

Débat animé par **Bertrand Bacqué** avec **Jérôme Ducor**, chargé de cours **Bouddhisme et religions Japon (UNIGE)** et ancien conservateur du département **Asie (MEG 1995 – 2019)**.

L'auteur

Apichatpong Weerasethakul a grandi dans le nord-est de la Thaïlande. Il a commencé à réaliser des courts métrages et vidéos en 1994 et a terminé son premier long-métrage en 2000. Il a également monté des expositions et des installations dans de nombreux pays depuis 1998. Souvent non linéaires, avec un fort sens de la dislocation, ses œuvres traitent de la mémoire, abordent subtilement la politique personnelle et les problèmes sociaux. Ses projets artistiques et ses longs métrages lui ont valu une large reconnaissance et de nombreux prix, dont deux prix du Festival de Cannes, comme le Prix du jury en 2004 pour *Tropical Malady* et la Palme d'or en 2010 pour *Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures*. En 2021, il revient à Cannes de nouveau en compétition avec *Memoria*, qui remporte le Prix du Jury.

L'histoire

Un apiculteur d'une soixantaine d'année, Oncle Boonmee, souffre d'insuffisance rénale grave. A Jen, sa belle-sœur venue lui rendre visite dans la ferme qu'il dirige, il explique qu'il dépend de l'aide que lui apporte l'un des ouvriers laotiens, Jaai. Alors qu'ils dînent un soir sous la véranda, Huay, la défunte épouse de Boonmee apparaît. Puis, sort des ténèbres un être étrange, le fils disparu de Boonmee, devenu une sorte de grand singe velu par amour de la photographie, de la forêt et d'un singe fantôme qu'il a suivi d'arbre en arbre...

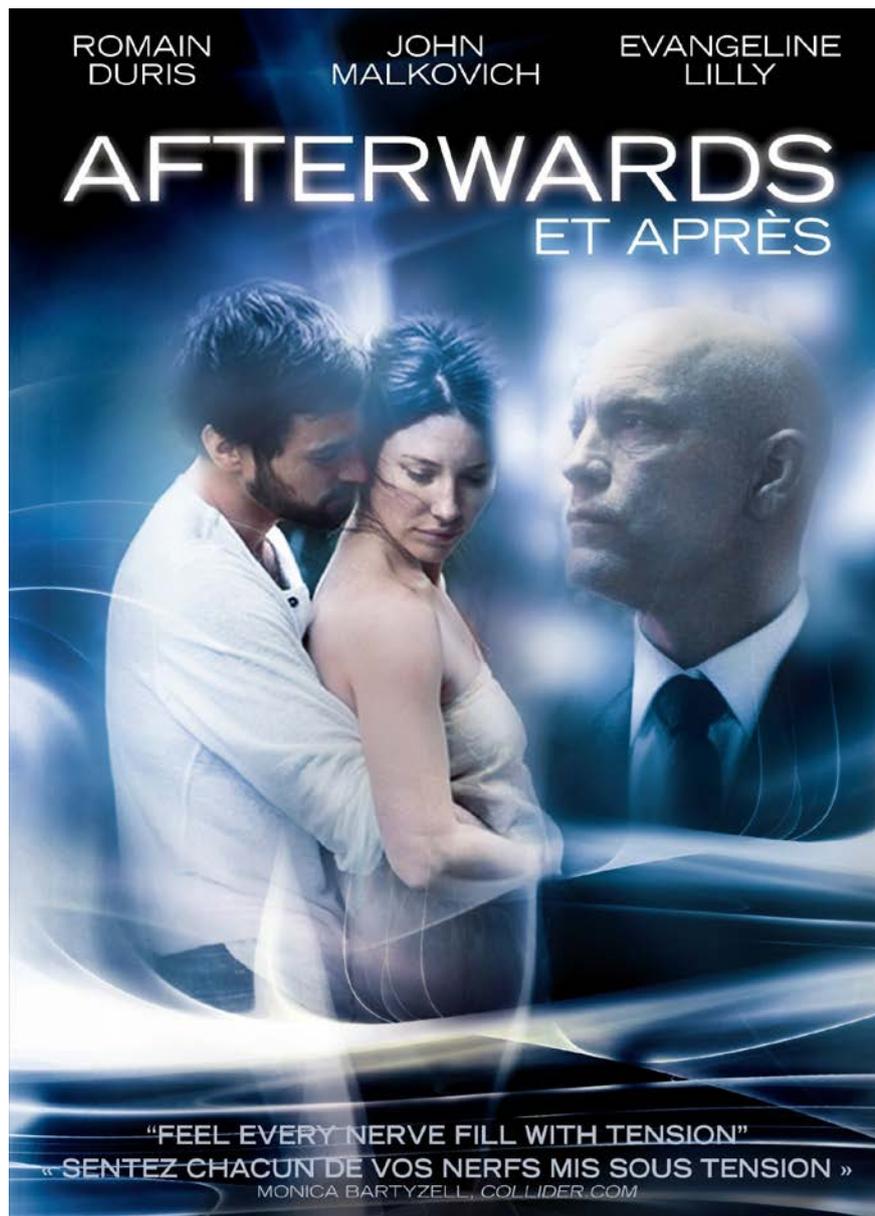
Le point de vue de Bertrand Bacqué

C'est vrai qu'avec *Oncle Boonmee...*, il faut fournir un petit effort. Ou plutôt non, il faut complètement se laisser aller pour entrer dans une dimension nouvelle, inconnue jusque-là au cinéma. Il est clair qu'Apichatpong Weerasethakul veut nous montrer que, dans sa réalité marquée par le bouddhisme et les traditions thaïlandaises, « le monde spirituel coexiste avec le monde réel sans frontière apparente ». Dans le film cohabitent donc sans heurt présent et passé, vivants et morts, jour et nuit, réalité et rêve, humain et animal, homme et nature... Pour ce faire, il divise son récit en six parties qui sont tour à tour inspirées du documentaire, des fictions télévisuelles thaïlandaises, des films en costumes, puis d'un mélange de tout cela, avant de revenir in fine au cinéma du réel. Mais tous ces genres se côtoient naturellement dans ce film, comme ces mondes que l'Occident sépare habituellement.



Jérôme Ducor (chargé de cours bouddhisme UNIGE) et Bertrand Bacqué (directeur artistique IL EST UNE FOI)

Et Après de Gilles Bourdos



« NE DITES PAS : MOURIR. DITES : NAÎTRE. CROYEZ. »

Victor Hugo (1802-1885), *Les Contemplations* (1856)

Et après ? Y aura-t-il toujours un après ? Des « après », il y en a tellement dans notre vie, comme l'a écrit Jacques Prévert (1900-1977), dans *Un poème pour illuminer nos jours*.

Extraits : « A peine la journée commencée et... il est déjà six heures du soir. A peine arrivé le lundi et c'est déjà vendredi... et le mois est déjà fini... et l'année est presque écoulée... et déjà 40, 50 ou 60 ans de nos vies sont passés... et on se rend compte qu'on a perdu nos parents, des amis... et on se rend compte qu'il est trop tard pour revenir en arrière... Et malgré tout, il nous faut continuer de profiter avec sérénité de ce temps qui nous reste. Essayons d'éliminer les "après"... Je le fais après... Je dirai après... J'y penserai après... On laisse tout pour plus tard comme si "après" était à nous... Après, le jour devient la nuit... Après, la vie se termine... Et après c'est souvent trop tard... Alors... Ne laissons rien pour plus tard... »



Jacques Prévert. Photo André Villers, maison-prevert.manche.fr

Marie Cénec, pasteur et membre du comité d'IL EST UNE FOI (MC) :

Jacques Besson, vous êtes psychiatre et psychanalyste. Vous avez été chef du service de psychiatrie communautaire du Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV) jusqu'en 2018 et vous êtes actuellement Professeur honoraire de l'Université de Lausanne ainsi que Professeur invité à l'Institut des humanités en médecine à la Faculté de théologie et de médecine. David Perroud, vous êtes auteur de romans et passionné de sciences noétiques (les études de la conscience). Ex-CEO de l'institut international m1nd-set,

spécialisé dans les études du comportement, vous avez également étudié des matières aussi diverses que la cosmologie, la physique quantique, les neurosciences ou l'évolution des espèces. Comment vous êtes-vous connus ?

Jacques Besson (JB) : Dans un monastère protestant, à Crêt-Bérard, dans le canton de Vaud, où se tenait un festival du livre. Son résident nous avait invités pour discuter du livre de David Perroud, *Les Âmes du temps perdu* (2021). A la surprise du public, nous étions comme larrons en foire. J'étais complètement d'accord de parler de conscience non-locale, et David a été très étonné qu'un professeur de psychiatrie adoube son œuvre.

David Perroud (DP) : Par la suite, nous avons continué à évoquer la conscience sous toutes ses formes. Et nous avons décidé, avec d'autres amis, de constituer l'Association pour l'Exploration de la Conscience (APEC).

JB : Ceci, après la Journée mondiale des soins palliatifs 2023, à l'occasion de laquelle a eu lieu une série de conférences et de débats sur les Expériences de Mort Imminente (EMI), à Morges, et à laquelle

a pris part Mario Beauregard, Docteur en neurosciences et chercheur indépendant à l'Université d'Arizona (USA), l'un des initiateurs et auteurs du *Manifeste pour une science post-matérialiste* (2014). C'est un neuro-théologien canadien, auteur de *Du Cerveau à Dieu* (2015), dans lequel il évoque les neurosciences, les religions, les spiritualités et les mystiques. Il y décrit notamment des expériences de scanners de nonnes carmélites en extase.

MC : Vous vous inscrivez donc dans un paradigme post-matérialiste, avec un dialogue fécond entre science et spiritualité. Vous explorez une conscience non-localisée, qui n'est pas coincée dans un cerveau humain mais qui se trouve dans d'autres dimensions. Un immense champ de recherches vient donc de s'ouvrir.

JB : Au XXI^e siècle, la science produit de l'incertitude. Nous allons probablement inverser un paradigme : savoir si l'esprit est dans le cerveau, ou si c'est le cerveau qui est dans l'esprit. En tant que scientifiques post-matérialistes, nous ne renions pas la science mais nous pensons qu'il faut la pousser à développer de nouveaux modèles permettant d'explorer des mécanismes tels que ceux que vous avons vu dans le film.



Photo evazingoni.fr

MC : Qu'est-ce que ce film vous a inspiré ?

DP : Ce film est intense et surprenant. Il délivre un message de vie : il nous dit que la meilleure préparation à la mort est de vivre pleinement, et c'est extrêmement touchant.

JB : C'est un bon film qui pose la question de la conscience non-locale, de la souffrance. Et je vais vous dire la vérité, ce Docteur Kay qui est mielleux, dépressif et annonce de mauvaises nouvelles, je ne l'aime pas ! Cela étant, il n'est pas impensable que les gens dotés de clairvoyance, qui ont des pouvoirs extraordinaires au-delà de la conscience, aient eux-mêmes vécu des drames. Il n'est pas surprenant de penser qu'il faut avoir soi-même vécu des souffrances atroces, des misères et des sacrifices pour accéder à une conscience extraordinaire. C'est d'ailleurs le cas des chamans, dans les peuples premiers. Dans le christianisme, nous n'avons plus besoin de sacrifices. Nous sommes sauvés, nous disposons d'un libre-arbitre,

nous pouvons faire des choix. Il n'y a pas de fatalisme. Il y a donc deux visions spirituelles du monde qui s'opposent, que le film présente très bien.

MC : Avez-vous reçu des témoignages de personnes capables de prévoir la mort ?

DP : En tant que chercheur en sciences politiques, j'ai reçu un certain nombre de témoignages d'« expérienceurs », des personnes qui ont vécu une EMI ou qui disposent de facultés dites extraordinaires. Certaines d'entre elles m'ont dit être sorties de leur corps, d'autres avaient des dons de clairvoyance, de communication avec les défunts. Comme l'a dit Jacques Besson, il n'y a pas besoin d'avoir perdu un être cher, d'avoir vécu un drame ou des expériences de mort partagée. Par exemple, comme des personnes accompagnant des mourants, qui, au moment de la mort de ceux-ci, ont vécu une expérience de conscience non-ordinaire. Pour en revenir à votre question, j'ai rencontré récemment une personne que j'avais connue lorsque

je faisais des études comportementales, qui m'a dit avoir le don de savoir quand les gens allaient mourir, et qu'elle ne savait pas quoi faire de ce don.

MC : Aurélie Netz, anthropologue, qui a pris part au débat sur le film *Au-delà* (2010), de Clint Eastwood, a souligné que selon des études menées sur des personnes ayant des dons extraordinaires, beaucoup d'entre elles ont eu des enfances plutôt traumatisantes et désécurisantes, et que, par la suite, elles ont développé des capacités d'attention extra-sensorielle. En avez-vous aussi rencontrées ?

JB : La psycho-traumatologie est une science assez jeune, qui ouvre toutes sortes de sensibilités, dans le cerveau, à des mécanismes d'adaptation, de résilience et de survie. A ce propos, j'ai évoqué le cas des chamans. Je tiens à rappeler que, dans le judéo-christianisme, la métaphore du serviteur blessé, dans l'Ancien Testament, est très forte. Il y a, dans celle-ci, quelque chose de l'ordre d'un sacrifice définitif, qui nous libère.



Le Dr Kay (John Malkovich), dans *Et Après*.
cineserie.com

Dans le christianisme, le message sur la souffrance est important. La psychanalyse va donner beaucoup de sens à la réparation et à l'interprétation la faute, à la guérison et à la rédemption. Mais aujourd'hui, nous sommes obligés d'admettre que, lors de phénomènes inexplicables provenant de blessures profondes, tout se passe comme si le cerveau normal avait une fenêtre de sensibilité au réel avec un certain nombre de limites. C'est l'hypothèse du filtre : nous ne voyons que certaines dimensions de la réalité. Si l'on pense, par exemple, à la physique quantique, nous pouvons aussi formuler cette hypothèse ainsi : lorsqu'il se produit des brèches dans le filtre du cerveau, ce dernier voit plus grand. L'espace-temps pourrait se dilater, d'où la clairvoyance. Chez Saint Paul, la clairvoyance fait partie des dons de l'esprit.

MC : Dans le film, on voit que Nathan, le protagoniste principal, va finir par exploiter sa souffrance. Il va se trouver en capacité d'accompagner les autres...

DP : Le film insiste beaucoup sur ce point. Mais ce n'est pas ce que j'ai rencontré au cours de mes enquêtes noétiques. Bien sûr, nombre de personnes ayant vécu une EMI peuvent avoir des dons particuliers, qui durent ou qui ne durent pas. Et une EMI est une souffrance. Mais il existe d'autres états : par exemple, la sortie de son propre corps, l'extase, etc...

MC : Que dire des EMI ?

JB : Une EMI ne peut pas être comparée à un tableau psychiatrique. Les gens qui ont subi une EMI ne sont pas fous ou psychotiques. L'EMI est de la conscience modifiée.

DP : Nathan parle de la rencontre avec un être de lumière, et du bien-être qu'il a ressenti au cours de son EMI. Il ne veut



Indiennes Shipibo-Konibo, Pérou. Les dessins Kené peuvent être placés sur différents supports, notamment la peau, pour des occasions spéciales comme les célébrations. Le Kené n'est pas seulement un ornement sous forme de figures géométriques, il exprime la vision du monde, les connaissances, l'esthétique et la médecine traditionnelle du peuple Shipibo-Konibo. Lors des séances d'ayahuasca, hommes et femmes ont des visions du Kené. Photo David Díaz Gonzales, ojo-publico.com

pas revenir, mais il le fait pour quelqu'un. Cette envie de ne pas revenir est souvent présente dans les récits d'EMI. Pour ma part, j'ai recueilli le témoignage d'une personne qui avait subi une EMI lorsqu'elle était enfant, et qui s'en souvenait.

JB : On atteint une dimension de la conscience, qui est non ordinaire. Un effacement de l'espace et du temps se produit. Nous appelons cela l'espace sans espace et le temps sans temps. Beaucoup de physiiciens disent qu'il faut onze dimensions pour expliquer la gravitation universelle. Je n'en ai pas besoin d'autant. Romuald Leterrier est un chercheur indépendant en ethnobotanique, spécialiste du chamanisme amazonien et des plantes de vision. Il a découvert le principe d'une mémoire du futur auprès d'un chaman *shipibo* et explore depuis plusieurs années le concept de la rétro-causalité sous ses différentes

facettes. Il travaille aussi sur la notion d'espace sans espace et de temps sans temps. Selon lui, il est possible que nous puissions, depuis le futur, nous rechercher dans le passé. En physique, le temps est relatif, et c'est aussi le cas en sciences neuropsychiatriques.

MC : David Perroud, vous avez rencontré des personnes se souvenant d'EMI qu'ils avaient vécues à l'âge de quelques mois. Voilà qui est bien mystérieux !

DP : Il faut tenir compte du fait que notre conscience est locale et, également, non-locale. Dans une EMI, l'information est stockée dans la conscience non-locale, qui n'est pas sujette au développement du cerveau. La conscience locale, elle, émane du cerveau. C'est ainsi qu'il arrive que des gens atteints de la maladie d'Alzheimer retrouvent leur mémoire au moment de mourir.

JB : Nous disposons de modèles animaux. Au Max-Planck Institut, à Heidelberg, des chercheurs ont étudié la mort du cerveau d'oiseaux en temps réel, avec des scanners très puissants. Lorsque le cerveau n'a plus d'oxygène, etc..., les neurones effectuent une sorte de lâcher de ballons, ce qui expliquerait les revues de vie et cette capacité incroyable de personnes atteintes d'Alzheimer, de retrouver, au moment de la mort, des informations qui ne leur étaient plus accessibles.

DP : Le cerveau peut, en effet, retrouver, au moment de la mort, l'énergie nécessaire pour jouer son rôle d'émetteur-récepteur, et avoir à nouveau accès à sa mémoire sauvegardée à l'extérieur.

MC : A vous entendre, on pourrait penser que le cerveau est relié par un cordon ombilical à une autre grande conscience.

JB : Le cerveau produit de l'esprit, bien sûr... Mais en même temps, il semble que le cerveau soit dans l'esprit. Si nous sommes *capax dei*, capable de Dieu, nous pouvons voir le monde plus grand

et accéder à des mystères. Je voudrais rappeler que dans la Bible, Zachée voit le Christ à distance !

DP : Cette idée de cordon ombilical me fait penser que nous pouvons comparer le cerveau à un téléphone portable, qui a une mémoire locale et qui échange de l'information avec le *cloud*. Lorsque vous changez de téléphone, vous rechargez vos informations dans le nouvel appareil. Dans les cas d'EMI, le cerveau n'est plus en mesure de lire l'information vu qu'il n'a plus d'énergie, mais lorsque la personne revient à elle, cette information peut à nouveau être lue par le cerveau.



Jésus et Zachée. Abbaye Notre-Dame des Neiges (F). Photo oratoire.org

JB : Nous disposons maintenant, en neuro-théologie, de connaissances bien établies en matière de méditation. Méditation en pleine conscience, méditation bouddhiste, etc... : sentiment océanique, intuition plus développée, extinction de l'orientation spatio-temporelle et autres. Cela se voit dans les scanners. Tout récemment, on a mis en évidence l'activité du cerveau lors de prières, avec les mêmes effets que lors de la méditation, sauf que nous n'avons pas affaire à un sentiment océanique mais à un sentiment de relation. La parole est mobilisée. Nous sommes connectés au grand tout par la parole. Lorsque l'on enregistre des chamans, des médiums qui se trouvent dans des états au-delà de la conscience ordinaire, on peut constater une inhibition des lobes cérébraux. Ces états de conscience modifiée nécessitent une certaine dissolution de l'état mental ordinaire. Pour lâcher prise et se mettre dans un état de conscience modifiée, il existe des techniques : respirations, psychédéliques. Tout cela est en pleine exploration. Nous avons un pied dans la science, un autre dans le mystère.

MC : Que reste-t-il de nos amours après la mort ?

DP : L'amour a quelque chose de trans-dimensionnel. Le fait le plus fort rapporté dans les EMI est l'intensité de l'amour, qui est notre centre, et entre en contact avec l'être de lumière. Les amours que nous vivons sur terre sont là pour nous aider, dans notre chemin de vie, à faire passer la pilule de l'incarnation terrestre. L'amour ne dure pas que le temps d'une vie, l'amour continue... Les « expérienceurs » parlent souvent de familles d'âmes qui s'entraident de vies en vies. Cette notion laisse penser que l'on ne jouera plus forcément le même rôle lorsque l'on revient sur Terre après une EMI.

JB : Revenons-en aux fondamentaux. Qu'est-ce qu'un esprit, où est-il ? Quel est le rôle de l'amour ? L'amour est le but de la Création. Si nous admettons que nous sommes dans une création, il y a un monde créateur et un monde créé. Quel est le sens de cette création ? Pour les mystiques, les chrétiens, et dans la plupart des grandes religions, c'est de relier le monde créateur au monde créé, de relier l'invisible et le visible. La forme la plus pure du lien, dans l'humanité en marche, est l'amour. L'amour donné, pas l'amour pris, ce n'est pas la même chose. Les alchimistes disent : *Unus mundus*. Nous sommes unis dans ce chemin d'humanité en marche, et la fraternité, la bienveillance embellissent le monde. Il faut embellir le monde. L'amour est Eros, l'amour qui prend, Philia (échange et partage), et Agapè, l'amour qui donne. Dans une lettre posthume à sa fille, Einstein avait écrit que le E de $E=mc^2$, c'est l'amour.

MC : Quelle différence entre les attachements névrotiques et l'amour pur ?

JB : Pour le psychanalyste, le psychiatre, le médecin, l'amour pur est un amour aligné dans lequel il y a don de soi, du corps, des pensées et de l'âme. Lorsque les âmes sont alignées, l'amour est pur parce qu'il rejoint le divin dans l'homme.

DP : J'ai une définition plus simple : la différence entre l'amour que nous vivons sur Terre, qui est fait de hauts et de bas, et l'amour pur est que l'amour pur est dénué de jugement.

LA SALLE S'EMBALLÉ...

Un spectateur : A la fin du film, rien ne nous dit que la femme de Nathan meurt ou qu'elle va mourir. Nathan – Nathanaël – signifie « donné par le Seigneur » ou « don de Dieu ». Comment interprétez-vous, dans cette conscience élargie ou ce monde plus grand, la notion de résurrection ?

JB : Je me suis entretenu avec le Dalai Lama de cette problématique – Orient vs Occident et résurrection vs réincarnation. J'aimerais rappeler que dans les quatre premiers siècles du christianisme primitif, la réincarnation n'a pas constitué un problème pour les premiers chrétiens. Si nous n'accédons pas au royaume, on a le droit de faire encore des tours de piste jusqu'à ce que l'on comprenne. C'était la logique. Lorsque l'on a demandé au Christ ce qu'il se passait après la mort, pour les conjoints, il a répondu qu'au ciel nous serions comme des anges. Il faut cesser d'imaginer un au-delà à la Woody Allen – l'éternité c'est long, surtout à la fin. Non, il faut revenir à la métaphore de la dimension supplémentaire. Je voulais faire des expériences sur le cerveau les fourmis : leur faire fumer du cannabis. Le soigneur m'a dit que j'étais complètement fou. Je lui ai répondu que j'étais son chef, puisque j'étais vice-recteur de l'Université de Lausanne. Il a donc finalement accepté tout en me faisant cette remarque : les fourmis n'ont pas de cerveau. C'est en fait un ganglion cérébroïde qui fait office de cerveau sans pour autant en être un. Mais, a-t-il ajouté, « le cerveau de la fourmi, c'est la fourmière... » Nous sommes les membres, le Christ est la tête, comme disait Saint Paul. Nous sommes des cellules spatio-temporelles. Nous avons un début, un déroulement et une fin. Ce que Carl Gustav Jung

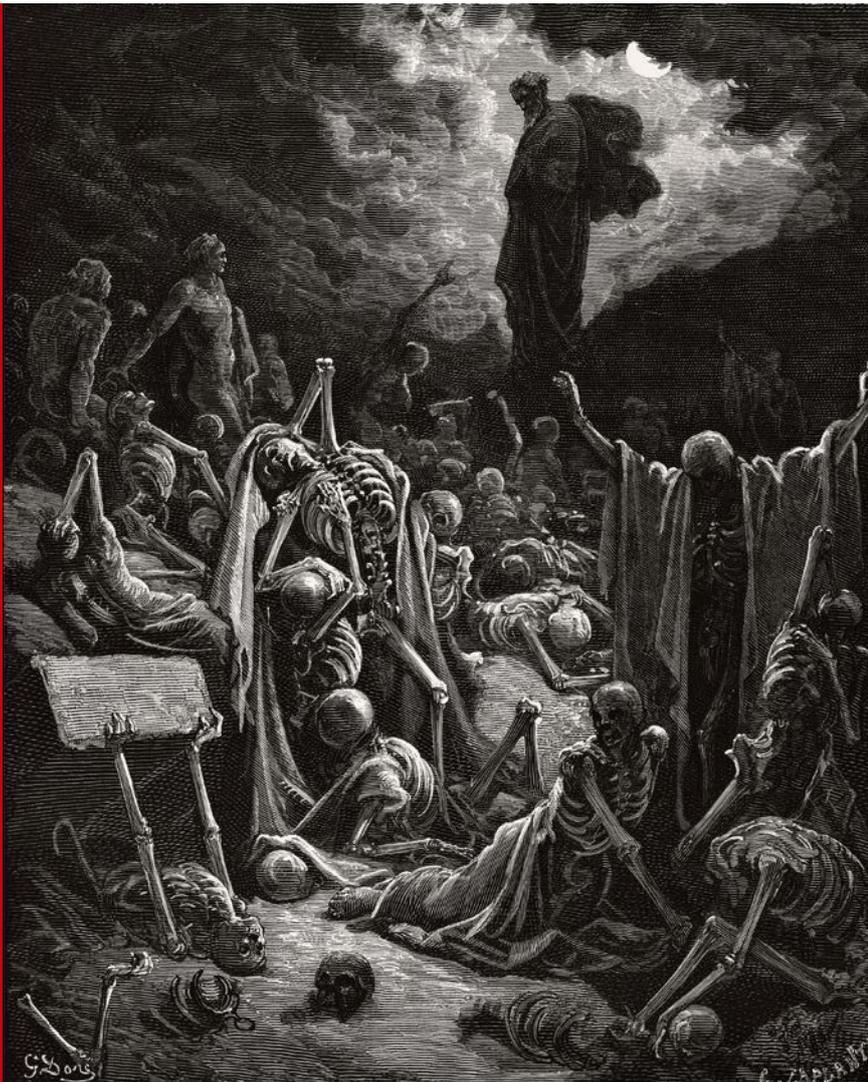
(1875-1961), médecin psychiatre, nommait la totalité, c'est ce qu'a entendu le prophète Ezéchiel (36:24) : « Je vous rassemblerai ». Cette idée d'une humanité achevée, réconciliée, qui va au bout de son histoire dans sa relation avec Dieu, c'est la résurrection. Et le royaume de Dieu est déjà là. La résurrection va nous agrandir dans la dimension supérieure, tels que nous sommes dans ce que nous avons

de meilleur. L'affiche d'IL EST UNE FOI, *Au-delà*, montre d'ailleurs une porte ouverte au milieu d'un champ de blé.

Un spectateur : Comment se fait-il que lors d'une EMI, les gens reviennent alors qu'ils sont en train d'expérimenter l'amour extraordinaire ? Pensent-ils avoir encore quelque chose à faire sur Terre ? Y aurait-il un sens des responsabilités

supérieur à cet amour ? Ont-ils le choix, ou une force les ramènent-ils dans le monde des vivants ?

DP : Ils n'ont pas toujours le choix. Beaucoup d' « expérienceurs » ont rapporté avoir voulu rester mais, comme un élastique sur lequel on tire, ils ont été repoussés dans leur corps.



Vision d'Ezéchiel. « La main du Seigneur fut sur moi, me conduisit en esprit, et me déposa au milieu d'une campagne toute couverte d'ossements. Elle me promena en tous sens autour de ces os. Or il y en avait une quantité prodigieuse sur la face de la terre, et ils étaient entièrement secs. Le Seigneur me dit : Fils de l'homme, crois-tu que ces ossements puissent revivre ? Je répondis : Seigneur Dieu, vous le savez. Il reprit : Prophétise sur ces ossements, et dis-leur : Ossements arides, écoutez la parole du Seigneur. Voici ce que le Seigneur dit à ces os : Je vais envoyer un esprit en vous, et vous vivrez. Je disposerai sur vous des nerfs, j'y ferai croître des chairs, je vous couvrirai de peau, et je vous donnerai un esprit, et vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur. Je prophétisai donc comme le Seigneur me l'avait commandé, et pendant que je prophétisais, on entendit un bruit, et il se fit un mouvement. Ces os s'approchèrent l'un de l'autre, chacun à sa jointure. Et je vis, et voilà que sur eux se formaient des nerfs et des chairs, et la peau s'étendait par-dessus ; mais l'esprit n'y était pas encore. Alors le Seigneur me dit : Prophétise à l'esprit ; prophétise, fils de l'homme, et dis à l'esprit : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Esprit, viens des quatre vents, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent. Je prophétisai donc comme le Seigneur m'avait commandé, et l'esprit entra en eux ; ils furent vivants et se tinrent sur leurs pieds comme une armée innombrable. Le Seigneur me dit : Fils de l'homme, ces ossements sont les enfants d'Israël. Nos os, disent-ils, sont desséchés, notre espérance s'est évanouie, nous avons été retranchés du nombre des vivants. Prophétise donc, et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je vais ouvrir vos tombeaux, je vous ferai sortir de vos sépulcres, ô mon peuple, et je vous introduirai dans la terre d'Israël ; Et vous saurez, ô mon peuple, que c'est moi qui suis le Seigneur, lorsque j'aurai ouvert vos sépulcres, que je vous aurai tirés de vos tombeaux, que j'aurai répandu mon esprit en vous, que vous vivrez, et que je vous ferai reposer dans votre patrie. Vous saurez alors que c'est moi, le Seigneur, qui ai parlé et agi, dit le Seigneur Dieu. » Ezéchiel (37, 1-14). Planche hors texte imprimée dans La Sainte Bible selon la Vulgate (1866), par Gustave Doré (1832-1883), illustrateur, caricaturiste, peintre, lithographe et sculpteur. Photo essentiels.bnf.fr

Personnellement, j'ai l'impression que ceux qui ont eu le choix sont plutôt des gens qui étaient destinés à partir, et qui ont décidé de ne pas partir parce qu'il se souciaient de quelqu'un ou de quelque chose.

Le fait de montrer tant d'empathie dans ce moment où, égoïstement, ils pourraient dire « je m'en vais », semble avoir son importance. J'aimerais ajouter que l'on peut revenir d'une EMI quel que soit l'état de son corps. Dans son livre *Revenue guérie de l'au-delà* (2015), Anita Moorjani raconte comment, alors qu'elle était atteinte d'un cancer lymphatique et que les médecins ne lui donnaient plus que quelques heures à vivre, elle avait sombré dans le coma. Entre la vie et la mort, elle a vécu une expérience magnifique : hors de son corps, elle a dit avoir atteint une clarté et une sagesse qu'elle n'avait jamais connues sur Terre. Dans cet état, elle a découvert la cause réelle de sa maladie et les défis psycho-spirituels auxquels chaque humain est confronté : s'aimer, transcender ses peurs, conquérir sa liberté intérieure. Revenue à la vie,

son état s'est amélioré peu à peu, et elle est entrée en rémission totale à la plus grande stupéfaction de ses médecins.

Une spectatrice : Ne considérez-vous pas tous les deux, qu'il peut être un peu frustrant dans votre position, de ne pas avoir été, vous aussi, des « expérienceurs » ?

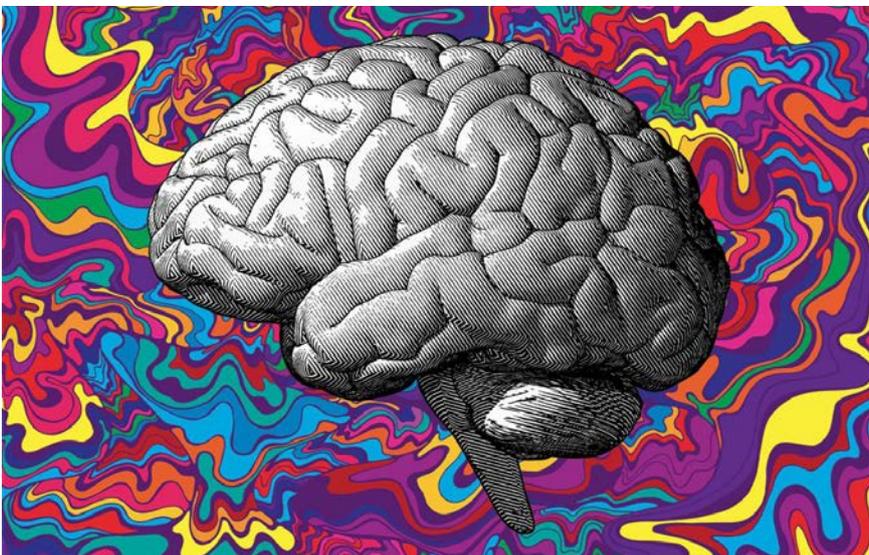
JB : Les addictologues ne parlent jamais de toutes les drogues qu'ils ont bouffées et de toutes les morts qu'ils ont subies !

DP : Au début de mes recherches, cela m'a beaucoup frustré. Je n'ai pas tenté de faire une EMI. Ce qui m'intéressait, c'était la sortie hors du corps. Je m'y suis essayé sur la base de protocoles, et j'ai effectué des stages. Finalement, je me suis rendu compte que j'étais trop terre-à-terre pour y arriver. En revanche, j'ai fait des expériences chamaniques, des expériences avec la respiration, mais pas aussi fortes que celles auxquelles je suis confronté dans mes recherches.

MC : Vous avez compensé avec la fiction. Dans vos livres, vous avez inventé des machines de sortie du corps extraordinaires.

DP : Effectivement. Je vis des états de conscience non-ordinaire lorsque j'écris.

JB : Je suis passionné, en théologie, par l'illumination. Dans son livre *How Enlightenment Changes Your Brain* (*Comment l'illumination change votre cerveau*), Andrew Newberg en parle longuement. [Professeur et directeur de recherche au Marcus Institute of Integrative Health, à l'Université et hôpital Thomas Jefferson de Philadelphie. Il a porté son attention sur le summum de l'expérience humaine : l'illumination. Grâce à ses études par scanner cérébral sur des médiums brésiliens, des mystiques soufis, des méditants bouddhistes, des religieuses franciscaines, des pentecôtistes et des participants à des rituels de spiritualité laïque, il a découvert des mécanismes neurologiques



spécifiques associés à l'expérience de l'illumination – et comment nous pourrions activer ces circuits dans notre propre cerveau. Dans son enquête auprès de plus d'un millier de personnes qui ont connu l'illumination, il a également découvert qu'après cela, leur vie avait connu des changements profonds et positifs. L'illumination nous offre la possibilité de devenir définitivement moins sujets au stress, de rompre avec les mauvaises habitudes, d'améliorer nos capacités de collaboration et de créativité, et de mener une vie plus heureuse et plus satisfaisante. En relayant l'histoire de sa propre expérience de transformation et en incluant les histoires d'autres personnes qui tentent de décrire un événement véritablement indescriptible, il apporte un nouveau paradigme pour un changement profond et durable. Source : andrewnewberg.com]. Entretemps, les psychédéliques sont entrés dans le domaine des sciences neuro-médicales. Une société suisse de médecine psychédélique a été fondée, où des recherches ont lieu. On s'intéresse donc maintenant aux rapports entre psychédéliques et spiritualité. Ce domaine est en pleine expansion. On peut commencer à chercher son chemin spirituel en accélérant le processus par la prise de substances psychédéliques, que l'on appelle maintenant enthéogènes.

Une spectatrice : David Perroud, comment avez-vous pu avoir accès à des enfants ayant vécu des EMI, sachant que vous n'êtes pas médecin ?

DP : C'est très simple. Les EMI ne s'oublient pas. Je n'ai jamais eu accès à des enfants ayant vécu des EMI, mais, comme je l'ai déjà dit, j'ai rencontré des adultes qui ont vécu des EMI dans leur enfance et qui s'en souvenaient dans tous les détails.

JB : J'ajouterai que Pierre-Yves Brandt, psychologue de religions à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, a publié un magnifique livre, *Des enfants dessinent Dieu* (2010), où s'exprime un archétype universel, indépendamment des cultures d'origine. Cela correspond tout-à-fait aux neurosciences appliquées à la spiritualité parce que le cerveau est équipé pour interpréter le monde, le cerveau est l'organe du sens, pourrait-on dire. Au plus profond de nous, nous avons cette intuition, cette « capacité de Dieu », et les enfants y participent aussi.

ET APRÈS (AFTERWARDS)

*Gilles Bourdos – 2008, France/
Etats-Unis/Allemagne/Canada*

FACE À LA MORT, QUE RESTE-T-IL DE NOTRE CONSCIENCE ?

Débat animé par Marie Céneç avec le professeur Jacques Besson, médecin, psychiatre et addictologue et David Perroud, auteur et conférencier.

L'auteur

Gilles Bourdos débute sa carrière de cinéaste au début des années 90 par la réalisation de quelques courts métrages dont *L'Eternelle idole* (1989) et *Relâche* (1992). Après avoir écrit le scénario de *Emmène-moi* (1994) pour Michel Spinosa, il crée avec lui Persona Films et produit le premier film de Sylvie Verheyde : *Un frère* en 1997. Bourdos passe au long-métrage en 1998 avec *Disparus*, l'histoire d'un ouvrier juif poursuivi par la police communiste de Staline et qu'incarne Grégoire Colin. Il dirige à nouveau l'acteur dans *Inquiétudes* (2002), une forme de thriller sur la rencontre de deux personnages hors du commun. Le cinéaste revient en 2007 avec un casting international composé de Romain Duris, Evangeline Lilly et John Malkovich dans *Et après*, adaptation d'un roman de Guillaume Musso. Le film est sélectionné au Festival de Toronto. En 2012, il réalise *Renoir* dans lequel Michel Bouquet incarne le peintre dans les dernières années de sa vie, aux côtés de Vincent Rottiers et Christa Theret.

L'histoire

A huit ans, Nathan est entré dans le tunnel lumineux de la mort imminente pour avoir voulu sauver une fillette. Déclaré mort, le petit garçon se réveille inexplicablement. Vingt ans plus tard, Nathan est devenu un brillant avocat new yorkais. Meurtri par les circonstances douloureuses de son divorce, il s'est barricadé dans son travail, loin de son ex-femme Claire et de sa fille. Une rencontre inattendue avec un médecin va bouleverser son approche et sa vision de la vie et de la mort.

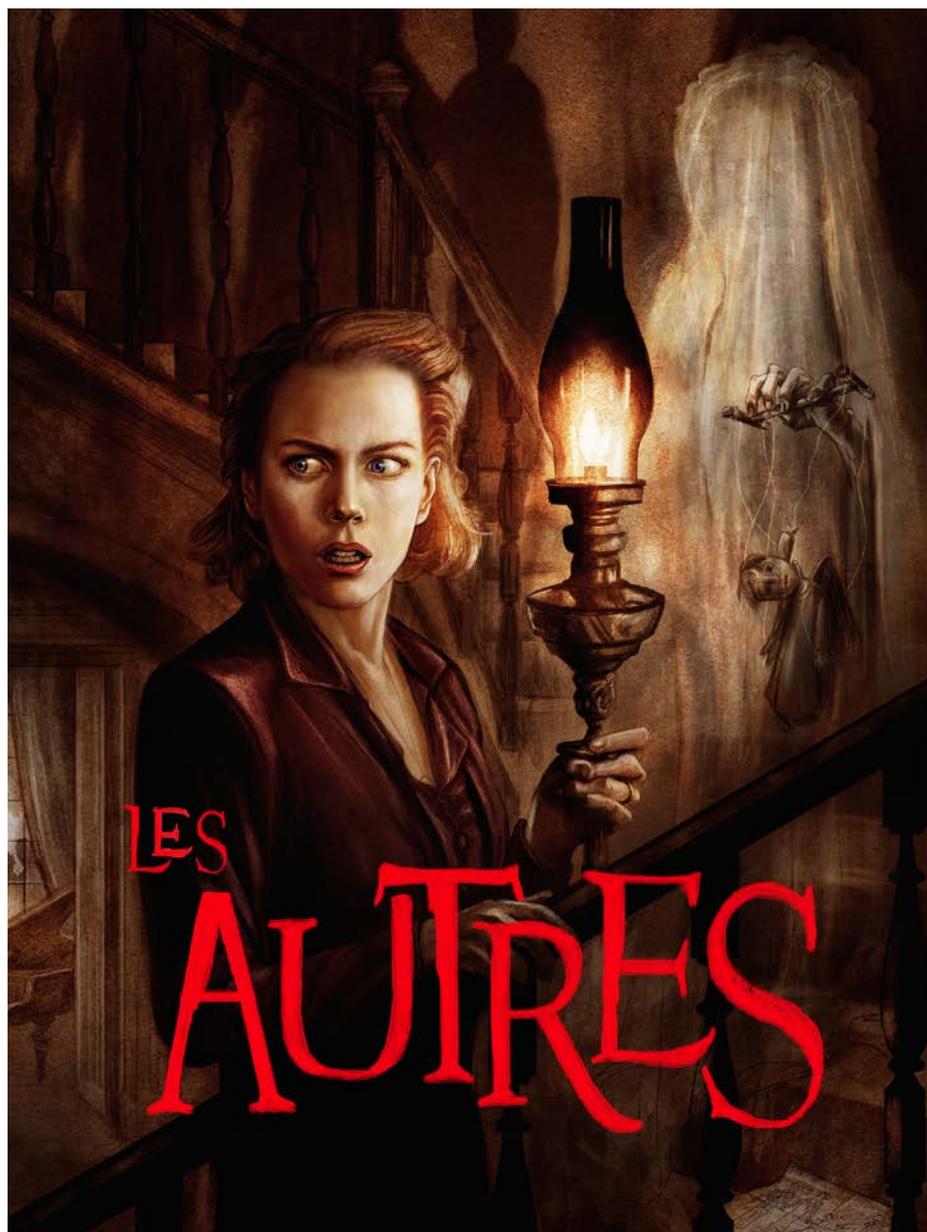
Le point de vue de Norbert Creutz

Le film aborde des thèmes tels que la vie après la mort, la culpabilité, le deuil et la rédemption. Il raconte l'histoire d'un homme qui, après avoir perdu sa femme et son fils dans un accident de voiture, se retrouve confronté à des événements étranges qui remettent en question sa perception de la réalité. *Et après* est réalisé de manière poignante et captivante. Gilles Bourdos parvient à créer une atmosphère sombre et mystérieuse qui correspond bien au thème de l'EMI. Les performances des acteurs, notamment celle de Romain Duris dans le rôle principal, sont convaincantes et émouvantes, ce qui permet au spectateur de s'immerger pleinement dans l'histoire.



Professeur Jacques Besson (médecin et psychiatre), David Perroud (auteur) et Marie Céneç (membre Comité Cinéma)

Les Autres d'Alejandro Amenabar



« FANTÔME. SIGNE EXTÉRIEUR ÉVIDENT D'UNE FRAYEUR INTERNE. »

Ambrose Bierce (1842-1914), artiste, écrivain et journaliste

Il y avait des fantômes en compétition au Festival de Cannes, cette année.

Celui de Marcello Mastroianni (1924-1996), incarné par sa fille Chiara, dans *Marcello Mio* (2024), de Christophe Honoré. Dans ce film, une femme devient un homme. Chiara, la fille, est le fantôme de son père. Lui ressemble-t-elle ? Un peu, avec son chapeau, ses lunettes et les cheveux courts, pourquoi pas ? Et Catherine Deneuve (qui joue Catherine Deneuve) ne voit en sa fille Chiara que Marcello qui lui manque, avoue-t-elle. Un joli conte de fantôme...

Plus poignant : *Les Fantômes* (2024), de Jonathan Millet, qui donne à voir la traque d'un criminel de guerre syrien planqué en Europe par Hamid, une de ses anciennes victimes. Une vraie chasse au fantôme et aux fantômes, ceux qui hantent l'esprit de Hamid, les traumatismes subis en prison, les stigmates de la torture, le deuil. Dans une scène d'une tristesse absolue, Hamid enterre dans le sable la photo de sa femme et de sa fille disparue, avec un petit cheval en bois... A souligner que ce film était en compétition pour le Prix du Jury œcuménique du Festival, qui a fêté son 50^e anniversaire cette année.

Et place, maintenant, aux fantômes d'Alejandro Amenabar, réalisateur de *Les Autres* (2001).

Emmanuel Tagnard, journaliste et membre du comité d'IL EST UNE FOI (ET) : *Les Autres* débute par la voix off de Grace, jouée par Nicole Kidman, expliquant un passage de la Genèse à ses deux enfants, sur un fond d'illustrations anciennes. Thomas Gerber, comment interprétez-vous ce premier plan ?

Thomas Gerber, enseignant et critique de cinéma (TG) : Grace raconte cette histoire et elle a envie que ses enfants y croient, afin qu'ils ne découvrent pas la réalité et pour qu'elle non plus ne redécouvre pas cette réalité. Les illustrations sont typiques d'un livre de contes, et le film évoque des histoires qu'on se raconte,



Logo du film SOS Fantômes (1984), de Ivan Reitman. Auteurs Michael C. Gross. Photo Wikipédia

auxquelles on croit, auxquelles on aimerait que les autres croient également, pour maintenir un secret, pour se protéger du mal ou de la vérité, celle que l'on découvre à la fin du film : Grace a commis l'infanticide.

ET : Amenabar est-il croyant ?

TG : Il convient de dessiner les contours de la personnalité du réalisateur du film, l'espagnol Pedro Amenabar, né au Chili, d'une mère espagnole et d'un père chilien, qui ont déménagé en Espagne alors qu'il avait à peine un an. Il a grandi dans un milieu catholique et était croyant, jusque vers ses 14 ans. A l'époque du tournage du film, il se déclarait agnostique. Par la suite, il deviendra athée. Dans presque toute sa filmographie, il va thématiser la notion de la croyance, sans avoir un point de vue radicalement agnostique ou athée, mais simplement pour poser cette question : pourquoi se raconte-t-on des histoires ? Lorsque, à propos de l'Arche de Noé,

la gouvernante dit à la petite fille qu'il ne faut pas croire tout ce que l'on nous raconte, il y a quelque chose de l'arrière-monde nietzschéen qui se calque sur la réalité.

AT : Au générique du film, on remarque le nom de Tom Cruise, acteur et producteur bien connu. On sait que Tom Cruise est attaché à l'Eglise de Scientologie. A votre avis, y a-t-il un lien entre ses orientations spirituelles personnelles et cette charge très forte contre la chrétienté, à laquelle on assiste dans le film ? On a l'impression que malgré tous ses objets religieux, un chapelet entre autres, Grace ne parvient pas à contrôler la situation.

TG : Elle tente de se protéger de la vérité avec ce chapelet mais cela ne fonctionne pas. La lecture possible du film, que vous venez d'évoquer, n'est pas la mienne. Je pense que Tom Cruise n'a pas forcément eu d'emprise sur le projet du film, ni sur son écriture. Il s'agit d'un projet personnel d'Amenabar qui en a écrit le scénario. On sent bien qu'il a eu envie de signer un film à l'image du cinéma gothique qu'il apprécie beaucoup. Il a aussi composé la musique du film. Si Tom Cruise est présent au générique, c'est parce qu'il a rencontré Amenabar quelques années auparavant et qu'il avait adoré son deuxième film, *Ouvre les yeux* (1997),



Tom Cruise et Nicole Kidman. Montage photo pagesix.com

au point qu'il en a réalisé un remake, *Vanilla Sky* (2001), dans lequel il a joué le rôle principal. Tom Cruise sait dénicher les talents cinématographiques et aime travailler avec des réalisateurs qu'il va littéralement porter. Si son nom figure au générique de *Les Autres*, la raison en est qu'il a voulu aider Amenabar, qu'il considérait comme un cinéaste en devenir, très prometteur. Je ne perçois pas de lecture scientologique dans ce film.

ET: Nicole Kidman joue le rôle de Grace et on pense immédiatement à l'actrice Grace Kelly (1929-1982). Grace, c'est aussi la grâce. Comment voyez-vous ce personnage ? Elle est dans le déni et, en même temps, elle aime ses enfants.

TG: On apprend, à la fin du film, qu'elle a commis une atrocité – un infanticide. Mais tout au long du film, elle se présente comme un personnage plutôt bienveillant. Et à la fin, Amenabar ne la blâme pas tant que cela. Son prénom trouve son sens dans la scène finale, lorsqu'elle dit ne pas savoir

où elle est, et qu'elle aime ses enfants. La grâce réside dans l'amour qu'elle leur porte. Selon moi, c'est un personnage positif, qui démontre que le fait d'avoir une complexité psychologique n'est pas incompatible avec une empathie pour un personnage trouble.

ET: Il y aurait une sorte d'ambiguïté bienveillante...

TG: Empathie envers les domestiques également, même s'ils correspondent à l'archétype du fantôme que l'on ne voudrait pas rencontrer. Ce sont des personnages positifs qui veulent le bien de tout le monde.

ET: Que dire du style d'Amenabar par rapport à ce genre cinématographique assez particulier ? Il en reprend les codes mais il en fait ce qu'il veut.

TG: En termes d'écriture, il prend le contrepied des films de maisons hantées. Il en inverse le *topos*, car dans ce film, on est du côté des morts. Ce sont les vivants qui sont source d'inquiétude et d'angoisse pour ceux qui sont les fantômes. Par exemple, le premier réflexe des personnages de films de maisons hantées serait d'ouvrir les rideaux des fenêtres pour laisser passer la lumière. Au contraire, dans *Les Autres*, les rideaux disparaissent, ce qui est une source de terreur pour Grace. Ce film a un caractère intemporel par son hommage pas du tout lourd

aux chefs d'œuvre du genre. Il n'y a rien de tape-à-l'œil, pas d'effet *scary*, hormis l'apparition de la voyante dans le placard. Amenabar n'a pas cherché à créer de la terreur facile. Ce film est terriblement honnête dans son fond et dans sa forme. On a pu reprocher au réalisateur d'avoir effectué un exercice de style un peu manipulateur dans la mesure où la fin du film nous présente l'histoire sous un nouvel angle, mais c'est l'un des rares films à *twist* que j'aime beaucoup. Une fois que l'on connaît le fin mot de l'histoire, cela ne change pas grand' chose, étant donné qu'il s'agit d'un film qui thématise la narration d'une histoire. Le thème du film est bien le suivant : pourquoi raconte-t-on des histoires ? Et que le *twist* repose sur cette révélation est d'une cohérence absolue. Il n'y a pas de petit malin qui, à la fin, nous donne un coup de coude en disant : « C'était tout le contraire de ce que vous pensiez ! ».

ET: Ce film s'est fait en se faisant...

TG: Effectivement, il n'y a pas de hiérarchie cognitive. Seuls les domestiques savent, mais ils restent bienveillants. Le spectateur suit l'histoire et, par principe, il croit à cette histoire qu'on lui raconte. C'est d'ailleurs le pacte qu'il signe implicitement lorsqu'il entre dans une salle de cinéma. Il suspend son incrédulité pendant la séance et il entre dans le film.



Maison hantée... Photo creativefabrica.com

ET : On pourrait dire que la maison fait office de *camera obscura*.

TG : Effectivement. Cette maison plongée dans l'obscurité évoque le cinéma lui-même, et nous renvoie à notre posture de spectateur se trouvant dans un entre-deux, entre la matérialité du film et sa projection presque fantomatique qui se déroule devant nous.

ET : Comment percevez-vous la figure des enfants ? L'an dernier, nous avons projeté *Fatima* (2020), de Marco Pontecorvo, dans le cadre de l'édition d'IL EST UNE FOI consacrée aux miracles. Les enfants ont-ils la faculté de percevoir un autre monde, ont-ils une sensibilité particulière face aux univers poétiques ?

TG : Dès qu'on a affaire au surnaturel au cinéma, les enfants ont une place à part. Comme dans *L'Exorciste* (1973) de William Friedkin, et *Damien : La Malédiction 2* (1978), de Don Taylor. Le spectateur est un adulte qui ne sait plus raconter des histoires comme les enfants. Il a oublié. Nous avons tous une nostalgie des histoires que l'on nous racontait. Peut-être les enfants ont-ils des antennes que nous avons perdues, pour capter leurs différentes dimensions.

ET : Dans le film, Grace interroge ses enfants sur les différents mondes où vont les morts. Il y en a quatre : le paradis, le purgatoire, les limbes et l'enfer. Y en aurait-il un cinquième, le monde du cinéma ?

TG : Dans le film, la maison représente certainement les limbes, le monde dans lequel Grace est condamnée à errer si elle ne parvient pas à libérer sa conscience du péché qu'elle a commis. Mais elle se pose la question de l'existence des limbes. C'est là qu'on peut percevoir tout le caractère agnostique d'Amenabar.



Portrait d'un enfant mort, portant une couronne de deuil autour de la tête. Jansz de Stom (1615-1657), peintre néerlandais. Photo collectie.groningermuseum.nl, Ben Hartman Wikimedia Commons

Il ne répond pas à cette question : où sont-ils ? Dans un monde des morts ? Mais lequel ?

ET : Pour vous, quel est le message du film ? On a l'impression, avec ces rideaux enlevés, que la lumière pénètre dans cette *camera obscura*. La vérité rend-elle libre ? En tout cas, elle semble toujours triompher...

TG : Amenabar nous met en garde contre une forme de rigorisme religieux qui nous enfermerait dans une lecture radicale et fermée, comme celle de Grace, durant une bonne partie du film.

Une telle lecture nous empêcherait de voir la vérité. Je pense que la vérité triomphe, mais par le doute.

UNE SALLE ANGOISSÉE...

Une spectatrice : J'interprète le retour du mari de Grace comme une EMI. Qu'en pensez-vous ?

TG : Cette interprétation est tout-à-fait plausible. Lorsque les enfants demandent à leur père où vont les gens qui meurent à la guerre, Grace le coupe de manière catégorique. S'ils sont dans le camp des justes, «comme nous», ils iront au paradis, s'ils sont dans le camp des méchants, ils iront en enfer. Mais Amenabar montre que les choses ne sont pas aussi simples que cela. Même en combattant les nazis, une juste cause, on peut avoir une mort qui nous emmène errer. Je n'avais pas pensé à une EMI. Mais j'ai aimé sa manière de ne pas adhérer à ce manichéisme moral, dans un contexte aussi particulier que celui de la Seconde guerre mondiale. En voyant son visage tourmenté, on comprend qu'il ne va pas repartir en paix, au front.

Une spectatrice : A mon avis, Grace présente des problèmes psychiatriques qui relèvent d'un traitement. Bien que croyante et médecin, je pense que prier, dans son cas, ne suffira pas.

TG : Nous parlions de déni, qui peut être de caractère psychiatrique. On voit d'ailleurs Grace prendre régulièrement des médicaments pour calmer ses migraines, et peut-être autre chose. Vous avez certainement raison.

Une spectatrice : Grace paraît enfermée dans sa logique et incapable d'en sortir. Elle est terrifiée à l'idée que ses enfants voient la lumière du jour puisqu'elle est sûre qu'ils sont atteints de protoporphyrie érythroïdétique, une maladie rare qui provoque une hypersensibilité à la lumière. Mais les enfants, eux, paraissent beaucoup plus posés que leur mère.

TG : Dans le film, les enfants sont ceux qui croient le moins aux histoires qu'on leur raconte. «Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les livres» est une réplique dont on peut penser qu'elle devrait sortir de la bouche de Grace. Or, ce sont les enfants qui ont conscience de ne pas tout prendre pour argent comptant dans les récits religieux et les contes.

Geoffroy de Clavière, délégué général d'IL EST UNE FOI (GdC) : A la fin du film, la révélation de l'infanticide n'est-elle pas une porte ouverte à la rédemption ? Comment explique-t-on que tous ces personnages soient devenus des fantômes ?



Fonts baptismaux avec la formule du baptême, à Bastogne (B). Photo Gabriel Sainlez et Jean-François Stoffel, wikiwand.com

TG : L'infanticide est peut-être la cause de leur errance dans les limbes. Ils ne peuvent pas partir en paix parce qu'ils sont morts à la suite de cet événement particulier. Pourquoi Grace a-t-elle tué ses enfants ? Je sais qu'Amenabar avait prévu de filmer la scène et de la monter en flash-back, à la fin du film. Il a décidé, fort heureusement à mon avis, d'y renoncer et de nous laisser avec cette question en suspens.

GdC : Comment le film a-t-il été perçu à sa sortie ?

TG : Le film a été très bien reçu, et la prestation de Nicole Kidman a été presque unanimement saluée. Ce film a fait décoller une nouvelle série de films d'horreur hispaniques – on pense à Guillermo del Toro avec son *Labyrinthe de Pan* (2006) et d'autres.

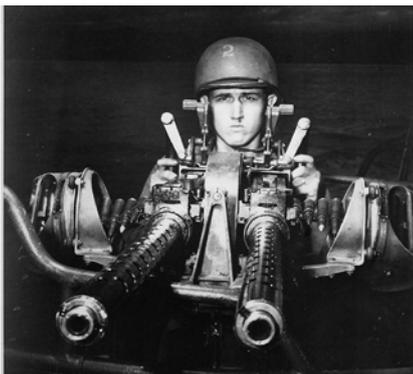


Photo (1943) de la Seconde guerre mondiale. catalog.archives.gov

REGARD SUR LES LIMBES

L'Espérance du salut pour les enfants qui meurent sans baptême

Commission théologique internationale, 2007

Extraits

Introduction

Saint Pierre exhorte les chrétiens à être toujours prêts à rendre compte de l'espérance qui est en eux. Le présent document traite de l'espérance que les chrétiens peuvent avoir quant au salut des enfants qui meurent sans baptême. Il indique comment une telle espérance s'est développée durant les dernières décennies et quels sont ses fondements, afin de permettre de rendre compte de cette espérance. Bien qu'à première vue ce sujet puisse apparaître périphérique dans les préoccupations théologiques, des questions extrêmement profondes et complexes sont impliquées pour l'expliquer correctement, et une telle explication est requise aujourd'hui par d'urgentes nécessités pastorales.

De nos jours, le nombre d'enfants qui meurent sans baptême s'accroît beaucoup. Cette réalité est due en partie au fait que leurs parents sont non pratiquants, sous l'influence du relativisme culturel et du pluralisme religieux, mais aussi en partie aux conséquences de la fécondation in vitro et de l'avortement. Etant donné ces développements, la question du sort de ces

enfants se pose avec une urgence nouvelle. Dans une telle situation, les voies par lesquelles un tel salut peut se réaliser paraissent toujours plus complexes et problématiques. L'Eglise, fidèle gardienne de la voie du salut, sait que celui-ci ne peut se réaliser que dans le Christ et par le Saint-Esprit. Cependant, en tant que Mère et Maîtresse, elle ne peut pas ne pas réfléchir à la destinée de tous les êtres humains, créés à l'image de Dieu, et spécialement des plus faibles. Les adultes, parce qu'ils sont doués de raison, de conscience et de liberté, sont responsables de leur propre destinée dans la mesure où ils acceptent ou rejettent la grâce de Dieu. En revanche, les petits enfants qui n'ont pas encore l'usage de la raison, de la conscience et de la liberté ne peuvent pas décider pour eux-mêmes. Les parents, lorsqu'ils n'ont pas l'assurance morale du salut de leurs enfants, en éprouvent une profonde souffrance ainsi que des sentiments de culpabilité ; et on manifeste une difficulté toujours croissante à accepter que Dieu soit juste et miséricordieux s'il exclut de la béatitude éternelle les enfants qui n'ont pas de péchés personnels, qu'ils soient chrétiens ou non. D'un point de vue théologique, le développement d'une théologie de l'espérance et d'une ecclésiologie de communion, en même temps que la reconnaissance de la grandeur de la miséricorde divine, remettent en cause une vision indûment restrictive du salut. En fait, la volonté salvifique universelle de Dieu et la médiation corrélativement universelle du Christ signifient que toutes les notions théologiques qui, en définitive, remettent en question la toute-puissance de Dieu, et en particulier sa miséricorde, sont inadéquates.



Pierre tombale à Montréal, Mont-Royal. Photo ecomuseedupatrimoine.org

L'idée des limbes, que l'Eglise a employée pendant des siècles pour désigner le sort des enfants qui meurent sans baptême, n'a pas de fondement clair dans la Révélation, même si elle a été longtemps utilisée dans l'enseignement théologique traditionnel. De plus, penser que les enfants qui meurent sans baptême sont privés de la vision béatifique, ce qui a depuis si longtemps été considéré comme la doctrine commune de l'Eglise, suscite de nombreux problèmes pastoraux, à tel point que beaucoup de pasteurs d'âmes ont réclamé une réflexion plus approfondie sur les voies du salut. Cette nécessaire reconsidération des enjeux théologiques ne peut faire l'impasse sur les conséquences tragiques du péché originel. Le péché originel implique un état de séparation d'avec le Christ, et cela exclut assurément la possibilité de la vision de Dieu pour ceux qui meurent en cet état.

Premièrement, dans sa réflexion sur la question du sort des enfants qui meurent sans baptême, la communauté ecclésiale doit garder à l'esprit le fait que Dieu est à proprement parler le « sujet » plutôt que l'objet de la théologie. La première tâche de la théologie consiste donc à écouter la Parole de Dieu. La théologie écoute la Parole de Dieu exprimée dans les Ecritures afin de la communiquer avec amour à tous les hommes. Cependant, en ce qui concerne le salut de ceux qui meurent sans baptême, la Parole de Dieu dit peu de choses, voire rien. La discrétion de l'Ecriture sur ce sujet doit donc être interprétée à la lumière

des textes qui concernent le dessein universel de salut et les voies de salut. En bref, le problème qui se pose aussi bien à la théologie qu'à la pastorale est celui de sauvegarder et de réconcilier deux séries d'affirmations bibliques : celles qui ont trait à la volonté salvifique universelle de Dieu et celles qui touchent à la nécessité du baptême comme voie pour être libéré du péché et conformé au Christ.

Deuxièmement, en tenant compte du principe « *lex orandi, lex credendi* », la communauté chrétienne remarque qu'il n'est pas fait mention des limbes dans la liturgie. De fait, la liturgie comporte une fête des saints Innocents qui sont vénérés comme martyrs, bien qu'ils ne fussent pas baptisés, parce qu'ils furent tués « à cause du Christ ». Un développement liturgique important intervint même par l'introduction de funérailles pour les enfants morts sans baptême. Nous ne prions pas pour ceux qui sont damnés. Le Missel romain de 1970 a introduit une messe de funérailles pour les enfants non baptisés que leurs parents avaient l'intention de présenter au baptême. L'Eglise confie donc à la divine miséricorde ces enfants qui meurent sans être baptisés. Dans son Instruction sur le baptême des petits enfants de 1980, la Congrégation pour la Doctrine de la Foi a de nouveau affirmé : « Quant aux petits enfants décédés sans avoir reçu le baptême, l'Eglise ne peut que les confier à la miséricorde de Dieu, comme elle fait dans le rite des funérailles établi pour eux. »



Jésus dit
à ses apôtres :
"Laissez les
enfants venir à
moi, ne les
empêchez pas,
car le royaume
de Dieu est à
ceux qui leur
ressemblent".

Marc 10, 14

Le Catéchisme de l'Eglise catholique ajoute que « la grande miséricorde de Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés (voir 1 Tm 2, 4), et la tendresse de Jésus envers les enfants, qui lui a fait dire “Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas” (Mc 10, 14), nous permettent d'espérer qu'il y ait un chemin de salut pour les enfants morts sans baptême ».

Troisièmement, l'Eglise ne peut manquer d'encourager l'espérance d'un salut pour les enfants qui meurent sans le baptême par le fait même qu'elle « prie pour que personne ne se perde » et qu'elle prie dans l'espérance que « tous les hommes soient sauvés ». Sur la base d'une anthropologie de la solidarité, affermie par une compréhension ecclésiale de la personnalité corporative, elle connaît l'aide que peut apporter la foi des croyants.

L'Evangile de saint Marc décrit de fait une occasion où la foi de certains a été efficace pour le salut d'un autre. Ainsi, alors même qu'elle sait que la voie normale pour obtenir le salut dans le Christ est le baptême « in re », l'Eglise espère qu'il puisse y avoir d'autres voies pour obtenir la même fin. Puisque « par son Incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme », et puisque le Christ est mort pour tous, et encore parce que tous sont en fait « appelés à une unique et même destinée, qui est divine », l'Eglise croit que « l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associés au mystère pascal ».

Enfin, dans sa réflexion théologique sur le salut des petits enfants qui meurent sans baptême, l'Eglise respecte la hiérarchie des vérités et commence par réaffirmer clairement la primauté du Christ et de sa grâce qui l'emporte sur Adam et le péché. Jésus-Christ, dans son existence pour nous et dans la puissance rédemptrice de son sacrifice, est mort et ressuscité pour tous. Par toute sa vie et son enseignement, il a révélé la paternité de Dieu et son amour universel. La nécessité du baptême est de foi ; pourtant, la tradition et les documents du Magistère qui ont réaffirmé cette nécessité ont besoin d'être interprétés. D'une part, s'il est vrai que la volonté salvifique universelle de Dieu ne s'oppose pas à la nécessité du baptême, il est également vrai que les petits enfants n'opposent aucun obstacle volontaire à la voie de la grâce rédemptrice. D'autre part, le baptême est conféré aux petits enfants qui sont exempts de péchés personnels, non seulement pour les libérer du péché originel, mais encore pour les insérer dans la communion de salut qu'est l'Eglise, au moyen de la communion à la mort et à la résurrection du Christ. La grâce est entièrement gratuite parce qu'elle est toujours un pur don de Dieu. La damnation, toutefois, est méritée parce qu'elle est la conséquence du libre choix de l'homme. L'enfant qui meurt avec le baptême est sauvé par la grâce du Christ et par l'intercession

de l'Eglise, même sans sa coopération. On peut se demander si l'enfant qui meurt sans baptême, mais pour lequel l'Eglise exprime dans sa prière le désir qu'il soit sauvé, peut être privé de la vision de Dieu, même sans sa coopération.

[...]

« Spes Orans » : des raisons pour espérer

[...]

e) « Lex orandi, lex credendi »

Dans l'Eglise latine, avant Vatican II, il n'existait pas de rite des funérailles pour les enfants morts sans baptême et ils étaient enterrés en terre non consacrée. A proprement parler, il n'existait pas non plus de rite des funérailles pour les enfants baptisés, mais dans leur cas on célébrait une messe des Anges et on leur accordait bien sûr une sépulture chrétienne. Grâce à la réforme liturgique qui a suivi le concile, le Missel romain contient désormais une messe de funérailles pour un enfant qui meurt avant le baptême, et le Rituel des funérailles contient aussi des prières spéciales pour cette situation : dans les deux cas, la tonalité des prières est manifestement prudente ; mais c'est aujourd'hui un fait que l'Eglise exprime liturgiquement son espérance en la miséricorde de Dieu, et confie l'enfant à sa sollicitude d'amour. Cette prière liturgique reflète, en même temps qu'elle le façonne, le « sensus fidei » de l'Eglise latine en ce qui concerne le sort des enfants qui meurent sans baptême : « lex orandi, lex credendi ». De façon significative, dans l'Eglise grecque-catholique il n'existe qu'un seul rite des funérailles pour les enfants, qu'ils soient baptisés ou qu'ils ne le soient pas encore, et l'Eglise prie pour tous les enfants afin qu'ils soient reçus dans le sein d'Abraham où il n'y a ni douleur ni tristesse, mais seulement vie éternelle.

« Quant aux enfants morts sans baptême, l'Eglise ne peut que les confier à la miséricorde de Dieu, comme elle le fait dans le rite des funérailles pour eux. En effet, la grande miséricorde de Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés (voir 1 Tm 2, 4), et la tendresse de Jésus envers les enfants, qui lui a fait dire : “Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas” (Mc 10, 14), nous permettent d'espérer qu'il y ait un chemin de salut pour les enfants morts sans baptême. D'autant plus pressant est aussi l'appel de l'Eglise à ne pas empêcher les petits enfants de venir au Christ par le don du saint baptême. »

f) L'espérance

Au sein de l'espérance que l'Eglise porte pour toute l'humanité, et qu'elle désire proclamer à nouveau au monde d'aujourd'hui, y a-t-il une espérance pour le salut des enfants morts sans baptême ? Nous avons attentivement réexaminé cette question complexe, avec gratitude et respect pour les réponses qui ont été données au cours de l'histoire de l'Eglise, mais aussi avec la conscience qu'il nous incombe de donner une réponse cohérente pour aujourd'hui. En réfléchissant au sein de l'unique tradition de foi qui unit l'Eglise à travers les âges, et en mettant toute notre confiance dans la conduite du Saint-Esprit que Jésus a promis à ses disciples pour les introduire « dans la vérité tout entière », nous avons tenté de lire les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Evangile. Notre conclusion est que les multiples éléments que nous avons examinés plus haut offrent des fondements théologiques et liturgiques solides pour espérer que les petits enfants qui meurent sans baptême seront sauvés et jouiront de la vision bienheureuse de Dieu. Nous soulignons que ce sont des raisons d'espérer dans la prière plutôt que des fondements d'une connaissance certaine. Il y a beaucoup de choses qui, tout simplement, ne nous ont pas été révélées. Nous vivons de la foi et de l'espérance dans le Dieu de miséricorde et d'amour qui nous a été révélé en Jésus-Christ, et l'Esprit nous incite à prier dans une perpétuelle action de grâces et dans la joie.

Ce qui nous a été révélé, c'est que la voie ordinaire du salut passe par le sacrement du baptême. Aucune des considérations présentées plus haut ne doit être comprise comme une atténuation de la nécessité du baptême ni comme une justification pour retarder l'administration de ce sacrement. Au contraire, nous tenons à l'affirmer de nouveau en conclusion : ces considérations procurent de solides fondements à l'espérance que Dieu sauvera ces enfants lorsque nous n'avons pas été capables de faire pour eux ce que nous aurions voulu faire, à savoir les baptiser dans la foi et dans la vie de l'Eglise.

Le présent texte a été approuvé in forma specifica par la Commission théologique internationale, puis il a été soumis à son président, le cardinal William J. Levada ; celui-ci, après avoir reçu l'approbation du Saint-Père lors d'une audience qui lui a été accordée le 19 janvier 2007, en a approuvé la publication.



Lex orandi, lex credendi (2020). Œuvre de Elisabeth Bristol Clayton, imaginationredeemed.com

LES AUTRES (THE OTHERS)

Alejandro Amenabar – 2001, Espagne / Etats-Unis / France

LES FANTÔMES, UNE DOUBLE VIE ?

Débat animé par Emmanuel Tagnard
avec Thomas Gerber, enseignant et
critique de cinéma

L'auteur

Né en 1972, Alejandro Amenabar fut pendant une quinzaine d'années le principal concurrent de Pedro Almodovar au titre de grand cinéaste espagnol. Par ailleurs, tout les distingue, Amenabar débutant comme fer-de-lance d'un cinéma fantastique ibère en plein essor (*Tesis, Abre los ojos*) avant d'élargir son inspiration sous une forme plus classique (*Mar adentro, Agora*). *The Others*, sélectionné en compétition à la Mostra de Venise en 2001, se situe à la charnière.

L'échec international immérité de son « péplum féministe » *Agora* (sur Hypatie d'Alexandrie) a hélas coupé Amenabar dans son élan, son récent film sur la guerre d'Espagne *Mientras dure la guerra* (*Lettre à Franco*, 2019) ne trouvant pas plus distribution en Suisse.

L'histoire

En 1945, la Seconde Guerre mondiale est terminée mais le mari de Grace n'est pas revenu du front. Retirée dans une grande demeure victorienne isolée sur l'île de Jersey, elle y élève seule ses deux enfants, Anne et Nicholas, selon des principes très stricts. Ces derniers sont en effet atteints d'un mal étrange, une photosensibilité extrême, et ne peuvent être exposés à la lumière du jour. Lorsqu'un trio de domestiques vient proposer ses services, Grace les engage tous les trois. C'est alors que commencent à se manifester des phénomènes étranges, qui la poussent à penser que le manoir pourrait être hanté.

Le point de vue de Norbert Creutz

Alors même qu'on ne pensait plus possible de renouveler le thème des fantômes au cinéma est apparu ce film, aussi original que singulièrement beau et troublant. Une Nicole Kidman au sommet de sa carrière au sortir d'*Eyes Wide Shut* de Stanley Kubrick ne s'y est pas trompée, faisant confiance au jeune Alejandro Amenabar. Trop souvent réduit à son seul final, *The Others* est une œuvre parfaitement pensée et réalisée, jusqu'à sa musique composée par le cinéaste lui-même. Dans un cadre anglais convenu qui rappelle le classique *Les Innocents* de Jack Clayton, l'Espagnol distille de l'étrange avant de renverser complètement le jeu. Et si cet au-delà si inimaginable était d'abord affaire de point de vue ? Bien mieux qu'un film de malin, *The Others* devient ainsi une leçon de mise en scène qui invite à considérer la relativité de nos certitudes.

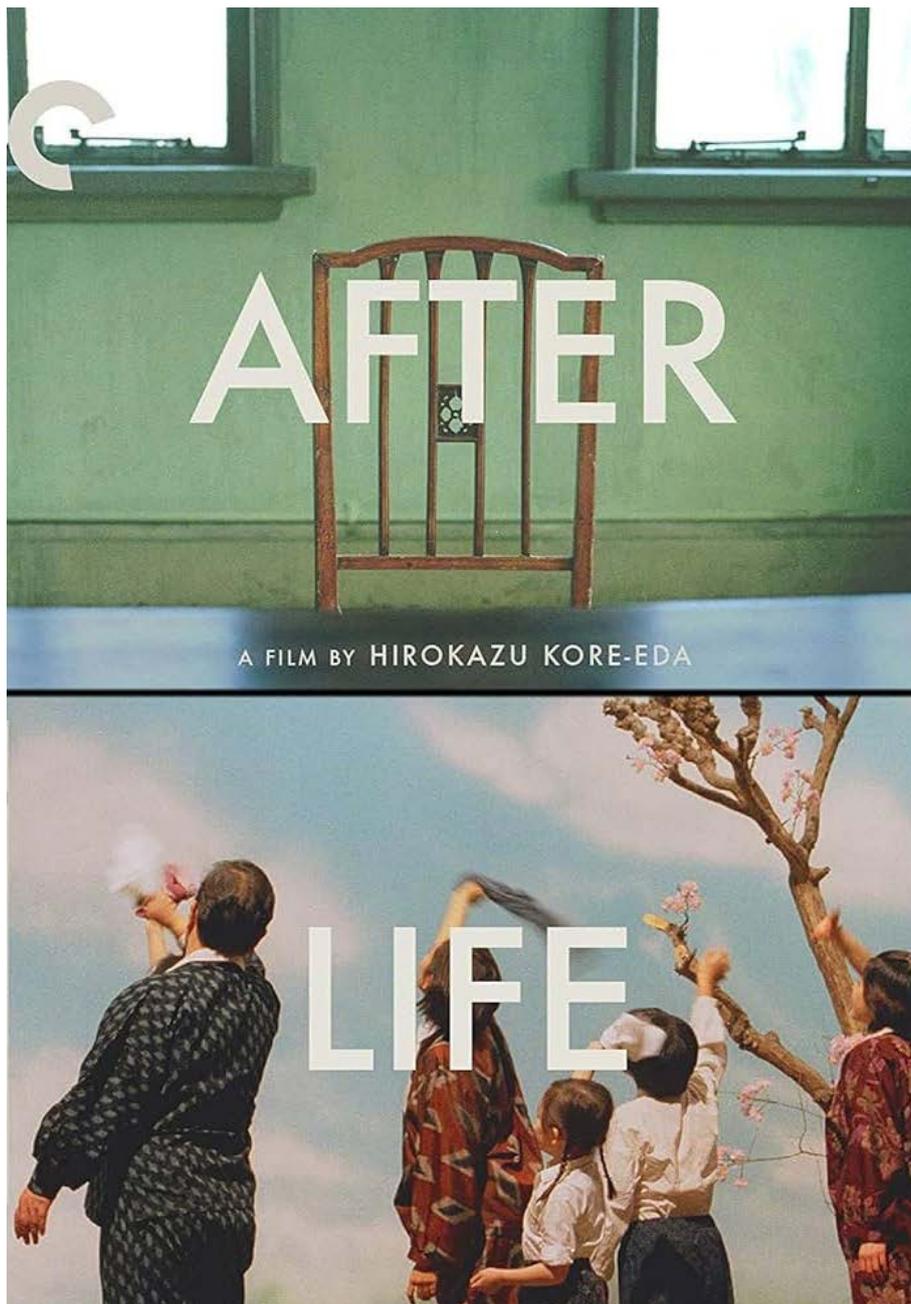


Geoffroy de Clavière (membre Comité Cinéma),
Thomas Gerber (enseignant et critique cinéma) et
Emmanuel Tagnard (membre Comité Cinéma)

« Ce film démodé, anti-spectaculaire et porté par la performance de Nicole Kidman, nous rappelle quelque chose de crucial. La véritable source de terreur, de mystère et de plaisir dans les films ne vient pas des monstres numérisés ou des plans effrénés, mais du royaume obscur des émotions humaines, de la maison hantée qui sommeille en chacun de nous. »

Andrew O'Hehir, *Salon.com*, 10.8.2001

After Life de Hirokazu Kore-eda



« RIEN N'EST PLUS RESPONSABLE DE BONS VIEUX SOUVENIRS QU'UNE MAUVAISE MÉMOIRE »

Franklin P. Adams (1881-1960), chroniqueur et poète américain

After Life (1998) est un film qui cache bien son jeu. Des fonctionnaires d'un « centre de transition vers l'au-delà », nommons-le ainsi, convoquent des morts pour un séjour d'une semaine dans ses locaux, dans le but de leur faire choisir le meilleur souvenir de leur vie, puis de le reconstituer sur un plateau de cinéma, pour enfin le leur projeter en salle, prélude à leur départ vers l'au-delà. Ceux et celles qui n'ont pas réussi, ou n'ont pas pu choisir leur meilleur souvenir, ou encore, pour quelque autre raison, ne sont pas prêts pour cette introspection, ne quittent pas le centre à la fin de cette semaine. Ils y restent, prenant alors la place de fonctionnaires qui, eux, anciens candidats recalés au meilleur souvenir, peuvent alors partir pour leur dernière demeure. Et c'est reparti pour un tour. Le lundi de la semaine qui suit, arrive au centre un nouveau lot morts. Intrigant, n'est-ce pas ?

Bon à savoir : dans les rites funéraires japonais, à la suite de la crémation du corps (des morts, bien sûr), les cendres sont placées dans une urne qui est ramenée à la maison familiale, déposée sur un autel bouddhique, et conservée pendant 49 jours. Pendant cette durée, le *sōryo*, un moine bouddhiste prie les 3^e, 7^e, 21^e et le 49^e jour pour guider l'âme du défunt, car il est important de trancher les derniers liens qui le rattachent au monde, afin qu'il puisse trouver la paix. Mais les familles peuvent conserver l'urne jusqu'à un an après le décès, avant la mise au tombeau dans le cimetière.

D'où l'analogie avec le séjour d'une semaine au « centre de transition vers l'au-delà », dans le film.

Jusque-là, c'est simple. Mais pourquoi cette semaine au centre est-elle consacrée au choix, par les morts, de leur meilleur souvenir ? Pour les aider à réfléchir à leur vie, etc. ?

Mais pourquoi, vraiment pourquoi, une fois leur choix fait, doit-il être reconstitué sur un plateau de cinéma le plus exactement possible ? Pour en faire un film. Bon...

Mais pourquoi, pourquoi, pourquoi encore, assistent-ils à la projection de ce film avant de partir pour l'au-delà ? On pourrait légitimement penser que, s'ils ont un meilleur souvenir bien précis en tête, il n'est guère besoin de le reconstruire matériellement, de le filmer pour ensuite le leur projeter en salle ? Un peu saugrenu...

Pas tellement, pour Hirokazu Kore-eda, le réalisateur d'*After Life*. Plus importante que la réalité du souvenir dans la mémoire des morts, paraît être celle de sa transmutation en film. Alors, pour « bien partir », faudrait-il « voir sa vie comme dans un film », selon l'expression idoïne, auquel cas le cinéma pourrait être un remède à partir ? Osé, non ? Le cinéma comme grand propitiatoire – du latin chrétien *propitiator*, « intercesseur » – vers l'au-delà ?

Frédéric Montvoisin, historien du cinéma (FM) : *After life* est un film composé d'un mélange de fiction et de documentaire et j'aimerais tout d'abord préciser que les personnages dont Hirokazu Kore-eda, le réalisateur,



Arrivée des morts de *After Life* au « centre de transition vers l'au-delà ». Photo mubi.com



Personnages de *After Life* interrogés sur leur meilleur souvenir. Photos Criterion Collection, x.com

présente les récits, ne sont pas tous réels. Certains sont des caractères de fiction interprétés par des acteurs. Lorsqu'il s'est lancé dans, *After Life*, son deuxième film de fiction après *Maborosi* (1995), il a souhaité plonger le public dans la culture occidentale, en s'inspirant du concept de purgatoire. Pour l'aider à construire le scénario du film, il a embauché des étudiants chargés de réaliser des entretiens avec des passants, enregistrés et filmés, dans les rues de Tokyo, avec pour sujet leur meilleur souvenir. Il a ainsi rassemblé plus de 600 heures d'enregistrement.

En les visionnant, il lui est venu l'idée de reprendre contact avec certaines des personnes qui avaient été interviewées, en vue de les inscrire directement dans le film. Il en a contacté sept, dont deux n'ont pas donné suite à sa demande. Parmi ceux et celles qui ont accepté, il a fait la connaissance d'un homme qui avait beaucoup fanfaronné sur ses succès auprès des femmes. Ce dernier lui a expliqué qu'il avait parlé avec autant d'assurance parce qu'il avait repéré deux jeunes étudiantes écoutant son interview « en douce », et qu'il en avait rajouté pour se faire mousser. Cela rappelle le personnage qu'on voit au début du film, qui est en fait un acteur. Une femme interviewée, ayant refusé de participer au film, a été remplacée par une actrice, Tamata, la jeune femme à la robe rouge. Elle est devenue le personnage central du film.

Cette genèse a conduit à un mélange assez surprenant de documentaire et de fiction, dans une alchimie singulière. En bon metteur en scène, jeune et un peu arrogant, Kore-eda avait interdit à son chef-opérateur de tourner en dehors des scènes prévues, en particulier lors de celles de construction des décors. Mais celui-ci en a fait à sa tête et a filmé

tout ce qui l'intéressait. Cela a eu deux conséquences : tout d'abord, il a fini par manquer de pellicule, et Kore-eda s'est vu dans l'obligation de racheter de la pellicule moins chère, ce qui fort heureusement ne se voit pas à l'écran en raison d'un gros travail d'étalonnage ; et secondement, il en a profité pour modifier des scènes, notamment celle qui structure tout le film, et qui n'était pas prévue. Lors de la scène du montage de l'avion, les machinistes, pour des raisons pratiques, avaient installé les ailes en dessous du fuselage. Kore-eda a catégoriquement refusé et a les a fait placer au-dessus du fuselage, afin que cet avion de décor corresponde exactement au récit du personnage concerné, un pilote. Kore-eda tenait à ce que le souvenir de ce pilote puisse se matérialiser pleinement. Dans l'ensemble, les personnages de la vie réelle avaient des insistances sur ce genre de détails. Le pilote, avec les ailes

de son avion, le passager du tramway, avec la casquette du wattman, la jeune femme, avec le mouchoir. Le moment-clé du film se situe lors du tournage de la scène de l'avion, au cours de laquelle la jeune fille arrive sur le tournage, sans prévenir, pour annoncer s'être rendue sur la tombe de son frère pour lui dire qu'elle jouait dans ce film. Cet instant est fondamental. Kore-eda va s'en servir pour aider les personnages à exprimer leurs affects.

Bertrand Bacqué, diacre et membre du comité d'IL EST UNE FOI (BB) : Très vite, dans le film, est mise de côté la question du bien et du mal...

FM : C'est un peu plus compliqué. Durant la semaine passée au « centre de transition vers l'au-delà », les personnages sont dans une sorte de purgatoire. Mais à la fin, presque tout le monde va

aller au paradis. Sauf ceux qui prennent la place des fonctionnaires qui sont devenus prêts à y partir. Ce centre de transition, c'est « l'avant-paradis ». Côté fiction, à la toute fin du film, le jeune homme irritable qui n'avait rien à dire, va finalement choisir un de ses souvenirs, Mais un de ses souvenirs de mort, donc un souvenir tout frais. Or, il est censé choisir un souvenir de son vécu de vivant. Du coup, nous sommes face à une vie après la mort. Après la mort, il y a une deuxième vie dans laquelle il va choisir son souvenir.

BB : Ce film est un magnifique hommage au cinéma, dans son rôle de remémoration, avec ce trouble permanent entre fiction et documentaire.

FM : Nous sommes dans la fabrique du souvenir et le cinéma est une fabrique du souvenir, nous en avons tous fait l'expérience.



A la suite du séisme de 2011 sur la côte Pacifique du Tōhoku (J), la cabine du « téléphone du vent », œuvre du paysagiste Itaru Sasaki, créée à la suite du décès de son cousin, a été ouverte au public. Cette installation permet de communiquer symboliquement avec les morts. Elle a inspiré des cabines similaires dans d'autres endroits du monde. Photo lepetitvarois.fr

On ne se souvient en général pas très bien de ce qu'on a vu à la télé ou sur son ordinateur, alors que l'on se souvient souvent du lieu avec qui, au cinéma, on a vu un film, par exemple. Nous avons une mémoire affective d'une puissance débordante. La lumière joue aussi son rôle. Le cinéma est avant tout l'art de la lumière. Cette manifestation de passage d'un monde à un autre se traduit par la lumière. Dans nombre de plans, une lumière blanche apparaît à travers les fenêtres, qui permet de faire remonter la brume extérieure. Le film est un mélange de documentaire et de fiction qui finit par les invisibiliser tous les deux. Pour moi, l'au-delà est un entre-deux. La formule peut paraître paradoxale, mais cette espèce de purgatoire se situe bien entre le monde des vivants et le monde des morts. Le monde du cinéma est aussi dans cette dynamique. Tous les films de Kore-eda tournent autour de la question du lien. Les souvenirs sont des souvenirs de famille, de liens. Kore-eda a été marqué par l'absence de son père. Tout son cinéma travaille sur un souvenir, absent, mais qu'il tente de faire ressurgir.

BB : Kasuko, vous êtes doctorante en histoire de l'art à l'Université de La Sorbonne. Qu'est-ce que l'au-delà au Japon ?

Kasuko (K) : Kore-eda a voulu réaliser un film pour les Occidentaux. On dit, au Japon, que si l'on a des sentiments qui vous restent au moment de mourir, on ne peut pas aller dans l'autre monde. Donc, on reste entre les deux mondes. C'est ce qui a lieu dans le film, pour les personnages qui travaillent entre les deux mondes.

LA SALLE SE FAIT UN CINÉMA !

Une spectatrice : Quel est le sens du parcours de la jeune fille amoureuse et de l'image de la lune, que l'on voit à la fin du film ?

FM : Cette jeune fille représente certainement ce que ces morts ont été avant, comme le jeune homme avec ses doutes. Ce qu'il leur reste de « vie » va s'estomper progressivement. On voit la Lune à plusieurs reprises. Un sous-titrage en français m'a perturbé : quand le vieux monsieur parle de la Lune et de sa lumière, cela signifie, en fait, que c'est le regard porté sur les choses, qui change. Et lorsque la jeune fille voit cette Lune dont nous comprenons, en tant que spectateurs, qu'elle est artificielle, nous sommes dans la même idée de construction des souvenirs des gens qui vont partir. Ce n'est pas la Lune en tant que telle qui compte, c'est le regard que nous lui portons. Comme au cinéma, on sait bien que ce que nous voyons n'existe pas. C'est un film. Une construction faite de cadrages, de lumières, de mises en scène. Et nous adhérons également au temps du récit. Quand la jeune fille voit la Lune, elle prend conscience que c'est son regard qui porte et qui compte, et non pas la Lune en elle-même.

K : On voit bien que, avec ses sentiments d'amoureuse, elle a du mal à partir, à accepter qu'elle soit morte.

Une spectatrice : J'ai eu l'impression que la lumière représentait Dieu ou Saint Pierre...

FM : Cela résonne très bien avec le cinéma des frères Cohen, où celui qui va interpréter la présence de Dieu est toujours le personnage le plus humble en termes de statut. C'est une jolie idée.

Une spectatrice : La mort n'est pas forcément un moment triste ou de deuil. L'âme dispose de 49 jours pour effectuer son voyage vers la mort. Dans le film, cette durée d'une semaine exprime le fait que ces morts sont en chemin. Mais à la fin de la semaine, tout le monde ne part pas. Ceux qui ne sont pas prêts prennent la place des membres de l'équipe d'organisation de la transition des morts vers l'au-delà, qui eux sont enfin prêts à partir. D'ailleurs, certains de ces « fonctionnaires » disent travailler là depuis déjà très longtemps.

Un spectateur : Quelle différence entre les personnages réels et les acteurs ?

FM : Les premiers personnages à évoquer leurs souvenirs sont des personnages de fiction et ce sont eux qui apportent de l'humour au film : le fanfaron aux conquêtes féminines, celui qui a eu une vie tellement normale qu'il ne peut en choisir un. Cela nous amuse beaucoup. Puis viennent les personnages réels, avec leurs sensations. C'est une manière d'amener le spectateur à interroger ses propres sensations.

BB : C'est la qualité d'un grand film d'intégrer le spectateur dans le déroulement d'un processus. Kore-eda, dans la construction du film, a tout fait pour que, petit-à-petit, le spectateur se sente dans la peau de l'un ou l'autre de ces personnages qui ont leurs grands et leurs petits souvenirs, leurs grandes et leurs petites sensations.

Un spectateur : Cette sorte de stage qu'effectuent les personnages dans ce centre ne serait-il pas ce que nous appelons le purgatoire, dans le christianisme ?

FM : Pourquoi pas ? Kore-eda dit qu'il ne faut jamais croire quelqu'un sur parole, et surtout pas un réalisateur. Le film se déroule-t-il au Japon ou en Occident ? L'arrivée des personnages au centre, avec la séance d'enregistrement, c'est l'administration japonaise dans toute sa splendeur ! L'architecture des lieux est aussi très japonaise. Le tintement de la cloche fait penser aux cérémonies bouddhistes.

Une spectatrice : Pourquoi durant cette semaine intermédiaire entre la mort et le départ vers l'au-delà, le sujet des souvenirs est-il tant important ?

FM : C'est bien le sujet du film. Comment choisir le meilleur souvenir de sa vie ?



La momification des moines Sokushinbutsu est une pratique bouddhiste, plus exactement d'une branche du bouddhisme Shingon fondée par Kobo-Daishi. Elle a pour but de préserver le corps de la décomposition. Selon les croyances, la conservation de la chair permettrait d'atteindre la sagesse extrême, d'accéder au paradis du Bouddha Amida, et d'assurer une meilleure réincarnation. Photo abc-obseques.com

ITAKO, DERNIÈRES CHAMANES DU MONT OSORE

« Ce film documentaire d'une durée de 26 minutes, réalisé par Nina Barbier, présente une tradition de femmes médiums non-voyantes, existant depuis quatre siècles au nord de l'île d'Honshu, les Itako. Cette tradition ancestrale née à l'ère Edo, classée au « patrimoine immatériel du Japon », se meurt doucement. Cependant, elle résonne au plus profond de nous-même car elle explore notre relation avec l'au-delà : les Itako sont là pour apaiser les esprits et rassurer les vivants. Le fait qu'elles soient non voyantes leur octroie ce pouvoir particulier de communiquer avec les défunts. Le film présente deux chamanes Itako, Nake Takamura, âgée de 93 ans, une des dernières Itako non voyantes, et Hiroko Matsuda, 54 ans, voyante, et qui a choisi cette tradition car elle s'est sentie appelée par les esprits. Aujourd'hui, les demandes de consultation d'une chamane itako sont très fortes, en raison du tsunami de 2011 et de la récente pandémie. Cet engouement est lié au fait que les Japonais pensent que l'âme d'une personne décédée d'une mort violente viendra persécuter ceux qui sont encore sur cette terre, tel un fantôme. Chaque année, les dernières Itako consultent au Mont Osore, lieu des enfers pour les Japonais, qui se pressent pour y prier leurs défunts et prendre des nouvelles de l'au-delà. »

Fondation Franco-Japonaise Sasakawa (2024)



Itako du mont Osore. Photo japanization.org



Le robot Pepper, de Soft Bank, en habit de moine à la foire de la fin de vie, à Tokyo, en 2017. Photo lebizareum.com

AFTER LIFE (WANDAFURU RAIFU)
Hirokazu Kore-Eda – 1998, Japon

QUAND LES MORTS SE SOUVIENNENT...

**Débat animé par Bertrand Bacqué avec
Frédéric Montvoisin, historien du cinéma**

L'auteur

On ne présente plus le Japonais Hirokazu Kore-eda, né à Tokyo en 1962, dont les films depuis une dizaine d'années (*Tel père, tel Fils*, dernièrement *L'Innocence / Monster*) font l'événement, et plus seulement pour la critique. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, même s'il représente un cas exceptionnel de cinéaste asiatique propulsé dans la cour des grands dès son premier film (*Maboroshi – La lumière de l'illusion*, présenté en compétition à la Mostra de Venise en 1995). Avant tout cinéaste de l'intime, Kore-eda a longtemps cultivé une certaine discrétion, même quand il flirtait avec un genre comme dans *After Life*. Autant dire que sa Palme d'Or pour son 13^e opus, *Une Affaire de famille* (2018) fut une consécration on ne peut plus méritée.



Frédéric Montvoisin (historien du cinéma) et Bertrand Bacqué (directeur artistique IL EST UNE FOI)

L'histoire

Dans un bâtiment administratif ou scolaire d'aspect démodé situé dans les limbes, une vingtaine de récents défunts sont invités à raconter leur plus beau souvenir afin que celui-ci soit filmé. Certains ont vite choisi, d'autres hésitent, mais l'affaire doit être bouclée en une semaine. En effet, ce n'est qu'ainsi qu'ils pourront franchir les portes de l'éternité, lors d'une projection de ce souvenir recréé. Confronté à Watanabe, un vieil homme lié à son propre passé, le « conseiller » Takashi, membre du personnel, va être amené à reconsidérer sa relation à sa jeune collègue Shiori ainsi que sa propre situation dans l'au-delà.

Le point de vue de Norbert Creutz

Merveille trop peu remarquée à l'époque de sa sortie, *After Life* semble avoir fait son chemin dans la mémoire collective, au point d'inspirer récemment une pièce créée à Londres. C'est pourtant une affaire parfaitement cinématographique, Hirokazu Kore-eda y mêlant finement documentaire (de vraies interviews non scénarisées) et mise en abyme (une réflexion sur le cinéma lui-même) dans la plus audacieuse des fictions (le fonctionnement d'une station intermédiaire vers l'au-delà). Le résultat est un film d'une grande douceur, à l'image de toute l'œuvre du cinéaste, mais avec une dimension spéculative qui intrigue autant qu'elle séduit. Hors de tout cadre religieux, le Japonais s'y interroge sur le bonheur terrestre, solitaire ou partagé, mais toujours fugitif, et notre tendance à vouloir le fixer en le mettant en scène.

« *After Life* traite de mystères avec un respect qui ne s'égare jamais dans la légèreté ou l'ironie. Jamais la multitude d'expériences de vie n'a semblé aussi variée et nuancée, aussi gratifiante et importante qu'après avoir vu ce film – vraiment une expérience d'un autre monde. »

Marjorie Baumgarten, *Austin Chronicle*, 13.8.1999

Orfeo Negro de Marcel Camus



« SI TU VAS À RIO, N'OUBLIE PAS... »

Chanson (1958) interprétée par Dario Moreno (1921-1968)

Orfeo Negro (1959), ce n'est pas du Cinema Novo. Non, pour voir évoqué le candomblé (théocratie, lieu où se célèbrent les fêtes des Orixá – nom générique des divinités yoruba) par le Cinema Novo brésilien, Barravento (1962), de Glauber Rocha (1939-1981), l'un des maîtres de cette école, est plus indiqué. Dans ce film, le héros, Firmino, déteste le candomblé qu'il considère comme un outil d'asservissement des prolétaires pêcheurs de son village, incapables de se révolter contre les Blancs. Le Cinema Novo tient du Néoréalisme à l'italienne et de la Nouvelle Vague à la française. Dans Orfeo Negro, Marcel Camus (1912-1982) – pas Albert – a revisité le mythe d'Orphée et Eurydice, une histoire d'amour qui tourne mal, dans le contexte du carnaval de Rio. C'est délicieusement coloré, rythmé et rétro – « Un temps Que les moins de vingt ans Ne peuvent pas connaître ». Jean Ziegler, invité au débat qui a suivi la projection de ce film, a dit l'avoir beaucoup aimé.

Emmanuel Tagnard, journaliste et membre du comité d'IL EST UNE FOI (ET) : Jean Ziegler, vous êtes membre du Comité consultatif du Conseil des droits de l'homme des Nations Unies, et écrivain. Fruit d'un travail que vous avez mené au Brésil alors que vous étiez sociologue, votre livre, *Les Vivants et la mort* (1975), porte un regard alterné sur le monde occidental et le monde afro-brésilien.

C'est à ce titre que nous aimerions avoir votre avis sur *Orfeo Negro*. Mais au préalable, dites-nous à quelle époque et dans quelles conditions vous vous trouviez au Brésil pour effectuer cette étude sur les rites afro-brésiliens.

Jean Ziegler (JZ) : Il est difficile de résumer en quelques mots ce monde extraordinaire de la diaspora africaine.



Jean Ziegler, lors d'une séance de dédicaces à Morges, en 2018. Photo Boris Dupont Wikimedia Commons

A l'époque, j'étais l'assistant de Roger Bastide (1898-1974), sociologue et spécialiste de la littérature brésilienne, auteur de *Le Candomblé de Bahia* (1958), et j'ai passé deux ans au Brésil. *Orfeo Negro* peint cet univers mystérieux, d'une vitalité et d'une créativité extraordinaire. Aujourd'hui, la population du Brésil s'élève à quelque 200 millions de personnes dont



Très différent du défilé des écoles de samba d'aujourd'hui, le Carnaval de Rio prend pour modèle, au XIX^e siècle, les traditions du Carnaval de Paris, comme on le voit sur ce dessin paru dans *Don Quixote*, en 1907. Photo Wikimedia Commons



Cérémonie dans un candomblé, à Orossi, Brésil. Photo Toluaye, Wikimedia Commons

80% sont des métis. L'esclavage, qui a façonné le Brésil et qui est présent à chaque instant dans le film, était un univers d'une violence absolue. Les colonisateurs portugais y ont déporté des Africains d'origines et de cultures différentes, en vue de les maintenir en état de division, compte tenu du fait qu'ils représentaient une masse menaçante, les esclavagistes européens étant minoritaires.

Ces différentes cultures, d'une vitalité extraordinaire, ont façonné les candomblés du Brésil. Ils sont les dépositaires du savoir initiatique, culturel, social et symbolique de différents peuples d'Afrique.

Le terme candomblé, d'origine bantoue, désigne les cérémonies publiques au cours desquelles les dieux viennent danser et se mêler aux humains dans la transe de possession. Candomblé fait encore référence à la maison de culte, où se déroulent les rites initiatiques, les sacrifices, et souvent, les consultations où le destin est interrogé à travers les cauris

manipulés par le devin. Les candomblés sont des lieux de renaissance des multiples identités originelles. Aujourd'hui, des généraux nigériens, des politiciens sénégalais, des dirigeants angolais se rendent à Salvador de Bahia pour prendre conseil auprès des grands prêtres en vue de concevoir leurs stratégies politiques, ce qui met en évidence le fait que cultures ont vécu une résistance incroyable à la domination esclavagiste et une renaissance, avec un pouvoir qui rayonne maintenant dans les Etats africains à partir desquels les esclaves avaient été déportés.

ET : Une scène du film se déroule dans un candomblé. On y voit un autel sur lequel sont exposés des statuettes représentant des saints, des anges...

JZ : Le candomblé est le lieu où résident les *Orixas*, qui sont les divinités de chacun de ces peuples. Les *Orixas* ont des doubles chrétiens et ces statuettes servaient, à l'origine, de camouflage, le candomblé

étant alors prohibé par l'Eglise. La force du candomblé est double : les *Orixas* se manifestent par la transe des jeunes femmes initiées au culte des différentes divinités ; l'autre face du candomblé est la divination au moyen de cauris, qui organise la vie sociale de la communauté.

ET : Avez-vous assisté à ces rituels ?

JZ : Lorsque j'entendais le tambour du candomblé dans la rue, je m'y rendais. Roger Bastide avait été initié, ce qui n'a pas été mon cas.

ET : Vous n'avez pas voulu ?

JZ : J'avais peur ! Mais je suis *ogan*, un protecteur laïc d'un candomblé, un blanc non initié, mais aussi protégé par le candomblé. Le candomblé est d'une telle force et d'une telle beauté lorsque la *ronda* (ronde) se forme, que les *Orixas* appellent à la transe sacrée, que les tambours résonnent tout au long de la nuit. On voit se reconstituer l'unité du monde dans une majesté incroyable. Dans le film, on assiste à des trances sauvages, mais on ne découvre cependant pas le candomblé dans toute sa splendeur.

ET : Effectivement, ce n'est qu'un court épisode de la grande cérémonie. J'ai eu la chance d'interviewer Gilberto Gil, musicien qui fut ministre de la Culture du gouvernement Lula da Silva dans les années 2000. Je lui avais demandé s'il avait été initié. Il m'avait répondu, tout sourire, par l'affirmative. C'est un véritable ambassadeur de cette culture afro-brésilienne.

JZ : Il ne faut pas se leurrer. Bien que l'esclavage ait été aboli en 1888, lorsque la princesse Isabel, la fille de l'empereur dom Pedro II, signa la « loi Áurea », le Brésil était non

seulement la seule monarchie d'Amérique latine, mais aussi le dernier pays des Amériques, à y mettre fin. Les historiens estiment qu'entre 9,5 et 15 millions d'esclaves ont été emmenés d'Afrique dans les Amériques entre le début du XVI^e siècle et la fin de la première moitié du XIX^e siècle. Le Brésil aurait reçu entre 3,5 et 4 millions d'esclaves, soit le plus grand nombre d'esclaves africains dans toutes les Amériques. La condition des Noirs au Brésil est restée effroyable. C'est un sous-prolétariat. Une anecdote : alors qu'il était ambassadeur du Sénégal au Brésil, Henri Senghor, neveu de l'ancien président du Sénégal, Léopold Sédar Senghor (1906-2001), avait un problème. Chaque fois qu'il se rendait à des réceptions, le portier noir lui refusait l'entrée. Je lui ai demandé comment il s'y prenait pour entrer quand-même. L'homme en question, souvent illettré, ne pouvait pas lire son passeport diplomatique. Mais l'ambassadeur avait une ruse. Il lui montrait sa voiture de fonction. Et le Noir le laissait entrer.



Un orixa à Salvador de Bahia, Brésil. Photo Toluaye, Wikimedia Commons

La discrimination sociale et économique est générale au Brésil. Le candomblé continue de jouer ce rôle identitaire, d'unification et de résistance important. Il ne change rien à la souffrance des Noirs, des caboclos (métis d'Indien et de Portugais) et de tous les métis en général, mais il confère aux individus une force et une dignité indispensables.

Gilberto Gil, musicien brésilien, dans les années 1970. Photo Public domain / Arquivo Nacional Collection, Brazil, Wikimedia Commons

LA SALLE EN TRANSE

Une spectatrice : Vous n'avez pas fait mention de la macumba ni de la capoeira.

JZ : C'est vrai. La capoeira fait partie de cette stratégie de résistance. C'est une méthode de combat, un art martial dans lequel on ne touche pas l'ennemi. On l'effraie, on le repousse, on le domine.

Une spectatrice : En ce qui concerne la transe, le tambour est-il son seul déclencheur ? Dans différentes formes de chamanismes, la prise de substances joue un rôle important.

JZ : Non, la transe n'a pas besoin de « substances ».

ET : Mais dans le film, l'*orixa* fume un cigare qu'il passe à celle qui va tomber en transe. Y a-t-il une signification à ce geste ?

JZ : Le cigare n'est qu'un accessoire. Penser que la transe soit induite par une substance comme le tabac ou autre chose est une erreur. C'est un esprit qui possède la personne atteinte de spasmes.

Une spectatrice : Une de mes grand-mères était catholique et croyait aussi en la magie. Comment peut-on concilier cela ?

JZ : En Occident, le tabou de la mort a complètement disparu. Le défunt est un être qui a cessé de fonctionner. Sur l'île d'Itaparica, en face de Salvador de Bahia, il existe des candomblés où les morts parlent aux vivants, les conseillent, les guérissent, leur pardonnent leurs péchés.

ET : Jean Ziegler, vous êtes chrétien. Comment votre foi peut-elle être compatible avec cette foi dans le candomblé ?

JZ : Un proverbe wolof, du Sénégal, dit que l'homme est le remède de l'homme (*Nit nit ay garabam*). Le pasteur Dietrich Bonhoeffer (1906-9 avril 1945), pendu au camp de concentration de Flossenbürg, en Bavière, avait publiquement attaqué la politique des monstres nazis contre les Juifs. Le 8 avril 1945, trois semaines avant son suicide, Hitler avait personnellement envoyé un télégramme à Flossenbürg, ordonnant cette exécution. Ce jour-là, le pasteur Bonhoeffer a écrit qu'il serait exécuté le lendemain mais que ce ne serait pas la fin de sa vie car il était attendu. Je retrouve cette espérance dans le candomblé. La mort n'est pas une fin. Nous sommes attendus ailleurs.



Figures de capoeira. Photo campingledauphin.com

LE PRÊTRE-ROI DE LA GOMÉIA

« João Alves Terres Filho, appelé Joãzinho da Goméia, est mort à la polyclinique de São Paulo le 19 mars 1971, au matin. [...] A 57 ans, atteint d'un cancer, il était entré en clinique le 6 février. Son corps fut embaumé et ramené dans son *terreiro* (lieu de résidence des sociabilités nâgo-yoruba) de Caxias (Etat de Rio de Janeiro), escorté d'un immense cortège, le 20 mars au soir. Tout le long du trajet, des foules d'hommes et de femmes en deuil saluaient le cercueil par de déférents « Savara, lansan ! ». Le défunt avait été en effet fils de l'Orixa (nom générique des divinités yoruba) lansan (des orages) qui s'était manifesté régulièrement en lui par la possession.

Joãzinho da Goméia avait derrière lui quarante et un ans de *santo*, c'est-à-dire que depuis quarante et un ans, il était fils d'Orixa. D'initié, il était devenu Babalão (prêtre du culte d'Ifa, de la divination), puis chef de *terreiro*. Il aurait lui-même initié 4777 fils et filles de saints dans tout le Brésil.

João da Goméia a vu venir sa mort. Sa grande fête « personnelle », celle qui tous les ans est consacrée à son Orixa lansã, a lieu le 4 décembre. Ce jour-là, dans le monde des Blancs, est consacré à Sainte Barbara, sainte catholique qui, durant la clandestinité, servait de masque syncrétique à lansan. Or, ce 4 décembre 1970, lansan tarde à descendre dans le corps de João. A la consternation des Yawo (femmes initiées à la possession d'une Orixa) et de l'immense foule des fidèles rassemblés à Caxias, lansan ne descend pas. Les tambours l'appellent en vain. Finalement, l'incarnation a lieu vers trois heures du matin. Il est clair alors qu'un malheur, angoissant dans son indétermination, allait frapper la Goméia.

Le vendredi 19 mars 1971 à six heures, João expirait à la clinique de São Paulo. Au même instant, une tempête éclatait sur Caxias, le tonnerre roulant sur le Miriti et les éclairs déchirant le ciel de Goméia. Le fait est attesté par de nombreux témoins habitant Caxias. Or, quelques kilomètres plus loin, à Rio de Janeiro où je me trouvais à ce moment, le ciel était parfaitement clair.

Lansan se manifesta une seconde fois quelques jours plus tard, lors de la levée du corps de João. Un orage éclata sur le cimetière de Caxias, la foule se jeta à genoux et salua par des cris joyeux le geste de lansan. L'ensemble des conduites funéraires s'appellent *axexe* (paix) en *nagô*, et *sirun* en *angola*. Les cérémonies s'espacent dans un temps *sui generis* : le temps du deuil.



En 1956, Joãzinho da Goméia (1914-1971), jeune responsable d'une maison de culte à Rio de Janeiro, a dû affronter les foudres d'initiées plus anciennes, après s'être déguisé en vedette pendant le carnaval. Quand le journaliste de O Cruzeiro lui a demandé si cette théâtralisation n'était pas contraire aux règles du candomblé, il a répondu : « En aucune manière, mon ami. D'abord, parce qu'avant de me déguiser, j'en ai demandé l'autorisation à ma divinité. Ensuite, parce que le fait de me déguiser en femme n'est pas un manquement de respect à l'égard de mon culte qui est une Suisse, en termes de démocratie ». Malgré les critiques qu'ont pu susciter ses initiatives, Joãzinho da Goméia a été l'un des plus grands promoteurs de la reconnaissance sociale du candomblé. Photo DR

A la Goméia, le temps de deuil est fractionné en plusieurs périodes. La première est de sept jours et se termine par le retour des Yawo au cimetière. Elles y enterrent les objets rituels (et personnels) maniés autrefois par le Babalorixa (prêtre suprême du candomblé, père des Orixa). Chose importante : tous les objets personnels du Babalorixa sont préalablement brisés. La seconde période rituelle dure jusqu'au trentième jour après la mort, et la troisième période prend fin le 365^e jour. Enfin, tous les ans, et aussi longtemps que vivra le candomblé, le jour du départ du Babalorixa sera ainsi fêté par une cérémonie.

Le choc de la mort du Babalorixa étant passé, le candomblé est saisi d'angoisse ou plus précisément d'une inquiétude profonde devant l'étrangeté de ce corps d'où la conscience est partie. Une première série rituelle commence alors. Elle a pour objet de retirer de ce corps le pouvoir initiatique qui, hier encore, faisait de lui le point de convergence de toutes les compétences

et rapports d'autorités du candomblé. Ces rites, mal connus des chercheurs, parce qu'abrités derrière l'écran d'un secret rigoureux, consistent d'abord à retirer la « pierre » de la tête du défunt. Cette « pierre » lui a été implantée sur le haut du crâne lors de son initiation. L'incision faite dans la voûte crânienne est l'endroit par lequel l'Orixá entre dans le corps de l'homme, lors de la possession. La « pierre retirée » est immédiatement jetée dans le fleuve Miriti qui l'emporte. On prétend qu'un Babalorixá de muitas cabeças (un grand prêtre ayant initié de nombreuses personnes) ne meurt jamais seul, qu'un initié d'Oxalá (Orisanlá, premier des Orixás) le précède dans la mort et que l'enterrement du grand prêtre est suivi par la mort (autrefois la mise à mort) de deux autres personnes. Dans le cas de João, la première partie de la prophétie s'était réalisée. Un fils de saint de João, Adil, s'était suicidé quelques jours avant la mort du Babalorixá.

Les conduites que j'ai pu observer furent essentiellement celles de la période des sept jours. Malgré la présence d'un nombre impressionnant de grandes prêtresses et de grands prêtres des candomblés de tout le Brésil, la direction du rituel restait presque entièrement dans les mains de l'Alaba Valentim, vieillard magnifique, ami et confident du défunt.



Statuette représentant un Orixá, culture Yoruba, fin du XIX^e siècle. Photo Vassil, Wikimedia Commons

Une foule de quelque 5'000 personnes se pressait dans le *terreiro*. On compta 8 à 10'000 personnes le jour de la mise en bière. La plupart des gens étaient vêtus de blanc. Ils allaient vers le « salon » où reposait João, mais l'entrée en était défendue, souvent brutalement, par des Yawo. À côté de João, on avait placé un fauteuil recouvert d'un drap blanc, destiné à son Egun (mort revenant). Dehors, la Casa de Jurema (chambre sacrée où sont gardés les objets attribués aux entités) était aussi voilée de blanc. C'est là que le caboclo Pedra Prêta, le caboclo de João, et les initiés font le breuvage utilisé lors de chaque grande cérémonie.

Un bouc et deux coqs furent sacrifiés par le Pai Valentim, entouré des Yawalorixá (prêtresses-reines) invitées. Les corps des animaux furent portés dans la forêt. Ce dernier sacrifice, que je ne connais que par mes informateurs, a été accompli pour calmer Exu (messager des Orixá). [...]

Essayons maintenant de systématiser les démarches funéraires de la Goméia, telles qu'elles peuvent être reconstituées, soit à partir de l'observation directe, soit à partir du récit des informateurs. [...] Les cérémonies funéraires de Bahia sont exécutées soit par les Yawo, les Babalão et les fidèles de l'ancien candomblé de la Rua da Goméia, toujours en activité, ou bien dirigées par le père Valentim et d'autres dignitaires venus de Duque de Caxias. Elles ne sont pas analysées dans le présent chapitre. Seules nous préoccupent ici les démarches de la sociabilité principale, celle qui se regroupe d'abord autour du corps embaumé du défunt, puis, après l'enterrement, autour de son Egun, à Caxias. Les trois séries rituelles que nous analyserons concernent la séparation de l'esprit et du corps, l'enterrement du corps séparé de son esprit, et le voyage de l'esprit vers l'Orun (ciel).

Voici la première de ces séries rituelles : le cercueil dans lequel se trouve le corps embaumé arrive à Duque de Caxias, le samedi 20 mars. Au moment où il émerge de la foule et passe le seuil du *terreiro* pour être ensuite placé sur une table dans le *salão* (la pièce principale du baraquement), les huit Oga (musiciennes) du candomblé commencent à battre du tambour. Le père Valentim [...] dirige les cérémonies. [...] La première grande cérémonie est celle du afastamento do Egun et da retirada do Oxu comme le dit le langage populaire. Tiao de Irajá, personnage ambigu bien que père de saint puissant, sacrifie trois cabris. Seul un Babalorixá qui n'a pas été initié par le défunt a le droit de le toucher. Un peu de sang de chaque cabri est versé sur le visage du mort et lavé ensuite avec un mélange d'herbes. Enfin, Tião pratique une petite

incision sur le haut de la tête et en retire l'Oxu (substance au pouvoir magique) qui y avait été placé il y a 41 ans par le père initiateur de João, Jubiaba.

A partir de ce moment, le défunt a perdu son pouvoir, pouvoir qui avait été immense. Maintenant, cet homme étendu sans vie sur la table ne peut plus ni recevoir les Orixá d'Afrique, ni initier (*fazer cabeças*) d'autres mortels à leurs mystères. Cette première cérémonie a lieu à huis clos, les portes étant gardées par les Yawo.

Soudain, les portes s'ouvrent. Les tambours résonnent à nouveau ; le peuple peut maintenant voir le corps. Des gens tombent en transe, immédiatement socialisées dans la ronde des danses de possessions qui s'organisent. Tous les Orixá de la Goméia se manifestent, sauf Iansan et Oxossi (Orixá de la chasse et des animaux, de l'abondance et de l'alimentation). Ces Orixá descendaient autrefois dans João. Désormais, ils ne se manifesteront plus.

On assiste alors au spectacle d'un extraordinaire jeu synchrétique, convergence splendide et typiquement brésilienne des relations du Bairro (quartier), lors de la mise en terre, le dimanche 21 mars.



Naissance d'un caboclo représentée dans le Monument aux Bandeirantes, à Santana de Parnaíba, Brésil. Photo Rodrigo Tetsuo Argenton, Wikimedia Commons

Dom José Antonio da Sylva et Dom Hugo Sylveira Lino, tous deux évêques titulaires, de dissidence catholique nationaliste, arrivent, revêtus de leurs chasubles, devant le corps embaumé de João. [...] Leur homélie est simple et émouvante. Ils sont venus rendre hommage à un *homen bom, e puro* (un homme bon et pur), accompagnés des fidèles du « Temple de l'assemblée de Dieu », secte protestante du Bairro de Copacabana. Lorsque le cortège funéraire passe, les fidèles de l'assemblée se mettent à genoux, saluant ainsi le dernier passage d'un voisin puissant, dont ils ne comprenaient pas ou peu la conduite sacerdotale, mais dont ils aimaient l'humaine bonté. Pour eux, comme pour les évêques dissidents, João restera un *irmao* (frère) sacerdote, un frère-prêtre, souffrant dans son incertitude et pauvre comme eux.

Voici maintenant la deuxième série rituelle, celle de l'enterrement du corps. Deux rites distincts se déroulent à l'entrée du cimetière : le premier est appelé *sirrumisiré* par les participants initiés. Il s'agit d'un corps de rites structurés, probablement venu d'Afrique et transmis depuis les temps du premier exil. Le cimetière, d'ailleurs, se confond avec la terre appelée Iku ou Ikun. Ce terme désigne le lieu où habitent les Egun. Lorsque le corps embaumé parvient au seuil du cimetière civil de Caxias, escorté d'une foule immense, les participants à la cérémonie disent vouloir *entregar o corpo para o ikun*, ce qui veut dire : remettre le corps à l'Ikun.

Malgré la similitude des comportements européens et africains, la charge sémantique véhiculée par le geste africain est infiniment plus riche, plus profondément humaine que celle de l'enterrement européen qui remet un corps inerte à la terre inerte, poussière rejoignant la poussière. Le geste africain, lui, reste fidèle à la grandeur de l'homme : le corps, bien que séparé maintenant de son esprit (par l'opération de l'*axexe*) reste encore cette chose différente de toutes les autres choses de l'univers ; une parcelle de matière inerte qui avait été pendant quelques années habitée par une conscience humaine. Les tambours ne cessent de battre. Des gens tombent en transe autour du cercueil. Finalement, le corps de João est remis aux Egun et le cercueil descend lentement dans leur demeure, la parcelle de terre de cimetière devenue, grâce à une invocation fervente, terre d'Ikun, demeure de vie.

Un autre rite se déroule au seuil du cimetière civil des Blancs, fondé cette fois-ci sur la conviction qui veut qu'une parcelle de terre accueillant un corps d'homme, n'est pareille à aucune autre. Elle s'appelle *âgo*, cérémonie de la « permission ». Par des chants et des prières, les initiés invoquent leurs Orixá

respectifs. Ils leur demandent la permission de pouvoir entrer dans la «terre des Egun». [...] Aux cris de «Savara, lansan!» des milliers de personnes accueillent le geste de l'Orixá des tempêtes qui, selon l'évidence de la foi, salue par l'orage la *entrega* (la remise) de chacun de ses fils ou filles à la terre de l'impérissable vie.

Dans les journées qui suivent, les *atabaques* (tambours d'Orixá) se taisent la plupart du temps. C'est le véritable temps de la mort qui commence. Si des possessions sauvages, dues à l'émotion intense de ce temps, peuvent éclater à tout moment et partout, aucune ronde ne se forme, aucune fête, même si le calendrier liturgique en faisait théoriquement l'obligation, n'est célébrée. Bref, le *candomblé* se tait. Dans le secret du *terreiro*, la plupart du temps ignorés des *Yawo* et exécutés par le petit groupe des grands prêtres et prêtresses, se déroulent alors une série de rites que la sociologie de la diaspora n'a pas encore éclairés. Grâce à certains informateurs, je connais toutefois la signification globale : cette troisième série rituelle véhicule l'ensemble des prières, invocations, sacrifices, communications et provisions qui sont nécessaires pour assurer un bon voyage à l'Egun. Je n'en sais pas plus. Où va cet esprit qui depuis plusieurs jours déjà est séparé du corps mortel ? Où était-il durant le temps qui sépare les cérémonies de la séparation des rites du voyage ? Et s'il va quelque part, va-t-il dans l'*Ikun*, la demeure inconnue des vivants où habitent les corps des défunts ? Où habite-t-il (ce qui semble

plus vraisemblable si je crois une majorité des informateurs de la Goméia) dans une demeure à part, réservée aux seuls esprits ? Enfin, la question centrale, une réincarnation éventuelle est-elle possible ? A la Goméia, la réponse est nette. La réincarnation est l'idée, constamment présente dans les *candomblés* d'Umbanda par exemple, que la conscience autonome d'une personne dont le corps est détruit s'incarne dans un corps nouveau pour élaborer et animer un nouvel itinéraire terrestre. Elle est absente du *candomblé* de la Goméia. Les initiés sont persuadés que la mort du corps n'est qu'un accident mineur sur le parcours de la vie. La personne humaine, elle, dure ; sa conscience autonome, incarnée physiquement pour un temps et alimentée par la perception des sens, est séparée du cadavre au cours des cérémonies de l'*axexé*. Elle devient Egun et part, comme Egun, pour l'*Ilú Ayé*, la terre de vie impérissable. Elle pourra en revenir. Mais ce ne sera que pour des missions spéciales, mandatées par l'Orixá Olorun (Orixá suprême, créateur de vie), le plus souvent.

Ces missions sont précises, limitées et accomplies depuis la demeure éternelle des Egun ; elles ont pour but de conseiller, d'aider les vivants, de trancher leurs disputes. Elles participent à l'accomplissement d'un événement ou tout simplement, elles témoignent de la puissance de la vie qui transcende la mort. Je le répète, la réincarnation n'existe pas au *candomblé*. L'homme est sur terre pour accueillir la vie, pour maintenir la structure de l'univers et la révéler à sa conscience propre, bref, pour recevoir les Orixá. Son corps vieillit et meurt, sa conscience, la fraction de vie qui habitait son corps mortel (et qui, dans la possession, recevait une surcharge de vie grâce à la descente de l'Orixá) repart de la terre visible dans l'*habit* immatériel d'un Egun. Ce départ, le long voyage qu'il entreprend vers l'*Ilú Ayé* (littéralement terre de vie, terre où règne la plénitude de la vie) doit être préparé, organisé et guidé par le *candomblé*. La première série de rituels, celle de la séparation du corps et de la conscience (autrement dit de la réduction du pouvoir théocratique détenu par le défunt) et la deuxième série, celle des rites de l'enterrement du corps, relevaient de la cérémonie publique. La troisième phase de la cérémonie funéraire n'est pas accessible aux non-initiés ni encore à la plupart des *Yawo*, *Babaláo* et dignitaires du *candomblé* ; un secret quasi impénétrable la gouverne. Je n'en connais pas les gestionnaires.

Extraits de *Les Vivants et la mort*, Jean Ziegler, première édition, 1975



Atabaques (tambours). Photo capoeirashop.

ORFEO NEGRO**Marcel Camus – 1959, France/Brésil****LE CANDOMBLÉ, CE RITUEL AFRO-BRÉSILIEU QUI RELIE LES VIVANTS ET LES MORTS****Débat animé par Emmanuel Tagnard avec Jean Ziegler, membre du Comité consultatif du Conseil des droits de l'homme des Nations Unies et écrivain****L'auteur**

Lorsqu'il reçoit la Palme d'or en 1959 pour son long-métrage *Orfeo Negro*, Marcel Camus (1912-1982) est un réalisateur inconnu de 47 ans, formé en tant qu'assistant de peintures comme Luis Buñuel ou Jacques Becker. Son film va triompher à travers le monde, remportant l'Oscar du meilleur film étranger l'année suivante. S'il ne renouera jamais avec cet état de grâce, Marcel Camus signera encore deux autres films au Brésil (*Os Bandeirantes* et *Otalia de Baha*) et *Le Mur de l'Atlantique* (1970), autre gros succès populaire avec Bourvil avant de terminer sa carrière à la TV. Autre preuve que le Brésil fut un véritable coup de foudre pour lui, il épousa successivement les deux actrices principales d'*Orfeo Negro*!



Jean Ziegler (écrivain et essayiste) et Emmanuel Tagnard (membre Comité Cinéma)

L'histoire

Sur fond de Carnaval de Rio et de cérémonies candomblé afro-brésiliennes, Marcel Camus réinvente une transposition moderne du mythe grec d'Orphée et d'Eurydice. Orfeo est conducteur de tramway à Rio. Eurydice est une jeune campagnarde arrivant à la ville pour se réfugier chez sa cousine Serafina et échapper ainsi aux menaces d'un inconnu. Tous deux se rencontrent la veille du carnaval. Pour éviter à Eurydice la jalousie de Mira, la fiancée d'Orfeo, Serafina lui prête son propre déguisement. Orphée et Eurydice vont s'aimer au milieu d'une ville en liesse. Mais le lendemain, elle sera démasquée.

Le point de vue d'Emmanuel Tagnard

Le film est tiré de la pièce *Orfeu da Conceição* (1956), écrite par le poète et diplomate Vinicius de Moraes, que le musicien Antonio Carlos Jobim met en musique avec Luis Bonfá. Marcel Camus l'adapte au cinéma avec des acteurs qui n'étaient qu'amateurs. Breno Mello (Orfeo) était même joueur au Fluminense Football Club. Avec ses incontournables tubes de bossa nova, le film va favoriser la diffusion planétaire de ce style musical comme le fera aussi plus tard *Un homme et une femme* (1966). Dans ses mémoires, Barack Obama cite *Orfeo Negro* comme une œuvre ayant donné la force à sa mère, dans un contexte raciste, d'épouser un Noir, par sa représentation chaleureuse de la communauté noire brésilienne et la promesse d'une autre vie. La scène finale des enfants jouant et dansant face au lever du soleil rappelle le mythe de l'éternel recommencement. Un film culte.

« On ne compte pas les séquences réussies de ce film atypique, des surgissements de la mort à la danse de possession en passant par la poursuite en un long travelling de la femme jalouse. Mais on garde une tendresse infinie pour la toute fin, qui voit se perpétuer le mythe avec de nouveaux Orphée et Eurydice. »

François Bonini, *A-voir-A-lire.com*

POUR CONCLURE...

TANT EST QU'IL SOIT POSSIBLE DE LE FAIRE...

Deux citations nous reviennent en mémoire à la fin de cet exercice que fut la rédaction de la *Rétrospective de cette édition 2024 d'IL EST UNE FOI consacrée à l'«Au-delà»*.

Tout d'abord celle de Lavoisier (1770-1774) chimiste, philosophe et économiste français, qui mourut par séparation de la tête de son corps sous le régime de la Terreur, à la Révolution française. Elle trouve son origine dans son *Traité élémentaire de chimie*, daté de 1789 :

« On voit que, pour arriver à la solution de ces deux questions, il fallait d'abord bien connaître l'analyse et la nature du corps susceptible de fermenter, et les produits de la fermentation ; car rien ne se crée, ni dans les opérations de l'art, ni dans celles de la nature, et l'on peut poser en principe que,

dans toute opération, il y a une égale quantité de matière avant et après l'opération ; que la qualité et la quantité des principes est la même, et qu'il n'y a que des changements, des modifications. »

La citation apocryphe simplifie le sens de cet extrait :

« Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau. »

Ou plus simplement dit :

« Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. »

Quant à Thomas Mann (1875-1955), écrivain allemand, il a, pour sa part, résumé plus trivialement la chose dans son œuvre *Der Zauberberg (La Montagne magique)*, publiée en 1924. Au sanatorium de Davos, Hans Castorp, le héros du livre, s'entretient avec le docteur Behrens,

surnommé Rhadamanthe, fils de Zeus et d'Europe, renommé pour sa vertu et sa justice, à propos du trépas de son cousin atteint de la tuberculose, Joachim Ziemssen, qui se destine au métier des armes. Goûtons-la :

« Cela me fait plaisir, cela me fait infiniment plaisir que cela prenne un cours cordial, si je puis dire, et qu'il n'ait pas besoin d'attendre l'œdème de la langue et d'autres vilaines choses ; ainsi bien du tintouin lui sera épargné. Le cœur cède rapidement, tant mieux pour lui, tant mieux pour nous, nous pouvons faire tout notre devoir avec la seringue de camphre, sans beaucoup de risque de l'exposer encore à des complications prolongées. Il dormira beaucoup, en dernier lieu, et il fera des rêves agréables, c'est ce que je crois pouvoir vous promettre, et si, en tout dernier lieu, il ne devait pas justement dormir, il aura quand même un trépas court et sans douleurs, ça lui sera égal, croyez-m'en. Au fond, il en est presque toujours ainsi. Je connais la mort. Je suis un de ses vieux employés ; on la surestime. Je puis vous le dire : ce n'est presque rien du tout. Car tout ce qui, dans certaines circonstances, précède cet instant en fait de tracasseries, on ne peut pas très bien considérer que cela fait partie de la mort ; c'est tout ce qu'il y a de plus vivant et qui peut conduire à la vie et à la guérison. Mais de la mort, personne qui en reviendrait ne saurait rien vous dire qui en vaille la peine, car on ne la vit pas. Nous sortons des ténèbres et nous rentrons dans les ténèbres. Entre ces deux instants il y a des choses vécues mais nous ne vivons ni le commencement ni la fin, ni la naissance ni la mort, elles n'ont pas de caractère subjectif, en tant qu'événements elles ne relèvent que du domaine de l'objectif. Voilà ce qu'il en est. »



Photo DR

En quelque sorte, nous avons été composés et nous serons décomposés. Les cellules, protons, neutrons, électrons et plus encore, infimes particules qui se sont assemblées pour nous faire « nous », seront un jour désassemblées puis réassemblées – *alea jacta est* – pour constituer quelque chose d'« autre ».

Puisque nous sommes encore vivants, souhaitons-leur de vivre de nouvelles et passionnantes aventures intersidérales aussi riches que celles qu'elles ont vécues alors qu'elles étaient nous, *per omnia secula seculorum. Amen.*



Des malades sur une véranda du sanatorium de Davos. Photo Gysi, vers 1897 (Musée municipal d'Aarau, album Gysi Hergert), Wikimedia Commons

LES DÉBATS EN IMAGES

Retrouvez toutes les photos, podcasts des débats et capsules de présentation des films sur notre site : ilestunefoi.ch

Conférence inaugurale : Emmanuel Tagnard, Aurélie Netz (anthropologue et écrivaine), Jacques Besson (médecin, psychiatre), Marie Céneç et Mgr Charles Morerod en visio conférence



Pablo Bodineau-Acker (pianiste)



Alfio Di Guardo



Marie Céneç



Geoffroy de Clavière, Alexis Jenni (écrivain), Bertrand Bacqué et Philippe Sers (philosophe et critique d'art)

Mgr Charles Morerod, Lila Ribi (réalisatrice) et Anne-Marie Struijk-Mottu (fondatrice de la Maison de Tara)



Lila Ribi et Emmanuel Tagnard



Membres du Comité Cinéma: Emmanuel Tagnard, Silvana Bassetti, Geoffroy de Clavière, Ryan Chelbani, Marie Cénec, Beat Frey, Briana Berg et Norbert Creutz (absents de la photo Alfio Di Guardo et Marie Voide)



Emmanuel Tagnard



Public soirée inaugurale : Immortel(s) de Lila Ribi



Fabienne Gigon (représentante de l'évêque pour la région diocésaine de Genève) et Mgr Charles Morerod

Aurélié Netz (anthropologue et écrivaine), Geoffroy de Clavière, Marie Cénec et Ryan Chelbani



Jean Ziegler (écrivain, essayiste) et Emmanuel Tagnard



Remerciements

Nous remercions chaleureusement
les partenaires et soutiens sans qui
cet événement ne pourrait avoir lieu :

Les Cinémas du Grütli
La Paroisse catholique de Baar
La Fondation Pierre et Lara Zurcher
Institut Florimont
La Société Privée de Gérance
Echo magazine
Radio Cité
Les Editions Saint-Augustin

Ainsi qu'une fondation qui souhaite
demeurer anonyme et des donateurs privés



Katholische
Kirchgemeinde Baar

FLORIMONT
Chaque jour les meilleures
chances pour demain



92.2
Radio Cité Genève
www.radiocite.ch

echo
MAGAZINE



webstory®

Les photos des débats sont
de Pascal Gondrand et Silvana Bassetti.



Vous pouvez retrouver le débat de
la conférence inaugurale en podcast
ainsi que les présentations des films
par les membres du comité cinéma
d'**IL EST UNE FOI** sur : ilestunefoi.ch

IL EST UNE FOI
les rendez-vous cinéma

**EGLISE
CATHOLIQUE
ROMAINE**
GENÈVE

Maison diocésaine
Rue du Général-Dufour 18
1204 Genève
T 022 319 43 43
info@cath-ge.ch

egliscatholique-ge.ch
ecrgeneve

Design S agence, Genève

